# REVUE ROUMAINE

Revue mensuelle de culture et civilisation roumaines
Paraît en français, allemand, anglais et russe
AGENCE ROUMAINE DE PRESSE « AGERPRES » — RÉDACTION DES PUBLICATIONS POUR L'ÉTRANGER « LA ROUMANIE »
Rédaction: 1, Piaţa Scînteii, 71341 Bucarest — Roumanie, B.P. 33—28, tél. 17.60.10.
télex 11 272

**Rédacteur en chef:** George G. POTRA
**Rédaction:** Valentin F. MIHĂESCU, Doina-Ştefania SAUCĂ *(maquette)*, Şerban STATI
**Version française** assurée par: Anca COSĂCEANU, Petre CRĂINICIANU, Elena DAN *(correction)*, Olga GALAŢANU, Teodor SAULEA, Micaela SLĂVESCU *(chef de version)*, Rodica Maria VALTER

Sur la couverture:
TEODORA MOISESCU STENDL:
*Fécondité* (tapisserie de haute lisse, laine, détail)

# REVUE ROUMAINE 3

XLe ANNÉE 1986


# Sommaire


GHEORGHE STROIA 2 La Substance génératrice

## PROSE

PLATON PARDĂU 9 La Tentation (roman, fragments)

## ÉTUDES ET COMMENTAIRES

TITU POPESCU 58 L'Art et la qualité de la vie

ALEXANDRA TITU 66 Les Vertus du design

## VALEURS ROUMAINES

ROMULUS VULCĂNESCU 70 Mythologie roumaine

## DIALOGUE—CONTACTS

ION STOICA 81 Lectorats roumains aux États-Unis

## LIVRES

La Réflexion créatrice (Constantin Coșman – 85)
Nouvelles restitutions philosophiques et historiques (Paul Caravia – 86)
La Constellation de la lyre (Eugen Gasnaș – 89)

## NOS COLLABORATEURS

# *La Substance génératrice*

*Vivant dans un monde saturé de valeurs, sur lequel il influe et dont il est à son tour modelé, l'homme est sans cesse à se manifester en tant que personnalité démiurgique, créatrice de valeurs, à constamment reculer son horizon axiologique, en gagnant sur ses profondeurs sous l'irradiation des valeurs. La création de valeurs, activité qui participe fondamentalement du travail — « le travail est la substance et la mesure immanentes des valeurs » (Marx) — représente le mode propre, spécifique d'affirmation de l'homme, son attribut existentiel, inaliénable, la condition* sine qua non *de son devenir, voire de sa survie. De par sa nature, sa vocation et son destin, l'homme est essentiellement un être axiologique et c'est dans ce sens que vont ses dispositions incessamment et passionnellement créatives. À travers ses multiples manifestations concrètes, l'acte créateur de valeurs fait pleinement ressortir la suprême beauté de l'essence et de la dignité humaines, la richesse de ses virtualités, l'acheminement persévérant vers l'épanouissement de l'entière condition humaine. Voilà pourquoi le sens de l'action de l'être humain et de son élévation rejoint intégralement et de manière irréfutable l'impératif de la production des valeurs, de leur développement multiforme au profit d'une unité et d'une complexité infiniment ouvertes.*

*Ces considérations faites, poser que l'œuvre d'art se constitue et existe comme synthèse originale de valeurs — avec prééminence de la valeur esthétique — signifierait ressasser des vérités bien connues dont la transparence peut prêter au sourire. C'est avancer encore un truisme en affirmant que le poids formatif-éducatif de l'art, ses capacités spécifiques à s'intégrer dans l'ample processus de transformations sociales-humaines, sont directement conditionnés par la nature et la qualité du système de valeurs véhiculées, dont la grande vertu est de changer leur substance réelle en structures dynamiques, adéquates, inédites. Encore qu'il n'y ait non plus rien de téméraire à affirmer que la diversité des formes de manifestation artistique a lieu et se développe dans une authentique constellation de valeurs, sur un arrière-fond axiologique de la plus haute tenue et dans un climat généreux, parfaitement ouvert à la liberté de création. Pour que « l'art puisse atteindre à la condition fière et solitaire d'une chose qui se suffit à elle-même », faisait remarquer avec une pertinence fulgurante Tudor Vianu, il doit « s'assimiler la substance de toutes les valeurs de la vie », dépendant à leur tour de la catégorie plus large de la valeur esthétique.*

*Bien loin d'être une entreprise quelque peu gratuite, le retour à ces sources où l'on a puisé des vérités devenues presque des axiomes — dont le rôle apparaît décisif autant pour la définition de la spécificité des valeurs, esthétiques y comprises, que pour la compréhension de leurs interconnexions — représente un moyen particulièrement efficace, destiné à défendre et à perpétuer les traditions axiologiques viables, à créer et à promouvoir un ensemble davantage diversifié de nouvelles valeurs matérielles et spirituelles, telles qu'elles satisfassent aux exigences de la culture et de la technique contemporaines. Et comme tout l'univers civilisationnel socialiste prend appui sur l'épanouissement accéléré du monde des valeurs, la dimension axiologique s'avère aujourd'hui d'une importance cardinale, en tant que centre d'attraction et de rayonnement pour tous les attributs et attitudes humains, que foyer où convergent les disponi-*

*bilités créatives de l'homme. C'est surtout en art, où les efforts du créateur visent des valeurs définitives, achevées,* sub specie aeternitatis, *que la coordonnée axiologique acquiert une importance de premier ordre, irradiant le produit artistique dans sa totalité.*

*Le fait étant acquis que, conjointement avec d'autres modalités à portée instructive et éducative, l'art contribue en une bien large mesure à la réalisation de l'éducation socialiste complète — celle-ci comportant la formation idéologique, politique, scientifique, morale et esthétique des hommes — il est à préciser que cette fonction émane du contenu d'idées et de sentiments transfigurés esthétiquement, de cet art secret qui permet au créateur de les faire vivre dans des formes particulièrement expressives. Les temps sont à jamais révolus où l'art était à la seule portée thématique et valait uniquement comme document sociologique, en enchérissant sur ses aspects directement « éducatifs » aux dépens de la valeur esthétique, et où le critère axiologique, quand il n'était pas habilement éludé, encourait le désaveu scientifique ou idéologique. C'est que l'on avait relégué dans l'oubli la leçon toujours valable de l'esthétique, si lumineusement formulée par Benedetto Croce: « L'art est éducatif en tant qu'art, et non pas en tant qu'« art éducatif », car en ce cas il n'est rien et le rien ne saurait éduquer. »*

*Le rejet des considérations ayant trait à l'autonomie axiologique, l'ignorance des particularités essentielles de l'esthétique, le dédain ou la méconnaissance des facteurs axiologiques, tout cela a gravement empiété sur le climat créateur, sur la naissance d'œuvres durables, en diminuant de beaucoup la force et l'action de la fonction transformatrice de l'art, fonction réellement et essentiellement propre à l'œuvre d'art authentique, à l'œuvre de valeur.*

*Le tournant nouveau que prend la création littéraire et artistique pour rentrer dans la voie propre à son développement et s'ouvrir à de nouveaux horizons d'affirmation a lieu dans les conditions favorables que le IX^e^ Congrès du Parti Communiste Roumain vient d'instaurer, il y a deux décennies, dans toute la vie sociale, politique et culturelle. Les idées et thèses formulées alors par le secrétaire général du parti, le camarade Nicolae Ceaușescu, et qui furent reprises et enrichies par la suite prennent appuis sur la nécessité de travailler à la consolidation des rapports reliant l'art aux réalités nationales et sociales, aux préoccupations majeures du peuple roumain, sur l'obligation impérieuse de faire valoir aussi bien les traditions autochtones que les grandes réalisations de la culture universelle. D'une importance et opportunité capitales ont été les précisions visant, notamment, les caractéristiques distinctives, spécifiques de ce domaine effervescent de la créativité humaine. Le Rapport autant que la Résolution du Congrès faisaient valoir, « comme spécifiques de l'art et de la littérature, le souci constant du renouvellement et du perfectionnement dans un esprit créateur des moyens d'expression artistique, ainsi que la diversité de styles; il faut éliminer toute tendance à l'exclusion et à la rigidité dans ce domaine. Il importe que tout artiste manifeste, à travers son propre style et tout en conservant son individualité artistique, une haute responsabilité à l'égard du contenu de son œuvre, qu'il cherche à faire emprunter à celle-ci la voie royale menant au cœur et à l'esprit du peuple. Une condition du développement de l'art et de la culture de notre patrie c'est le débat honnête bien ouvert des problèmes concernant la création, la théorie et l'histoire de l'art, à partir de notre conception du monde et de la société. »*

*Le temps, les événements, n'ont que trop confirmé la haute importance de ce véritable programme politique-idéologique-esthétique, son influence bénéfique sur le développement de notre culture, son apport à la revigoration de la vie spirituelle roumaine. En empruntant l'heureuse et pertinente expression du philosophe D. D. Roşca, on pourrait affirmer que les thèses élaborées à l'époque avaient joué un « rôle créateur réellement nouveau », un rôle décisif pour le sort de l'existence en entier ».*

*L'orientation humaniste, démocratique, de la culture roumaine, son attitude patriotique, militante, d'implication jusqu'à la fusion dans les destins, acquiert maintenant des dimensions supérieures, un cadre de manifestation favorable aux forces créatrices. Dans les sphères de l'art et de la littérature on voit régner un climat de création fructueuse, on assiste à des débats libres, généreux, on entreprend des analyses lucides, approfondies, on opère des distinctions et des interprétations propres à la spécificité de l'esthétique en parfait accord avec les impératifs de notre temps et le rythme accéléré que suit l'édification socialiste. Au fur et à mesure que sont abandonnées les formules étriquées, l'observation par trop stricte de certains canons, on voit s'élargir considérablement l'aire des champs novateurs, s'accroître l'exigence axiologique, se multiplier les créations originales renfermant d'authentiques valeurs esthétiques, s'intensifier les préoccupations visant la formation d'un goût artistique cultivé, à même de saisir les formes les plus subtiles et les plus raffinées de l'art contemporain. Des conjonctions bien nuancées et d'envergure relient la valeur esthétique à toute la création de valeurs, leurs particularités et leurs interdépendances étant examinées sur de multiples plans et à différents niveaux de réalisation concrète.*

*Dans l'ensemble de facteurs ayant assuré le climat favorable à la tendance génératrice de progrès, à la création d'œuvres remarquables, le rôle déterminant revient au mode scientifique de comprendre l'engagement et la conscience politique du créateur ainsi que le regard nuancé qui était porté sur les rapports autrement complexes et dynamiques entre les mesures politique et esthétique immanentes à l'œuvre d'art. En tant que dimensions fondamentales de l'existence, le politique et l'esthétique sont corrélés à un niveau supérieur de compréhension et d'implication sociales-esthétiques, ce qui assure l'unité de l'œuvre d'art, la cohérence des idées qu'elle met en jeu, la diversité de son style, ses rapports avec le monde extérieur, ses interconnexions intérieures, faisant ressortir le fait que le message idéologique humaniste doit s'exprimer dans des formes de communication artistique authentiques, supérieures.*

*Il y a à remarquer, une fois encore, que l'ensemble de valeurs et vérités que comportent les diverses contextures de l'œuvre d'art, ne reçoivent droit de cité dans les sphères diversifiées de l'esthétique que si elles sont fondues, muées en vérités et valeurs esthétiques. Ce sont d'ailleurs des transfigurations artistiques et qui existent comme telles, prenant racine dans les espaces de l'univers axiologique,dont elles recouvrent tout le clavier de manifestations. La présence du politique dans la sphère de l'art, par exemple, — présence qui va des œuvres abordant directement des événements et des personnalités politiques ou des œuvres à portée politique implicite, jusqu'au climat politique ou à la politique dans le domaine de la création culturelle — est légitimée par le fait que, appelé à donner l'image de la totalité du monde, l'art reflète objectivement la plénitude existentielle de l'humanité, ouvrant le plus d'horizon possible à la vie et à l'action de l'être humain. C'est dire que, dans la mesure où l'art perce toujours davantage les secrets de la vie, où les aptitudes du créateur et les circonstances*

*sociales-historiques sont plus propices, plus appropriées à la connaissance de toutes les formes de vérité, du monde de valeurs complexe, l'art se trouve, pratiquement, plus près de l'essence du politique, plus intimement lié à la substance de la vie même.*

*En tant que l'une des principales formes de connaissance de la réalité, s'attachant à découvrir par des moyens spécifiques et à communiquer par des voies propres la vérité surprise dans ses aspects globaux, synthétiques, intégrateurs, l'art — « problème de l'esprit », (Léonard de Vinci) — dispose de tous les moyens lui permettant de déceler les lois qui gouvernent le développement social, politique, moral, scientifique etc. de la société, fournissant ainsi une image ample, multiforme, du monde et de son évolution. Aspirant à assumer la totalité de l'existence, l'homme d'art se soucie non seulement de conférer au monde environnant un aspect « plus beau », un visage « plus esthétique », mais aussi d'approcher, par le biais des lois de la raison, les contenus fondamentaux de la réalité, afin de sonder et interpréter créativement les sens et les significations primordiaux, l'ampleur et la diversité de l'univers axiologique. La structuration unitaire, cohérente de la pensée, la progression systématique de la méditation et de la recherche dans la voie de la connaissance scientifique, voilà des éléments cognitifs essentiels valant également pour la réflexion artistique, les principes liants de l'œuvre d'art, qui se pense en compositions harmonieuses, originales, dont le déroulement répond aux exigences de la démarche logique générale, applicables elles aussi en fonction des particularités spécifiques de la création artistique. En même temps, humanisant toujours davantage ses objectifs et ses moyens de recherche et d'expression, la science recourt à l'apport de la sensibilité, aux resources de l'expression esthétique, afin d'élargir et d'approfondir sa compréhension du monde, de penser rigoureusement et de transmettre de manière plus expressive les vérités qu'elle découvre, les valeurs qu'elle véhicule et souhaite imposer. Les fonctions transformatrices de l'art sont d'autant plus efficientes, plus pénétrantes et troublantes, que les vérités véhiculées sont plus consistantes, plus profondes et révélatrices, et, surtout, que la réalisation esthético-axiologique revêt des formes d'expression parfaitement réussies et originales. Le sens et les fonctions de l'art résident donc et trouvent leur validation dans le processus de transfiguration esthétique de la réalité, — selon des normes et principes intimes spécifiques — de création de formes et contenus propres, mais en accord avec l'image toujours renouvelée du monde environnant. « Dans ce cadre », faisait remarquer le président Nicolae Ceaușescu dans l'Allocution prononcée lors de son élection — comme membre titulaire et président d'honneur — à l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, « la littérature, l'art, voire tous les secteurs jouant un rôle dans le développement de la culture nouvelle, révolutionnaire, doivent s'engager, avec plus de fermeté, à donner, encore et toujours de nouvelles œuvres remarquables, autant par le contenu — ou, d'abord, par le contenu — que par la forme, et qui contribuent ainsi à la promotion de la culture roumaine à un niveau des plus élevés. »*

*L'expérience historique prouve également que l'une des conditions essentielles que réclame l'affirmation de la personnalité créatrice, c'est l'existence d'un climat propice au développement en toute liberté de ses aptitudes et talents, d'un cadre réellement favorable à la manifestation d'une authentique liberté de création. Il convient cependant de préciser que la véritable liberté de création de l'artiste tient en premier lieu à la force de son don de connaître et comprendre le monde, à sa capacité de creuser toujours plus profondément dans les secrets de l'univers, afin de découvrir et de déchif-*

*frer les sens fondamentaux de l'existence, les vérités essentielles sur le destin humain et les communiquer, esthétiquement reconstitués, à travers des œuvres de haute valeur artistique. La liberté de création est fonction par ailleurs de la nature des rapports qu'entretient l'art avec la vie sociale, avec le milieu où vit et crée l'homme d'art. Il s'ensuit que la liberté de création comporte, d'une part, des déterminations qui ressortissent aux possibilités individuelles de l'artiste de découvrir et consacrer les vertus esthétiques de la vie et, de l'autre, des déterminations qui tiennent du mécanisme de la vie sociale, de l'engagement civique du créateur dans le cadre socio-culturel où il exerce ses potentialités créatrices de valeurs. C'est pourquoi, la compréhension aussi bien que la manifestation de la liberté de création supposent un degré élevé de responsabilité sociale, d'engagement dans les processus transformateurs de l'existence en son entier, d'adhésion et de ralliement aux idées et principes avancés, qui peuvent influer profondément sur la pensée et la sensibilité humaines. « La liberté de création — déclarait dans une lumineuse confession le poète Nichita Stănescu — c'est la liberté de servir de son mieux la spiritualité nationale, de la servir de toute sa personne, de tout son dévouement. Il existe plus d'une liberté: il y a ainsi une liberté qu'on pourrait facilement assimiler à la débandade, mais il y a un autre liberté, celle qui comporte un sens, la liberté suprême de servir son peuple. »*

*On peut affirmer, sans risque d'erreur, que l'art et la littérature n'ont jamais bénéficié plus qu'aujourd'hui, en Roumanie, de conditions de développement aussi propices, de plus grandes admiration et estime pour leur part dans l'œuvre d'édification du monde socialiste, pour leur inestimable contribution au processus, long et complexe, de formation de l'homme nouveau, d'épanouissement de la personnalité humaine dans ce qu'elle a d'essentiel. Le Parti Communiste Roumain, notre État comptent l'activité artistique et littéraire parmi les principales dimensions de la vie sociale, parmi les facteurs fondamentaux — aux côtés des facteurs politiques-idéologiques, sociaux-civiques, instructifs-éducatifs et culturels-formatifs — de transformation de la société, de l'homme, tenant un rôle actif, de première importance, dans l'action convergente d'éducation socialiste et de perfectionnement moral des hommes, d'édification révolutionnaire d'un monde nouveau, meilleur et plus équitable.*

*Tout en reflétant les transformations structurales de la société, l'héroïsme et l'abnégation des travailleurs, les profondes transformations spirituelles s'appuyant sur l'humanisme révolutionnaire et sur un patriotisme ardent, la création artistique, les valeurs esthétiques exercent, de par leur forte irradiation émotionnelle et rationnelle, une influence des plus marquantes sur la conscience humaine, sur l'éducation du public dans l'esprit des convictions et des idéaux avancés de l'ordre socialiste. Cela n'est pas sans accroître considérablement la responsabilité de la création littéraire-artistique, des créateurs dans leurs efforts d'éveiller et de cultiver des sentiments à même d'animer la pensée et la sensibilité de l'homme nouveau, de viser à un contenu hautement éducatif, militant, susceptible d'induire dans la conscience des hommes des principes de vie supérieurs, de fortifier les volontés et de les inciter à des actions de large envergure sociale et patriotique. En même temps, on s'intéresse vivement au développement d'une vie culturelle-artistique équilibrée, diversifiée, qui puisse stimuler l'affirmation de tous les genres, modalités de création et styles, ce qui n'est pas sans offrir des possibilités de réalisation illimitées à toutes les individualités créatrices. Cette multitude de formules artistiques — reflet de la multiforme image de la vie*

*contemporaine même et de la pluralité de goûts que manifeste le public amateur d'art — permet une ample assimilation des valeurs esthétiques, leur connaissance et leur compréhension approfondie, mettant puissamment en relief les diverses fonctions transformatrices de l'art. La diffusion massive des valeurs culturelles et artistiques, le souci de mettre celle-ci à la portée de tout le peuple, le fait que l'accès aux valeurs esthétiques soit assuré à l'échelle nationale, la mise en jeu d'une problématique de vif intérêt public, voilà tout autant d'éléments qui confèrent de la substance, voire de la consistance, à l'ensemble d'actions éducatives et formatives, portant à une finalité suprême la vocation de l'acte créateur.*

*On sait, généralement, que l'accès aux valeurs artistiques, dû à une ample et systématique éducation esthétique — censée contribuer efficacement au développement de la sensibilité esthétique, à l'accentuation des disponibilités et des aptitudes à la réception de la richesse d'idées significatives de l'œuvre d'art — comporte, à la fois, l'étape ou les fonctions formatives, de cristallisation de certaines aptitudes à la perception, permettant la compréhension et la réception des phénomènes esthétiques, et l'étape ou les fonctions culturelles-formatives, conduisant aux zones de connaissance — diachronique et synchronique — de la spécificité esthétique, à la formation d'une attitude d'accueil et de sélection des valeurs, d'interprétation et d'hiérarchisation axiologiques. C'est pourquoi, chaque fois que l'on est amené à évoquer les fonctions transformatrices de l'art, son apport spécifique au perfectionnement de la vie sociale, à la formation de la conscience humaine, il importe de prendre en considération la complexité du processus éducationnel, la nécessité objective de l'emploi d'une diversité de techniques et méthodologies culturelles-éducatives conformes au niveau de la création littéraire artistique contemporaine, le goût en constante évolution des consommateurs d'art.*

*Une fois placé dans ce contexte, le problème aussi longuement débattu de l'accessibilité de l'art, se voit enrichir d'une nouvelle interprétation, puisque son analyse ne s'en tient plus seulement à l'explication de la nouveauté et de la spécificité des langages de l'art moderne, mais trouve les fondements de celui-ci dans la nature complexe et contradictoire des réalités reflétées dans l'art. Il est évident que les œuvres qui traitent des grands thèmes de l'existence sociale et individuelle, à même d'inciter les hommes à une réflexion intense et profonde, œuvres renfermant une grande densité d'idées et d'émotions, de méditations cruciales sur le destin humain, se réclament d'un effort complémentaire de pénétration et de compréhension, d'une expérience de vie et théorique approfondie, voire systématique. Ce genre d'œuvres sont de par leurs structure et genèse, plus difficiles à comprendre, supposant une longue expérience du phénomène artistique, une formation et une culture supérieures dans le domaine.*

*Cependant, l'accessibilité de l'art n'a rien de commun avec l'encouragement du goût rudimentaire, primitif, avec la commodité, la paresse de l'intelligence, avec le regard superficiel, avec l'improvisation et l'empressement à donner des verdicts mal fondés, arbitraires. Conjointement avec l'action ample, tenace, avec la véritable stratégie de formation et d'éducation des goûts, d'élévation spirituelle de toute la société, il importe de combattre énergiquement les tendances à l'inintelligibilité gratuite, à la propagation des pseudo-valeurs, l'encouragement des velléitaires, de l'éclectisme, l'absence d'une finalité esthétique-idéologique claire, rationnellement poursuivie. De là, la nécessité impérieuse d'un examen sévère et compétent des productions artis-*

*tiques destinées au large public amateur d'art véritable, afin de mettre obstacle aux produits de basse qualité, aux ersatz, à toute production vide de contenu et manquant de tenue esthétique, élémentaire, bâclée sous prétexte qu'elle serait destinée à la « consommation de masse », au « vulgus pecus » ignorant et tolérant. La vive préoccupation de la qualité des produits visant la perfection, l'art consommé, doit gagner et dynamiser l'ensemble de la création culturelle-artistique, à partir de l'art que créent et pratiquent les amateurs dans le cadre de l'ample festival national « Hymne à la Roumanie » jusqu'aux remarquables compositions des créateurs professionnels. On voit s'affirmer par là l'une des principales dimensions de la démocratisation de l'art, celle qui, dans l'ensemble de la politique culturelle roumaine plaide passionnément pour l'œuvre d'art intelligible, accessible, véhiculant des idées riches et crédibles, renfermant de hautes potentialités éthiques et éducatives.*

*C'est précisément dans la mesure où l'art et la littérature puisent aux zones brûlantes, essentielles, de la vie, où ils parviennent à surprendre dans des formes de remarquable tenue esthétique les aspirations populaires, la figure des messagers des transformations révolutionnaires, qu'ils deviennent effectivement des facteurs supérieurs, à même d'influencer et de modeler la conscience socialiste.*

*Le climat nouveau, généreusement instauré dans la vie sociale, politique et spirituelle roumaines grâce aux orientations novatrices du IXe Congrès du Parti Communiste Roumain, a ouvert un large horizon d'affirmation à l'art et à la littérature roumains, au contact des hommes d'art roumains avec les expressions représentatives du génie créateur d'autres peuples, ce qui a amplement contribué au développement de « la culture nationale et, en même temps, à l'enrichissement du patrimoine culturel universel ». La connaissance approfondie des valeurs autochtones, le large accès au trésor de valeurs humanistes, progressistes de la planète, le dialogue permanent avec l'art et la culture du monde contemporain, voilà autant d'éléments ayant conféré de hautes dimensions et potentialités aux fonctions éducatives-transformatrices de l'art, leur faisant acquérir toujours plus de poids dans la définition du profil spirituel du peuple roumain et son insertion dans le circuit mondial de valeurs.*

*La conscience de la participation lucide, du dévouement inconditionnel, qui a caractérisé la création culturelle-artistique à tous les moments de l'histoire du peuple roumain, se manifeste aujourd'hui pleinement, dans un esprit révolutionnaire, militant, ce qui confère à l'acte éducationnel-transformateur l'envergure d'une bataille continuant sur sa lancée. Sur ce parcours ascendant, les idées et les thèses du XIIIe Congrès du Parti Communiste Roumain (1984) viennent marquer une synthèse-bilan, mais aussi une amorce des futures réalisations dans tous les domaines. Car, comme le faisait remarquer le président Nicolae Ceauşescu, « c'est seulement en vivant et en écrivant aux côtés du peuple, pour le peuple, en participant activement à l'édification du présent et de l'avenir de notre patrie, que les créateurs de littérature et d'art peuvent donner des œuvres de haute valeur, remplir la mission qui leur incombe dans la formation de la conscience révolutionnaire, dans la promotion du véritable humanisme révolutionnaire de notre société socialiste, où tout ce qu'on réalise est destiné à la prospérité de la patrie, de l'homme, à son mieux-être et à son bonheur. »*

GHEORGHE STROIA

SIMONA VASILIU:
*L'Arbre de la vie* (tapisserie de haute lisse, laine)

TEODORA MOISESCU STENDL:
*Fête* (tapisserie de haute lisse, laine)

PLATON PARDĂU (n. 1934), a fait ses débuts littéraires comme poète, en 1963, avec le volume Arbres de résonance suivi de Chasse interdite (1967), Planètes bleues (1970) etc. Son premier roman, L'Échelle de Climachus, a paru en 1970, mais c'est par un autre, Heures de matinée, paru deux ans après, que l'écrivain s'impose dans ce genre, pour ne plus le quitter dans ses écrits ultérieurs: Marchant dans la neige (1975), Le Cercle (1975), Avec les yeux de l'amour (1976), La merveilleuse histoire d'amour des très heureux rois Ulysse et Pénélope (1978, voir aussi les fragments publiés dans la « Revue Roumaine» no 11/1979), Les Lettres impériales (1979), Le Diable du dimanche (1980), La Limite d'âge (1981), La Tentation (1 et 2, 1983—1984 — Prix de l'Académie de la R.S. de Roumanie), La Réserve spéciale (1984), La dernière tentation (1985).

**Platon Pardău**

# LA TENTATION

(fragments)

...Oui, on lui avait envoyé un télex, le premier de ce genre depuis près d'un an qu'il était là, qu'il était le directeur, le chef du chantier du combinat de ce coin pierreux, à la fois désert et montagne, avec, à l'horizon, l'océan Pacifique, dans une dénomination territoriale, une des sous-dénominations régionales d'Orient, peu importe la zone. Camarade directeur, vous êtes invité à la Centrale, disait ce télex, apporté par la télexiste créole, à la peau olivâtre, à la peau chocolat, en fait une jeune fille des bords de la Ialomiţa, l'épouse du mécanicien-grutier, jadis châtain, à la peau plutôt blanche, une paysanne, maintenant accordée à la couleur du travail au soleil et sous le vent salé. Même à la maison, le camarade ingénieur voyait, entendait ce vent saturé de chlorure de sodium et gorgé d'iode marin; à la maison, la tôle qui couvrait le baraquement craquait, grinçait. Réunion, convocation, instruction, mesures pour accélérer le rythme des travaux, je connais la chanson, résumait Cicero, notre superingénieur, spécialiste en bétons ultrarésistants, célèbre dans tout l'Institut. Un saut de retour, aie soin que tout marche bien, tiens tête au partenaire: excuse-moi de te faire la leçon, je reviens dans dix jours, nous sommes les meilleurs, nous n'avons pas de concurrent, le tout est que nous nous concurrencions correctement nous-mêmes, ajouta-t-il

en plaisantant, en s'ironisant, afin que le suppléant, l'ingénieur en second, son subordonné immédiat, comprenne que la question de confiance ne se pose pas, et que lui, Cicero, lui dit ce qu'il lui dit parce qu'à chaque séparation il faut bien dire quelque chose, on ne peut partir comme un muet, on ne peut pas laisser derrière soi, sur un morceau de votre propre vie, et pas seulement de la vôtre, la crispation du silence ! De plus, l'ingénieur Cicero était gai, notre héros avait son humeur des grands jours — le groupe choisi à la maison, à l'aide du réservé, s'était montré à la hauteur, ce qui restait, l'héritage de Bobreca, celui qui avait fui, était rentré au pays auprès de sa femme sexy, avaient l'épiderme tannée des gens de chantier ; le navire, leur rafiot, le batyscaphe, le satellite sur lequel s'étaient embarqués ces gens envoyés pour édifier et construire au milieu d'étrangers, flottait, résistait. Ce n'étaient ni des anges, ni des démons, ils faisaient leur boulot.

C'est simple, bien simple, aussi simple que possible, la conscience du devoir accompli — voici, cela existait, ce n'était pas une expression moralisatrice bonne pour des cerveaux sous-développés, une monnaie avec laquelle jouer. Un ingénieur comme l'est Cicero, notre expert si laid, ce rouquin dont la tête s'achève par deux excrescences comme si dans le plasma de son crâne se seraient dissimulés les macarons des cornes des descendents de Lucifer, alias Belzébuth, ce grand flandrin d'environ cinquante et quelques (Dady, tu as changé le préfixe, c'est ce que Fabiola m'avait dit, n'est-ce pas?), se réjouissait. Il se rengorgeait, grimpait sur les planches tachées de ciment et de chaux, allait fouiller auprès des fondations, dirigeait personnellement le placement d'une quelconque poutre gigantesque en acier, de celles que l'on nomme métalliques-fermes, et se pavanait même devant soi-même. Ça, ce n'est pas une bagatelle, disait-il, c'est un grand machin-truc, se moquant par là de son attitude, comparant sa nouvelle posture d'administrateur, d'organisateur en plein air, de chef de ce groupe d'hommes-chocolat (dont on ne savait plus lesquels étaient de l'endroit et lesquels venaient du pays) avec son ancienne qualité de savant, de cerveau à l'état pur à l'Institut d'étude des résistances, de spécialiste enfermé dans la cage en verre où la Mandripora des Calculs, aux cheveux striées et frisés comme ceux de Foxy (le toutou trouvé par Fabiola dans le parc de Herăstrău et soumis à l'examen collectif du *Salon du jeudi)*, enfermé donc, dans sa cage où elle lui apportait, lui glissait des cafés et la buée de son amour incompris . . . Ce n'était pas une bagatelle, une patte de velours lui touchait la peau de la poitrine, à hauteur du cœur, dans la zone de l'âme et de l'orgueil . . . Le voici, qui se réjouit d'avoir pu respecter les délais, le programme, de n'avoir rien réclamé aux autres, d'avoir trouvé des solutions pour pouvoir composer aussi bien avec les ouvriers de choc qu'avec les fêtards de choc ; le voilà qui considère d'un air ironique ses rouleaux, ses papyrus, ses recherches abandonnées sur les rayons de l'armoire métallique de son bureau directorial de fortune, se moquant de ces idées qui pouvaient encore attendre, ces idées d'avenir, qui n'avaient qu'à attendre : vivons encore un peu dans le présent, monsieur Cicero. Oui, le poste de directeur le satisfait, c'est quelque chose qui veut nous plaire sur place, un maintenant, un ruban de temps devenu plus étroit, une simple

séquence; il ne fallait plus attendre la fin du film, toujours reportée à demain, le processus.

L'inventeur avait vécu jusqu'à présent les yeux fixés sur l'horizon.

Le chef est obligé, avant tout, de bien regarder où il pose les pieds.

Bon. La télexiste, l'ingénieur en second qui reçoit les recommandations de Cicero et ne cesse de cligner à cause du soleil brûlant-lumineux-dévastateur, l'idée qui a traversé l'esprit de notre homme de ramener lui-même au pays une des Dacia sur le point de craquer, de se reposer du travail par le travail. Quelques jours au volan, qu'importe? Je paie l'essence, je fais un brin de tourisme, cela passe au compte du congé !

L'idée est bien un peu fatigante, un peu inattendue, mais on était en septembre. Cicero se sentait en pleine forme, très à son aise dans ce sentiment de satisfaction que l'on ressent lorsqu'on contemple de ses propres yeux non pas ce qu'il avait réussi, mais bien l'abstraction que représente toujours un travail de groupe; puis il y avait quelques jours à consumer, le droit au transit du chantier, à la longue file de réunions et de conseils qu'il voyait déjà prenant l'aspect de M. M.-le-bénin, d'Andrei Popa, élégant, caustique et jovial ou du ministre massif à mâchoire carrée.

C'était amusant et cela ne l'était pas, mais c'est bien ça, la vie, on va de l'avant sur la lancée; Cicero conduisait comme un zèbre, traversait en trombe au volant de sa Dacia le désert d'Anatolie, recevant le vent de la gauche, il laissait derrière lui les postes d'essence sales, les gamins hyperserviables et hyperroués toujours, à l'affut d'une aubaine, les vieillards mâchonnant dans leurs barbes, tripotant des rangées de perles devant les cafés s'étalant sur les trottoirs, les mosquées grises, les chasseurs aux fusils revêtus d'étuis en cuir, errant, étranges et solitaires, dans les champs (y aurait-il du gibier dans ce désert?), les camions ornés d'ampoules multicolores virant toutes vers qui sait quel pôle de vert et de bleu, de rouge ou de pistache ! Il laissait derrière lui, il dépassait, la radio transmettait des communiqués sur la guerre, les bombes, les morts et les blessés, les conférences, les pourparlers, la musique de *loisir*, avec Julio Iglesias, avançait sur le tapis de son excellent état d'esprit, son humeur de vainqueur, de son sentiment de ma chérie, je reviens ! Pourquoi pas? Cleo sera enchantée de le voir débarquer à l'improviste. Pourquoi pas? Professeur, amphitryonne, patronne des salons du jeudi de sa demeure à proximité de l'Arc de Triomphe, la blonde au sang nordique convoquera tout spécialement à son intention le « salon du jeudi », tirera hors de leurs gîtes Vaverna au grand nez, le publiciste spécialiste en mythologies, sur le point de retourner dans le passé de sa jeunesse comme il faut, le souriceau Bilbao, l'historien chauve, et aussi Mandripora, mais oui, Mandripora !; Fabiola aussi, peut-être, avec son Bădilă, le fou, l'écrivain renégat, le Jean-Jacques Rousseau retourné aux sources de l'élevage de vaches, moutons et cochons afin de passer contrat avec l'État... Ce cochon de Bădilă qui lui avait enlevé sa fille, sa Fabiola ! songea Cicero, amusé, tout en s'arrêtant à une boulangerie, y achetant un pain blanc et demandant au Turc desséché en un jargon turco-arabe si c'était là du pain turc. Ne recevant pas de réponse. Bădilă ! exclama-t-il de nouveau en démarrant.

Cleo les ferait tous venir pour lui, et lui s'en réjouirait. Son cœur, pareil à un orgue électronique passait brusquement d'un registre à l'autre: Et Foxy? qu'arrive-t-il au chien Foxy? Dans ses lettres, Cleo n'avait jamais mentionné Foxy ! Il le retrouvera, Foxy est immortel. Foxy est... inévitable, ah ! ah ! ce coquin de Foxy...

À trois heures, il s'engagea sur le pont qui reliait l'Asie à l'Europe, l'artère d'acier enjambant le Bosphore...

Il n'en louppa pas l'entrée comme la fois passée.

Il ne dut pas payer une seconde fois le péage.

Il entra dans Istanbul sans l'aide de l'un des policiers chevauchant une moto Honda.

Il se rendit directement à l'hôtel « Plaza » où le patron, un Grec à la chevelure blanche et frisée épluchait soigneusement son registre derrière le comptoir de la réception, sous le portrait d'un autre Grec, lui aussi pourvu d'une crinière fournie, blanche et frisée, sans doute le fondateur de l'établissement, lequel, certainement, ne faisait plus rien en ce monde. Dans l'autre, peut-être...

Oui, il y avait une chambre de libre. Pour une seule nuit, mais il y en avait une. Chère, exagérément chère pour cet hôtel minable, plutôt une sorte de chalet, mais il y en avait une. Il est vrai: elle avait vue sur la Corne d'Or !

Si bien que: aux ordres de monsieur, personne ne nous quitte, ici, le client est souverain, nous faisons tout pour lui, les temps ne sont pas les meilleurs; il connaissait le refrein. Au premier, numéro trois. Votre clé.

Il avançait sur les moquettes usées, portant son nécessaire de voyage d'un air détaché; il avait laissé la valise bourrée de mille et un petits cadeaux, de bagatelles brillantes dans le coffre de la Dacia, garée sur le carré d'asphalte devant l'hôtel. Une nuit, une seule nuit, ma chérie, demain on continue — l'homme et la voiture s'étaient fixés les yeux dans les yeux. « Plaza » est emplacé dans une dépression, on descend pour remonter, les sourcils des phares se fronçaient, les verres, les ampoules prenaient un air inquiet. Une nuit, une seule nuit ! On vole à Istanbul, mais n'exagérons rien ! Quoi qu'il en soit, se disait-il en souriant, en se faisant des mamours, nous prendrons quelques mesures. Il enferma dans le coffre le lecteur de cassettes. Salut, mon amie du désert. Entre les hommes et les choses, de réelles affinités se créent; ce n'est pas si simple. Mais non, mais non. Tu m'as été maison, tu m'as servi de table. Bonne nuit.

Il était de bonne humeur, un peu excité par la fatigue, heureux d'avoir parcouru la route jusqu'ici sans sentir de poids sur la nuque, le poids des kilomètres contemplés, enregistrés avec les tendons du cou, avec les muscles des épaules. Il aurait pu recommencer. C'est exactement ce qu'il se disait en se dirigeant d'un pas vif vers sa chambre, dans le corridor vide à cette heure, sur le blanc trottoir du tapis de couloir étendu sur la moquette usée. Il les foulait de son pas et en pensée foulait le sentier d'une joie jusqu'alors inconnue: Ne le leur avait-il pas démontré? N'avait-il pas abattu autant de travail en un an que d'autres en cinq? Ne se rendaient-ils donc pas compte qu'une

personne qui avait son mot à dire dans son métier, un spécialiste qui — soyons modestes — dépasse la ligne du normal, de l'exécution parfaite, un spécialiste qui sait que sa raison d'être est de ne pas cesser un instant... ? Paroles creuses... se dit soudain Cicero, brisant net l'essor de cette pensée hautaine, fâcheuse: rien que de très normal, il n'y a pas lieu de me vanter. Il est absolument normal que je fasse tout mieux que — c'est dans l'ordre des choses... Ils le savent bien, puisque, pendant toute une année ils ne se sont pas préoccupés de savoir comment se débrouillait le nouveau directeur, ce novice dans le métier de directeur, cet ingénieur qui n'avait jamais occupé un poste de direction. Je bêtifie, bêtifiait-il, et les mêmes pensées aux facettes multiples, comme un cristal à tracés quasi-inépuisables, comme un labyrinthe, continuaient à courir ; ils savaient, ils comprenaient que tout marchait parfaitement. M'en vanter? À quoi bon, monsieur Andrei Popa? Camarade M. M., à quoi bon me rengorger? Je ne puis être autrement ! Je ne puis que réussir! Si vous voulez, je puis écrire un traité sur le succès. Ou un cycle de conférences sur la résistance... pas celle des bétons, non... : sur la résistance du spécialiste soudain sacré chef, chef d'une collectivité... vous dites?

Les tapis usés, très peu orientaux, les moquettes pelées protégées par la bande de tissu blanc, ne disaient rien. Les fenêtres à verrous de cuivre et petits vasistas carrés, près du plafond, ne disaient rien. Les portes jaunâtres — couleur savon — se taisaient, gardant jalousement leurs secrets et ne désiraient aucunement apprendre ceux de l'ingénieur Cicero. La pénombre silencieuse ne donnait pas signe d'indiscrétion. Dépourvue de curiosité, la mélopée des sirènes, des navires glissant lentement à travers le détroit, se déroulait comme à l'accoutumée: voix étouffée, bruits de prairie, d'herbage sec. Indifférents aussi, les bastions de Sainte-Sophie, les flèches de la mosquée de Soliman, les trois toits bombés du bazar, pareils à des buttes de béton. Bien, cela ne vous intéresse pas. Très bien, messieurs les robinets avec *Kalteswasser* et *Warmeswasser;* excellent, madame la traînée de rouille sur le fond de la baignoire. Parfait, très-honorable table de nuit, et vous messire le lit au dossier à barreaux de prison. Je me déshabillerai et me relaxerai aux applaudissements de votre indifférence. Vous pourriez éventuellement me dire comment employer cette après-midi? Pardon, ce fragment d'après-midi... ? Car demain, à l'aube...

Il jouait, se parlait, leur parlait, lui parlait, la lumière devint graduellement verte. L'Orient ne se dément pas, le turquoise existe — il pouvait le voir dans l'air, mais aussi s'élevant de sur les toits, brûlant comme les mystérieuses flammes de son enfance, à Doruna, dansant sur les trésors cachés dans les creux des monts. Le vert traître. Ou: le vert qui tôt ou tard perce, triomphe de l'obscurité. Il prit une douche, se rasa — le plaisir d'aligner sous le miroir le rasoir Gillette II, la mousse, l'*after-shave*, le shampooing dans un flacon cylindrique, haut comme une mitre d'évêque — se frictionna, s'étendit sur son lit. Il était satisfait.

Il ne bougea pas lorsque le réceptionniste à la tignasse blanche entrouvrit doucement la porte, la poussa, la fit glisser d'un geste expert, accoutumé à ne pas déranger, à ne pas importuner, à ne pas irriter et le prévint qu'en

bas, dans le hall, dans le hall de l'hôtel, bien entendu, une dame l'attendait. Le règlement, s'excusait le Grec, la réputation, beaucoup de nos clients appartiennent au clergé irlandais, nous regrettons d'avoir refusé, de ne pas avoir permis... la dame voulait monter, ne voulait pas qu'on vous prévienne... Je regrette monsieur, je vous prie de nous excuser... Cicero, les mains sous la nuque, les coudes en T, lui-même un T, savourait le trouble du Grec tentant de démêler la politesse routinère de la routine polie... Non, il le laissait se tourmenter, griller; il ajoutait même quelques bûches sous le chaudron où ce monsieur aux cheveux blancs frisés et aux sourcils noirs, encaissait des arrhes pour l'enfer où aboutissent tous les hypocrites qui jouent les rôles qui ne leur appartiennent pas et bien d'autres. Le feu allumé crépita, attisé, car en dépit de son immobilité princière, féodalo-méprisante, l'ingénieur ne se fit pas faute de l'engueuler, de lui dire combien ce procédé manquait d'élégance; plus même, il accentua qu'il s'agissait d'une rencontre d'affaires dont le succès pouvait être influencé par ces réglements rigides, exprimant en fait la suspicion. La dame en sera offensée. D'où saviez-vous qu'il s'agissait d'une question d'amour? Et deuxièmement, — c'est le second tort que vous m'avez fait — elle pourrait penser que c'est moi celui qui lui ai fait interdire l'accès de la chambre, que je veux l'humilier. Avez-vous bien compris quels préjudices vous m'avez apportés? Comprenez-vous que je pourrais vous en rendre responsable? Troisièmement, vous faites preuve d'une pensée vicieuse. D'une pensée qui ne vous fait pas honneur. Pourquoi les rencontres entre un homme et une femme dans une chambre d'hôtel doivent-elles nécessairement avoir un but amoureux?

Il le grillait, le rôtissait, d'un côté et de l'autre, comme une côtelette; le Grec n'en arrivait plus à s'excuser, à s'expliquer: la réputation ! Un hôtel modeste comme le sien, s'il résiste à la concurrence, s'il n'est pas englouti par les gratte-ciel derrière, à droite, à gauche, c'est à sa réputation qu'il le doit. Son hôtel s'est fait une clientèle grâce à sa moralité et c'est la moralité qui est la clientèle, quelque chose de ce genre. Puis: ce n'est pas l'habitude. Puis: les dames rouspètent pour tout, s'indignent de tout. Il leur semble que le gardien du *parking* n'est pas rasé d'assez près ou qu'il sourit trop souvent et hop ! les voilà qui partent en guerre ! Que monsieur l'excuse, qu'il lui pardonne, mais l'indignation des dames est un des adversaires les plus dangereux des petits hôteliers. Trois jours auparavant, une dame avait interrompu son séjour au « Plaza » et à Istanbul, monsieur, elle avait quitté même notre belle ville, sans avoir visité le sérail des derviches et la tour Galata ! à cause du garçon des bagages (Cicero n'en avait vu aucun, il avait porté sa valise *manu proprio !)*, il lui manquait une canine, celle de droite. Son aspect l'indignait, elle pensait que c'était qui sait quelle allusion à la vieillesse et aux dents des gens âgés... Une autre fois, une dame de la Basse-Saxonie avait quitté l'hôtel disant qu'elle était allergique aux chats. Avez-vous vu des chats, monsieur, dans notre hôtel? Et s'il en existe dehors, ce ne sont pas les miens, loin de là, il y a toujours quelqu'un qui veille à la porte pour que ces bêtes — qui me déplaisent aussi — ne posent pas leurs pattes sur le paillasson de l'entrée. Elles n'ont pas accès à la porte de derrière non plus, où

elles sont attirées par les odeurs de notre petite cuisine. Vous voyez que je supporte bien des injustices, mais il me faut courber la tête, comme le dit le proverbe À tête courbée . . .

Il connaissait le proverbe, pensa Cicero tout diverti. Et c'est à lui qu'il le servait ! Il s'excuse avec un proverbe valaque ! Et c'est pour toutes ces raisons, mesquines, que vous laissez la dame attendre ! Vous ne voulez rien risquer. Eh ! oui ! Vous désirez une vie commode, dépourvue de tout souci, vous ne voulez pas être battu, mais pas vous battre non plus, théorisa l'ingénieur, tout étonné de constater qu'il ne bougeait pas de son lit, qu'il continuait d'y rester étendu en T, comme une croix horizontale sur le bras gauche duquel coulait les larmes du Grec et sur l'autre (le droit) les mélodies désespérées des navires arrêtés aujourd'hui dans le Bosphore. Voyez-vous, continua-t-il, il faut toujours risquer; ne me comprenez pas de travers: risquer honnêtement, correctement, avec audace et la conscience de votre propre intelligence, de votre propre individualité. Qu'il soit patron d'hôtel ou patron d'État, l'homme n'en est pas moins une machine à penser. L'homme pense les implications, cherche à voir au-delà des événements. L'homme dit: cette dame veut voir l'ingénieur Cicero, de passage à Istanbul en route vers Bucarest. Qui est cet ingénieur Cicero? Réponse: un directeur rappelé d'urgence à la Centrale pour qu'on puisse lui demander un conseil. Car on lui demande toujours conseil. Ni Andrei Popa, ni M.M. (Modarcea Moderatul) le directeur de la Centrale, ne peuvent vivre sans ses conseils. Il est la clé de voûte, mon Dieu, la pierre angulaire. Tout un institut vit grâce à son esprit formidable. Conclusion logique: il oblige aussi les autres à analyser, à penser, à couper le fil en quatre. Deuxième conclusion: si une dame veut le voir, si elle veut lui rendre visite dans sa chambre, cela signifie que je dois m'abstenir de toute intervention hâtive: ma vocation suprême, oui — suprême ! — est d'être utile à la compréhension profonde des sens, etc. etc. Tandis que monsieur l'hôtelier, de peur de perdre qui sait quelle cliente avare et bigote (en fait ce genre de vieilles peaux qui veulent toujours attirer l'attention, être au centre des événements) procède en primitif, tente d'imposer au monde son manque d'horizon et de subtilité. Ne protestez pas ! Je suis persuadé que vous n'avez même pas tenté d'apprendre qui est cette dame qui voulait monter me voir. Vous ne lui avez même pas demandé son nom et de quelle partie du monde elle vient. Si vous aviez été sage plutôt que hâtif, intelligent plutôt qu'ambitieux, désireux de faire preuve de notre autorité de proprio, possesseur d'une petite partie des biens de la terre, vous auriez appris que cette dame — en fait une jeune fille brune aux longs cheveux, aux cils palpitants et aux lèvres d'un dessin parfait, potelée sans être forte, distinguée sans pose, portant haut sa tête avec une distinction de reine, mais sans chercher à offenser et à dominer — cette dame est Metula, Metula, venue du fond de Doruna, ma ville natale, à la seule fin de me rencontrer à Istanbul.

Il parlait ! Il parlait ! Le visage de l'hôtelier noircissait de désespoir. Que n'eût-il donné pour ne pas avoir eu cette malheureuse initiative ! Il voulut battre en retraite, fuir. D'un bond, Cicero s'agrippa aux revers de son

habit et commença à le secouer. Non, monsieur ! Vous ne fuirez pas maintenant ! Vous resterez jusqu'au bout ! Soyez le témoin de vos agissements ! Conservez vos esprits et ayez le courage de l'affronter. Parce qu'elle ne serait pas elle si elle n'entrait pas dans la chambre maintenant, en ce moment même. Entendez-vous son doigt frapper à la porte? Voyez, la poignée s'abaisse ! Entrez ! Entrez ! cria l'ingénieur. Je suis là ! Je t'attends ! Entre !

Il avait crié si fort, agité par une émotion tellement intense que son cœur continua à battre la chamade encore bien après qu'il se fut réveillé; il prit son pouls: 100. Quel rêve stupide ! Ce rêve qui voulait l'irriter, le faire descendre de son piédestal de triomphateur. Le ramener sur cette terre pleine de pièges et d'ennemis. Il veut m'importuner ! se dit Cicero, après avoir bu un verre d'eau, après avoir tourné, fermé le robinet *Kalteswasser*. Il en veut à ma bonne humeur... dit-il encore, laissant en suspens le fait qu'il ne pouvait nommer, en fait, le coupable, l'auteur de ces mauvaises intentions qui l'atteignaient jusqu'à Istanbul. Andrei Popa? M.M.? Bobreca, l'ancien directeur qui se lamentait certainement d'avoir perdu sa fonction? Il ne songea pas un instant à Metula, il ne passait pas sur cette liste la belle dont il s'était peu à peu éloigné: leur liaison s'était défaite, ses absences repétées, puis — pourquoi ne pas le reconnaître ! les préparatifs de départ, la disparition de Cleo, puis le départ... Il ne l'avait plus vue depuis le jour où ils étaient allés ensemble chez le tailleur de pierre près du cimetière, où Metula avait commandé un monument funéraire, tel que l'avait voulu sa grand-mère... Il l'avait accompagnée. C'est tout. Depuis lors, déjà, il avait commencé à l'accompagner, la flamme de la tentation pour la fille qui l'avait attiré, un automne, à Istanbul, la fille d'une nuit au Hilton, avait diminué, s'était éteinte. Il n'avait plus eu l'énergie de couper le fil en quatre, de demander pourquoi à Istanbul *oui* et à Bucarest *non*, pourquoi elle avait refusé, ajourné le moment de lui céder une seconde fois, après qu'ici elle se fut offerte tout simplement, qu'elle l'eut assailli même, dans cette chambre d'hôtel misérable d'où il avait fui...? Chichis que tout ça... Chichis de demoiselles qui aujourd'hui se jettent à la tête des hommes à situation et demain disparaissent, saisies de remord, pleurant leur prestige et leur honneur perdus... Ça les regarde. Ça la regarde. Ça vous regarde, mademoiselle.

Fallait-il l'encourager? Fallait-il m'encourager? Il passa devant le Grec: il continuait à éplucher son registre, mais lorsqu'il le vit, le Grec, il eut un tressaillement, et se retira brusquement derrière le rempart de son comptoir, sous le portrait de l'autre Grec, comme s'il eût craint que l'ingénieur le frappe où le surprenne commettant une faute grave, interdite ou honteuse. Adossé au mur, les yeux exorbités, stupéfaits... Vous êtes souffrant? demanda l'ingénieur en français, langue qu'il avait utilisée aussi à son arrivée à l'hôtel. Le Grec émit quelques sons inarticulés, son visage pourpre exprimait l'épouvante. Il réussit à bredouiller: *Bien, bien, rien, rien, merci, merci*... Que le diable l'emporte, j'ai dû l'effrayer, pensa Cicero en haussant les épaules. Son français est... Soudain, une idée étrange lui passa par l'esprit.

MIMI PODEANU:
*Structure végétale* (tapisserie de haute lisse, laine)

MIMI PODEANU:
*Image du delta du Danube* (tapisserie, technique mixte)

Très étrange, car notre ingénieur se retourna, plaça ses larges mains sur le comptoir et demanda *en roumain:* Vous vous sentez mal? Le Grec écarquilla les yeux encore devantage et se colla contre le mur, y cherchant un abri. Je suis un idiot, pensa l'ingénieur. C'était un rêve. Dans mon rêve, il parlait toutes les langues, toutes ! C'était mon cerveau, enfiévré par tout le chemin parcouru qui parlait, et il est naturel qu'en rêve il se fût adressé à moi en roumain ! Et pourtant, pourtant, l'impression ne le quitta pas; une gêne, un état d'inconfort. Il arrive à tous qu'après certains rêves on se réveille dans un état d'inconfort, qu'on ne puisse plus s'arracher au cauchemar. Ça y est, je m'en suis arraché, et puis merde ! Il déboucha sur la plate-forme où l'attendait sa chère Dacia 1300, sa compagne de route. Il la considéra avec joie et crainte. Il fit ce qu'il n'avait encore jamais fait: il passa la paume de sa main sur le capot poussiéreux, il la caressa; oui, il caressa la voiture comme un être humain, comme une amie très chère. Eh bien, quoi? se justifia-t-il. N'y avait-il pas des personnes qui donnaient à leurs voitures, à leurs Dacia, des noms de femme? Il la caressa, contrôla les portières. Parfait, tout était en règle. Il sentit qu'on l'espionnait. De derrière le mur de briques, haut et lépreux, une paire d'yeux noirs, appartenant à un Turc, brilla. Moustachu et avec une barbe d'une semaine. Ah ! Ah ! le Turc qui avait encouru la colère des dames irlandaises. Il le regarda, ils se regardèrent; le Turc grignottait des graines de citrouille, en crachant les enveloppes dans la rue étroite et enfumée. Partout autour des traces de fumée et de suie: les murs aveugles semblaient avoir été la proie d'incendies à hautes flammes. Le Turc tira une cigarette de sa poche et l'alluma, opération qui ne l'empêcha pas de continuer à manger ses graines avec la même vélocité et ne ralentit pas le rythme des crachats. Ce n'est certainement pas l'individu qu'on aimerait rencontrer à minuit en pleine forêt touffue, songea Cicero, l'évaluant du regard. Et il lui vint soudain une idée étrange, très étrange. Il lui offrit une cigarette, une Marlboro, lui demandant, le priant même, en anglais, cette fois-ci, de jeter de temps à autre un œil sur sa voiture, sa Dacia, pardon, sa *Renault*, là, dans le parking. Le Turc coinça la cigarette derrière l'oreille, ne sourit pas, passa seulement le bout de sa langue blanchâtre, chargée, sur sa moustache, entrouvrit les lèvres juste ce qu'il fallait pour montrer ses dents blanches et cracher une enveloppe vidée près de Cicero. Un air de sourd-muet, mais pas totalement abruti, conclut l'ingénieur. Peut-être ne parle-t-il même pas le turc et moi, je commence à dérailler. Si j'avais rêvé? Pourquoi cela m'obsède-t-il qu'il existe un Turc dans mon rêve et un autre Turc dans le voisinage de l'hôtel? Je ne me laisserai pas envahir par la mauvaise humeur, mon ami ! Et si tu as l'intention de toucher à ma voiture . . . Il était sur le point de l'empoigner, de l'agripper par sa chemise sale, sans col, de se laisser aller à cet accès d'autoritarisme, d'orgueil qui, pour la première fois . . . Ho ! Ho ! Toujours là. Hé-hé ! Il résuma: craignant que l'inconnue qui se prétendait du même village que lui, venue de Doruna, mademoiselle Metula l'énigmatique, n'ait des pensées sombres et ne cache quelque pistolet dans son sac, il l'avait dûment garottée avec son drap. Je ne sais pas trop me maîtriser. C'est sur cette conclusion qu'il quitta le Turc, propriétaire ou gardien

de l'*otopark* près de l'hôtel. Sur le chantier il avait parfaitement su se dominer, il avait été une sorte de sage Salomon dans tous les conflits. Le sang-froid dont il avait fait preuve là, réclamait-il ici une compensation?

Il monta vers la place Taksym. Une place-toboggan, un plateau de terre destiné à mettre les nerfs et l'habileté des constructeurs à dure épreuve; tout s'écoule vers la mer — hôtels et policiers dirigeant la circulation oblique, restaurants luxueux et misérables *self-service*, vendeurs de marrons grillés et magasins de meubles, la mosquée et le cinéma... Quelque chose heurta son mollet, un coup léger: il se préparait à réclamer des explications, à exiger des excuses. La femme — une montagne de graisse — hâletait, sur le point de défaillir; ses joues, empourprées par l'effort se gonflaient comme un soufflet de forge, sa valise en cuir échappait à sa main fatiguée. Taxi! cria la femme, taxi! Elle réussit à arrêter un de ces Chevrolets délabrés type 1953, qui se traînent encore dans les rues-canaux d'Istanbul. Excusez-moi, s'adressa-t-elle en anglais à Cicero. C'est insupportable! Impossible! Intolérable! La voiture démarra en direction du détroit. L'ingénieur eut encore le temps d'apercevoir le cou à la peau tavelée de la vieille, la chaînette en or; il massa son mollet et refusa de nouveau de croire. Simples coïncidences. Et si madame fuit l'hôtel « Plaza », ça la regarde, c'est à ses frais. C'est elle qui la paie, son indignation! En ce qui me concerne, je n'ai pas les moyens de m'indigner.

(...) Le lendemain matin à cinq heures, le *boy* gigantesque allait l'arracher à son sommeil, proférant le même *mousiu, mousiu!* Il bégayait, gesticulait, et le traîna presque jusqu'à la surface de béton où il avait garé sa Dacia. Mais si, la voiture était à sa place. Seule la vitre triangulaire, la vitre-papillon, de droite, brisée, s'éparpillait à terre, larmes de désespoir, reproches amers à l'adresse de l'ingénieur qui l'avait abandonnée... Allons, ne pleure plus, ne pleure plus, fit notre homme, constatant que rien ne manquait. Merci à toi, l'ami, qui a doublé les serrures du coffre! Il ne savait pas, le serrurier, combien il avait raison lorsqu'il disait: M'sieu l'ingénieur, une serrure, c'est bien, mais deux c'est garanti!

Le Herăstrău fabuleux, coloré d'ocre, d'acajou et de brun, le lac enterrant les vestiges de l'été; puis cette manière qu'a le soleil de se coucher: au ralenti, prolongeant les instants, en un esprit de révolte contre les futures nuits brèves et contre la bise qui, ce soir même, peut-être, se terre dans les profondeurs des champs. L'ingénieur a le droit de regarder autour de lui, de découvrir les changements dans l'aménagement du salon. Le fauteuil-cercueil, son trône, avait été poussé plus près de la fenêtre: quelqu'un regarde, d'ici, le mouvement de la rue, cherche une position plus confortable pour ce qui est, sans doute, une occupation de l'attente; Cleo, la pauvre Cleo s'ennuirait-elle, par hasard, aurait-elle pris des habitudes de retraitée...? L'ingénieur continue à être de bonne humeur et nous ne devons pas croire que nous savons tout sur la bonne humeur, sur le rôle de la bonne humeur dans l'histoire, sur l'influence bénéfique de l'optimisme.

Voilà Vaverna, que Cleo est allé tirer de son gîte, chez Mandripora, qui attaque exactement le même sujet. C'est une fin d'après-midi, un jeudi, et Vaverna, en veston à carreaux sur fond marron, la mine splendide d'une personne reposée, en bonne santé, après avoir étreint Cicero, comme s'ils venaient de se séparer la veille, expose son point de vue: son optimisme, sa conviction qu'il n'y a rien de plus mal que le mal, le rôle et la capacité du psychique de dominer le physique et de lui commander, Cicero n'a-t-il donc pas entendu parler de guérisons miraculeuses? Mais si, répond l'ingénieur, laissant le fauteuil à sa place nouvellement assignée. Mais, à vrai dire, sans trop y croire. Les miracles de Lourdes, camarades, sont aussi réels que possibles. Des guérisons catégoriques ! Et non pas des escroqueries comme nous serions tentés de le penser, nous autres, gens de logique et de raison, qui toujours doutons. L'ingénieur reconnaît que, de ce point de vue comme d'autres aussi, il a toujours été une sorte de saint Thomas. Saint Thomas l'Incrédule ! crie Vaverna et avale une bonne gorgée de thé (Cleo a organisé un *five o'clock)* chinois. Alors, touche là mon nez. Je n'ai plus de cancer. Parti. Envolé. Je lui ai survécu. Tous les médecins pharingolaryngo etc. qui m'ont vu, deux divisions pour le moins, se sont trompés. Horreur ! *Horrore humanum est*, paraphrase-t-il. Une horreur qui me convient. Peut-être était-ce vraiment une erreur, fait Cicero en riant, et jette un coup d'œil sur la rue. Les marronniers ont encore toutes leurs feuilles, les voitures roulent en va-et-vient vers l'Arc de Triomphe et l'odeur de l'essence ne monte pas jusqu'à eux; les gens portent des vêtements légers, appropriés à la saison encore assez chaude, ils se dirigent vers le parc. Deux jeunes filles, un chien-loup en laisse, un policier, des élèves, une vieille dame obèse, vêtue d'une jaquette verte et portant un sac décoré des profils en brun des Abba. Il est bon d'être chez soi, pense l'ingénieur. Je le désire pour toi, dit Bilbao, l'historien: le souriceau a encore maigri, les tendons de son long cou maigre semblent deux fils de fer enveloppés de plastique rougeâtre. Il a laissé pousser sa barbe, si bien qu'il ressemble à un révolutionnaire de la seconde moitié du siècle passé. La foi dans les miracles, ajoute-t-il, en engloutissant une tartelette, prise sur le plateau chargé (des tartelettes aux abricots et au raisin)... la foi dans les miracles (il s'arrête pour mâcher) est un métier comme n'importe lequel. Les ascètes faisaient partie de cette catégorie. Job, par exemple, a cru et a triomphé. Pourquoi ne seriez-vous pas aussi un Job moderne? Peut-être en sommes-nous tous un, chacun séparément, un Job, peut-être avons-nous la vocation de Job ! Cet exemple biblique du lépreux qui perd famille et fortune a certainement un sens. Il y a là une aspiration, un appel à l'espoir. Pourquoi ne pas avoir d'espoir? Job ne perd ni sa fortune, ni sa santé. La Divinité, toujours farouchement désireuse de mettre l'homme à l'épreuve, tue ses enfants ! Et lorsqu'elle veut réparer sa faute, lorsqu'elle se montre magnanime, elle ne tire pas ces enfants de leur tombe, elle ne les ressuscite pas, comme, par exemple, Lazare; elle lui octroie d'autres enfants. Il faut supposer que Job couche avec une autre femme, jeune, très certainement, qui lui donne des enfants. La question qui se pose est si les nouveaux enfants peuvent remplacer les enfants morts,

et, en général, si ceux qui naissent peuvent remplir le vide laissé par les défunts. La question demeure ouverte. Il est à supposer que oui, bien que Job ne fût pas jeune, son âme n'était plus jeune, même si physiquement l'homme réussit à perpétuer sa race. Je pense que c'est de cela qu'il s'agit, de perpétuer une race, et pas d'un quelconque lépreux — de l'histoire d'un lépreux: il y a encore aujourd'hui des lépreux, intervient Mandripora, descendant de son Olympe dissimulé au milieu des nuages de fumée bleue de cigarette. C'est un exemple auquel nous n'aimons guère penser, pas même à titre d'encouragement. L'exemple n'en existe pas moins et doit être accepté. *Vox Mandriporae!* fit Cicero en riant et en étendant ses longues jambes, se sentant à son aise parmi ces étrangers que Cleo avait réunis dans sa maison, en son honneur. Et Cleo ne cesse de les inviter à manger; elle disparaît dans la cuisine, et reparaît; des tartelettes; des biscuits accompagnant le champagne rosé, provenant de la source même (des caves de l'ingénieur hortiviticole Clement Groza). Prenez, prenez, il y en a tant et plus, plaisante-t-elle. À mesure que les provisions disparaissent, le besoin de consommer devient plus impérieux, c'est là une nouvelle loi de la dynamique, de ma dynamique personnelle, bien entendu. Je ne sais pas si Job a procédé de même lorsque la lèpre l'a attaqué. Cicero: changeons de sujet. C'est moi qui suis le plus en droit d'être *gourmand* et *gourmet*. Après toute une année d'eau bouillante et de restrictions alimentaires, non pas que les denrées aient fait défaut, mais il est difficile de s'y habituer, et le thermos était le compagnon haï et indispensable de votre existence, j'ai légalement gagné mon droit de vider la chambre aux provisions.

Doux automne bucarestois; Cleo n'a pas changé; elle n'a pas maigri, elle n'a pas pris de poids non plus; ses cheveux blonds coupés court comme ceux de Mandripora, entourent sa tête de lumière, en faisant une flamme solide et agile au milieu des autres, qui se laissent aller, envoûtés par cette atmosphère de *farniente*. Cicero la contemple avec plaisir; sa robe vert pâle lui va bien; oui, sa femme aux seins fermes continue à être attirante. Leurs retrouvailles, avaient été affectueuses, sans la routine que l'habitude d'une longue cohabitation suppose. Cleo, sa Cleo, qui ne se démentait pas, exerçait une force centripète: elle les avait réunis, attirés, son magnétisme fonctionnait comme l'année passée. Sa Cleo si tonique. C'était formidable de posséder une telle femme! Vaverna continue à louer l'optimisme, facteur actif. Il a tout abandonné, a cessé de se promener avec la radiographie de son crâne sous le bras, ne s'astreint plus à pénétrer par l'imagination au-delà de sa propre mort. Car — je puis, maintenant, le reconnaître honnêtement, — ce qui me préoccupait, c'était mon travail, les mythes que j'étudiais, sur lesquels j'écrivais et continue encore à le faire, quoique plus rarement, ils étaient mon refuge, une manière de fixer ma pensée ou de m'habituer à cette pensée. Mon obsession d'avoir un cancer remontait loin en arrière. C'est elle qui m'a guéri! fit-il en désignant Mandripora qui repose son fume-cigarette à monture d'argent sur le cendrier. Elle dit lentement: c'est toi-même qui t'as guéri. Je n'y suis pour rien. Vaverna proteste: Non, non. C'est toi qui m'as guéri. Sans toi... Au fait, mes amis — il passe à une autre

idée et parle avec pathos — voici ce que j'ai découvert: c'est la solitude qui produit le cancer ! La solitude qui hâte la fin. Combattons la solitude ! As-tu une solution aussi pour moi? demande Bilbao qui a achevé sa tartelette et attaque à nouveau le plateau. Mais oui, trouve-toi une femme ! une jeunesse ! dit Vaverna impétueusement, en agitant ses mains. Je vous ferai remarquer que je ne suis plus une jeunesse, intervient Mandripora, sarcastique. Tu es une sorcière, dit Vaverna. C'est pourquoi, mon optimisme est à la limite de l'extase et de la peur. Bilbao, la bouche pleine: Vous me conseillez de me remarier? Vaverna: Pourquoi pas? Pourquoi pas? Avez-vous un bon parti à me proposer? continue l'historien, d'un ton sérieux. Pensez-vous qu'on ne puisse trouver personne pour vous aimer? proteste Vaverna. Voyez où la solitude pousse l'être humain ! Est-ce que vous voudriez vous retirer à Belu, par hasard? Je suis persuadé qu'il pense à ce cimetière comme à l'unique solution possible. N'est-ce pas vrai, monsieur Bilbao? Mais savez-vous bien qui vous êtes? Qui vous représentez? Même moi je le sais, bien qu'entre nous il y ait eu, qu'il y aura, et qu'il peut y avoir des conflits antagoniques. Mais tout a une limite. L'homme doit être aidé, secouru. La solitude doit être vaincue. Ce n'est pas en vous enfermant dans la maison et en étudiant des recettes de cuisine que vous vous redresserez. Je n'étudie aucune espèce de recette, se défendit Bilbao en engloutissant goulument, l'une après l'autre, quelques tartelettes. Je ne vous crois pas, gesticula Vaverna. Vous vous êtes ménagé cette réserve d'informations culinaires pour lorsque vous serez seul, sans aide. Vous l'avez préparée pour avoir à quoi refléchir. N'ai-je pas raison? Que lui avez-vous donc donné à manger et à boire pour qu'il se soit ainsi allumé? demanda Cleo à Mandripora, parlant de Vaverna. Moi? Rien du tout, répondit Mandripora, apathique, et elle fit glisser ses regards sur Cicero. Il prétend avoir découvert des ressources nouvelles, il s'est redécouvert, est redevenu soi-même, après avoir tâtonné dans le brouillard et l'obscurité. Ah ! Ah ! il s'est réincarné en lui-même ! exclama Cleo. Que ne le dites-vous franchement, au lieu d'y aller par mille chemins tortueux. Vous l'avez écrit aussi dans *Origines et originalité*. Jadis, les savants se sacrifiaient en faisant des expériences sur leur propre corps, ils collectaient les microbes, se provoquaient une gale quelconque, ou une belle tuberculose. Après quoi, ils se guérissaient. Quelques-uns. Ceux qui ne le pouvaient pas en restaient galeux ou mouraient. Madame, moi je crois vraiment ! fit Vaverna avec emphase. Je ne suis pas un pharisèen. Bien sûr, tu es un érudit, dit Mandripora. Les érudits et les pharisèens, comme dans l'Évangile. Ceux qui ont condamné le Christ. Je me demande: pourquoi les érudits? ou, si vous préférez: les érudits sont suspects, prêts à condamner, prêts à donner des sentences défavorables, capitales même, au cas ou certaines personnes menaceraient leur autorité ou ébranleraient ce qu'ils pensaient savoir. C'est intéressant ça. C'est là une raison, un sujet auquel il nous faudrait réfléchir, cela en vaudrait la peine, comme le disait Bădilă. À propos de Bădilă. Comment va-t-il encore, ce... comment dirais-je...? fit Bilbao en hésitant et en chassant des doigts les miettes du revers de son veston, jadis blanc, bien trop large et long jusqu'aux genoux, et en constellant le tapis. Si j'ai fait un

gaffe, je vous prie de m'excuser, ajouta-t-il, se tournant vers Cleo. Bien sûr que vous avez fait une gaffe, intervient Vaverna à nouveau. Vous êtes une gaffe ambulante, croyez-moi, je vous le dis en toute sympathie. Vous verrez, vous en arriverez à me donner raison. Cleo l'interrompit: Bădilă est une personne conséquente avec soi-même. Vous voulez dire qu'il est retourné à son fumier? Eh bien, oui, il y est retourné. Cleo fouilla dans un tiroir. Une lettre de Bădilă.

Une lettre toute fraîche, fleurant bon le foin bien sec, comme le précisait son auteur, l'invitant à la lire aussi avec... l'odorat. Et avant que l'ingénieur ait eu le temps de protester ou d'émettre un avis, Cleo se mit à lire: Mes chers amis, écrivait Bădilă, toute lettre commence par une difficulté d'appelation. Je me demande si vous accepterez ou non l'appelatif, le qualificatif, si nos relations sont encore les mêmes, excellentes, qu'à mon départ, si elles ne sont pas entrées, par hasard, dans une autre phase, car nous avons appris, dans la foule d'écoles que nous avons fréquentées que les relations aussi évoluent, pardon, changent, parce que toute transformation n'est pas aussi une évolution, certaines transformations empruntent la direction de marche du crustacé habituellement nommé écrevisse. Je suppose que vos seigneuries continuent à me considérer comme auparavant, c'est-à-dire que vous me haïssez personnellement, par principe, et non pas pour des raisons passagères. Je vous sais suffisamment nobles pour ne pas abaisser votre haine au niveau du quotidien banal, pour ne pas la rattacher à quelque sujet mesquin, comme serait, par exemple, le fait que j'ai fait perdre la tête à Fabiola, que je l'ai enlevée aux jupes de sa mère et que je lui fait parcourir le monde en long et en large. Je résume: Vous me haïssez abstraitement, en modernes, pas en gens du moyen âge, pour l'amour d'un lopin de terre ou parce que le donjon de mon château est plus fier et ainsi de suite. Je pense, du reste, que j'ai atteint le stade supérieur, celui où l'on peut se permettre le luxe des sentiments purs, et une telle haine est un sentiment plus pur que l'amour qui, quoi que nous disions, quoi que nous fassions, nous pousse au lit... Cochon, va ! fit Bilbao. Il n'a pas honte !... Attends un peu, lui coupa Cleo la parole, écoute la fin... Elle continua à lire: je suis persuadé, plus que persuadé, qu'en m'écoutant parler ou en lisant mes opinions, un monsieur distingué comme le professeur piquerait une crise de rage, me gratifiant, en supplément, d'épithètes inspirées du milieu des mammifères qui ne sont pas doués de la parole. Ah ! ah ! ah ! éclata de rire Mandripora: elle renversa la tête en arrière, fit une pirouette, ses souliers assortis à sa robe argentée brillèrent comme une poignée d'étincelles. Il leur fallut attendre qu'elle se calmât. Bilbao jetait des regards perplexes tantôt à l'un tantôt à l'autre. Puis-je continuer? demanda Cleo. Mais oui, je suis curieux d'entendre la suite, dit Cicero. Très curieux, ajouta-t-il en se carrant dans son fauteuil-cercueil. Bădilă est tonique. À l'entendre on a le sentiment que rien ne change. Et aujourd'hui, — moi, je n'aime pas les changements. Cleo continua, tenant la lettre un peu éloignée, à la manière des presbytes, debout au milieu de l'assistance: Bien entendu, s'il me haïssait, le professeur serait dans son droit. Moi, je remue, tandis que lui ne bouge pas. Et il est bien connu que

depuis tout temps le statique hait le dynamique, c'est une loi de la dialectique, n'est-il pas vrai? Quelles bêtises! grimaça Vaverna. Cleo ne se laissa pas interrompre. Elle lut: Je suis persuadé que l'ami Vaverna ne confirmerait pas ma nouvelle découverte... Formidable! Formidable! exclama Cicero, amusé. C'est un grand farceur. Cleo continua: Le seul en qui j'ai une certaine confiance est l'ingénieur, mon cher beau-père. S'il ne me haïssait pas, j'en serais très déçu. J'espère qu'il ne me causera pas cet ennui (...)

Oh! l'ingénieur se sentait heureux, confort spirituel cent pour cent! Bădilă était tonique. Ses élucubrations, certainement sincères, lui étaient agréables, Bădilă était demeuré celui qu'il avait toujours été: Et c'est ainsi que je me suis décidé de m'installer sur la colline, à Doruna, lut Cleo. L'ingénieur s'étrangla. Où ça?! cria-t-il. Il n'est pas en Transylvanie? Il n'élève pas des porcs, sur contrat? Ne vous étonnez pas, mesdames et messieurs, — continua Cleo, imperturbable et ne maîtrisant que difficilement sa folle envie de rire, — comme vous venez de l'entendre, je me trouve installé à Doruna, 800 mètres d'altitude, un lieu béni par Dieu et très apprécié par Foxy. Le chien est avec eux?! exclama Cicero en sursautant dans son fauteuil. Ils ont pris le chien! Terrible! Il lui avait enlevé la fille et le chien, il leva les bras, sentant que la gaîté, la bonne humeur agissaient sur lui comme un narcotique. Il avait pris aussi le chien. C'est moi qui vais continuer la lecture, fit-il, tendant la main pour prendre la lettre. Non! fit Cleo. C'est moi qui ai commencé, c'est à moi d'achever. Elle date de quand, cette lettre? demanda Cicero. Je l'ai reçue aujourd'hui. Formidable! Formidable! Cicero s'était levé, tournait dans le salon. Je m'imagine Bădilă à Doruna. Bădilă avec Foxy, à Doruna. Comme c'est étrange que ce chien, qui ne semblait pas l'aimer, soit parti avec lui. Voilà la réponse à ta question, dit Cleo en souriant, et elle continua: Je suis certain qu'une relation complexe et ancestrale existe entre Foxy et l'ancien écrivain Avram Bădilă. Une relation, elle aussi, dialectique. Nous nous détestons et nous nous étudions réciproquement. Et cela dès l'époque où Foxy habitait la mansarde et que moi je rendais des visites secrètes passé minuit, à monsieur l'ingénieur... Il te rendait visite la nuit sans que je le sache? demanda Cleo à Cicero. Bădilă peut affirmer n'importe quoi, fit Vaverna, venant en aide à Cicero qui lui lança un regard plein de reconnaissance. Ayant repris haleine, Cleo continua: peut-être Foxy est-il déjà venu à Doruna. Je vous dirai seulement que de la gare jusqu'au sommet de la colline, où vit la grand-mère, dans le calme et en paix avec la planète, Foxy a fait le trajet sans hésiter; et même avec une certaine hâte, qui me fit comprendre qu'il le connaissait. Il a bifurqué dans les ruelles exactement là où il le fallait, il n'a pas ralenti son pas dans les vergers; lorsque Fabiola et moi nous demandions si cette traînée dans l'herbe était un sentier, un chemin permis, il nous a obligé à sauter les haies en utilisant les petits degrés de bois qui vous épargnent de tirer les verrous, et ne s'est pas arrêté avant d'arriver au logis en question, où il a donné des signes de grande joie à la vue de la maîtresse, une paysanne à la vérité très sympathique qui ne s'est pas fâchée que nous soyons venus sans prévenir, avec un chien par sur-

croît. La manière dont monsieur Foxy s'est installé au pied du lit, roulé en boule sur un coin de couverture est la meilleure des preuves que nos pérégrinations ont pris fin, notre place est ici et nous devons y faire notre devoir (...)

Il se sentait bien, il était rentré chez lui: notion pleine de sens infinis, état d'esprit, sentiment de sûreté... Il ne put cependant échapper au feu des questions qui se croisaient, à l'interrogatoire plusieurs fois relancé des personnes présentes. C'était réconfortant, ce monde, rassemblé par Cleo; ces gens qui n'avaient aucun rapport avec son autre monde — l'institut, le ministère, les officiels — le reposaient, éveillait en lui la fatigue latente et étourdissante, le plaisir étonnant de la confession... Et Bădilă, la voix de Bădilă, venue de Doruna rattachait l'ancien plan éloigné de son existence, l'époque des forêts, des randonnées à travers les bois, les rencontres avec son père, inspecteur des bergeries, les lectures faites au fond du coffre-bibliothèque sommeillant dans l'obscurité du réduit, sur lequel, à travers la porte poussée par sa hâte curieuse, se précipitaient les flèches du soleil blanc... C'était très beau, très doux, très reposant, faisant parfaitement suite à la vie qu'il avait menée dans ce chantier d'Orient, de khamsin et de sable et au plaisir de voir s'élever le mur, l'abstraction devenir concrète, ses occupations de spécialiste plongé dans les rêves transformées en réveil aigu... Il en révéla quelque chose, il confessa à ces gens réunis dans le salon — avec la décence et la discrétion nécessaires, avec l'inévitable respect du secret de service... Cela n'avait pas de sens: les petites frictions avec l'ingénieur en chef aveuglé par le soleil, avec un quelconque technicien, avec le contremaître X — elles n'étaient pas importantes, essentielles, ne représentaient pas des combats pour la puissance, pour le fauteuil de directeur — seulement des arrêts entre l'idée et l'action, s'achevant avec la victoire de son idée et avec un final des meilleurs... Non, rien de conflictuel, rien de ce qu'il avait trouvé dans les romans dont l'avait gavé (dont il s'était gavé !) Cleo auparavant: pas de couteau fiché entre les épaules, pas de machinations, aucun Moldave, Olténien ou Valaque pleurant au souvenir de l'herbe verte de son village natal, qui fît des crises d'adaptation... Ils s'adaptent rapidement, pensait Cicero en riant. Ils se conduisent comme s'ils étaient des indigènes authentiques, commentait-il à l'adresse de Cleo et de « sa » littérature sur la nostalgie, le regret du village natal, les lamentations à l'adresse du passé rural. Là où on l'envoie, le Roumain sait allumer le feu, faire une *mamaliga*, étendre une serviette-nappe bien blanche, retrousser ses manches, s'essuyer les lèvres et au travail, car la nuit n'attend pas ! résuma Cicero l'état, la situation du constructeur paysan ou du paysan constructeur au cours d'une petite dispute avec Bilbao qui regrettait le village d'antan détruit par toutes sortes de transformations. Quelle bêtise monsieur, rien n'a été détruit; le paysan est resté au village aussi longtemps qu'il n'a pas pu fuir à la ville, mais s'il s'agit de gagner son petit magot, il va même dans le désert, il se met en quatre, il réussit.

Ce fut aussi un peu le sujet de ses premières minutes de conversation avec Andrei Popa. L'adjoint du ministre avait pris du poids, ses beaux yeux noirs s'étaient un peu embrumés de fatigue, il travaillait trop; son bureau sentait bon la lavande pulverisée, les nombreux appareils de téléphone sur la petite table souriaient dans la lumière douce de l'automne. Oui, il avait obtenu de bons résultats, pensa Andrei Popa qui avait tiré la ligne et calculait les résultats obtenus par Cicero pendant son année de directorat; il l'avait envoyé chercher le quatrième (ou le cinquième?) jour après son arrivée. Très bons ! répéta-t-il en faisant jouer ses épaules, afin de se montrer encore plus ce qu'il était: un bel homme portant avec élégance ses habits d'une coupe impeccable, parfaitement exécutés, d'étoffes choisies, — aujourd'hui gris foncé, cravate acajou, à reflets pâles, couverte d'un fin dessin, japonais, des fleurs stylisées qui étaient en même temps des gouttes, des points duveteux. Les cheveux coupés courts comme ceux d'un speaker de télévision qui relate sobrement, gravement, les actualités filmées, des ongles soignés, polis: il ne jette plus des coups d'œil inquiets aux téléphones, il ne quitte plus sa place, derrière son bureau, pour attirer l'ingénieur dans un des coins de la pièce, là où l'on se murmure à l'oreille les petits secrets. C'est le collègue de toujours: à la fois ouvert et hypocrite, plein de bienveillance même, si cela semble nécessaire, ignorant toute obligation, un officiel amical, efficace dans son métier, bien informé. Oui, il est bien informé. Cicero n'a pas besoin de lui parler de sa vie en Orient, des étapes parcourues par la construction du combinat. Il n'en parle même pas. Il sait parfaitement qu'Andrei Popa sait tout. Ils boivent la tasse de café apportée par la secrétaire aux cheveux rares... Ils boivent, et Cicero loue ses hommes. Andrei Popa est d'accord que les collaborateurs de Cicero méritent ces louanges, il reconnaît qu'il s'est admirablement débrouillé, voilà, une surprise, des remerciements de la part du bénéficiaire, cette lettre en un anglais oxfordien, envoyé par l'Arabe aux lèvres minces, raffiné, cela signifiait qu'ils avaient ouvert une large brèche, une voie pleine de promesses... Bonne humeur, ode à la bonne humeur (là, dans le bureau d'Andrei Popa, en cette heure cotonneuse de début d'après-midi lorsqu'il n'est pas encore trop tard pour savourer un café véritable et bien fort. Cicero revit en un éclair son rêve d'Istanbul: il n'avait rien eu de prémonitoire, tu n'avais rien annoncé de mal, monsieur le rêve, ils sont en dehors de ce genre de dangers, de tout danger incontrôlable, naturellement, même maintenant lorsque je ne dépends pas seulement de moi, lorsque je ne me présente pas à l'examen seulement avec une proposition, un projet, une recette, une invention...).

Avait-il des nouvelles de Hanganu ou Manganu, demandait Andrei Popa, déviant habilement, le repoussant dans leur passé commun d'étudiants du professeur enfui avec la blonde bibliothécaire, barricadé dans la mansarde où il avait « résisté à l'opprobre public » et avait réussi à ne pas perdre sa place en dépit des machinations de sa femme abandonnée qui avait tout fait pour lui valoir au moins un vote de blâme avec avertissement sévère. Dieu veille sur les amoureux, disait maintenant Andrei Popa, souriant, inspiré. Il veille et les sauve. L'homme enseigne toujours. Et la blonde? demanda

Cicero, curieux. La blonde ne l'a pas quitté. Il publie étude sur étude, il regorge de force et d'énergie. Parfait, toutes les intelligences doivent être valorisées, admit Cicero, se rendant compte qu'il ne croyait pas que Manganu ou Hanganu était intelligent aujourd'hui après ne pas l'avoir été hier. Mais pourquoi n'aurait-il pas fait, à son tour, une concession à Andrei Popa? Pourquoi ne se serait-il pas fait à lui-même une concession? La tasse ne disait rien, des traînées de marc légères, parfumées, des arômes orientales, Andrei Popa avait les mêmes goûts qui lui: le café aux aromates. Tourner la tasse était inutile, il était inutile de chercher à percer les arcanes de l'avenir lorsque l'avenir n'était rien d'autre qu'une forme du présent, lorsque seul le présent existait, ce présent constitué d'un jour d'automne cotonneux et eux deux: l'adjoint du ministre et l'ingénieur; eux deux — l'un qui complimentait mollement, un peu pensif, et l'autre qui recevait les félicitations avec détachement, avec bonne volonté, les acceptant comme une couronne princière qui lui revenait de droit, avec laquelle il était né, dont il ne valait même pas la peine de parler, cela allait de soi, était dans la nature des choses. L'ingénieur Cicero admettait, sa bonne disposition était généreuse et enfantine, sa bonne humeur était enfantine parce qu'il était d'accord pour écouter les louanges, les compliments, d'accord pour qu'on lui parlât de ses talents d'organisateur, ce qui, parole d'honneur, était un peu humiliant, hein, Andrei Popa !? (l'ingénieur acceptait aussi cette offense née de l'appréciation, de l'estime, de l'éloge !) des talents qui ne s'étaient pas manifestés jusqu'à l'épreuve directe de la direction d'un chantier, d'un collectif.

Il arrivait qu'une pensée de seixième plan, un nuage, une buée fondue dans le plan le plus éloigné de sa pensée qui, tiens ! — autre concession née de l'affection et de la bonne humeur ! — expliquât la sollicitude d'Andrei Popa, éveillée par on ne sait quel compliment du ministre, quelle félicitation reçue au cours d'une réunion très officielle, un de ces éloges que l'on coud sur vos épaules comme sur une épaulette. Non, la cause de l'attitude d'Andrei Popa ne l'intéressait pas vraiment, il ne voulait pas dissiper le nuage rose dans lequel il flottait, à la fois inconscient et lucide; il le méritait bien, n'est-ce pas? l'éloge est une invention humaine, naturelle, tout aussi naturelle que les paroles de haine ou de jalousie, que les calomnies, que les mécontentements etc. Auparavant s'il avait entendu ces paroles élogieuses s'ajoutant à l'énumération de ses qualités hors pair, de sa modestie et de son abnégation qui auraient contribué à établir la réputation de l'institut dans tout le pays et à l'étranger, au moment où il se trouvait chez M.M. ou chez Andrei Popa, ou chez le ministre ou chez n'importe qui d'autre, en train de présenter une de ses études ou de discuter sérieusement les esquisses, les ébauches, les plans étalés sur la table, il aurait simplement pincé les lèvres, avec un mécontentement visible, gêné, ennuyé, il aurait fait dévier la discussion sur un autre territoire, celui des doutes, des suppositions pessimistes, il aurait pulvérisé (non sans une certaine méchanceté, non sans une goutte de cynisme) leur assurance, la conviction que le travail pouvait s'accomplir en un tour de main, que la route était couverte de roses sans épines. L'ingénieur aimait bien, parfois, afficher le paradoxe; et on pourrait même affirmer qu'à l'origine de

l'antipathie que « certaines personnes » professaient à son égard ou de la collaboration semée d'épines entre lui et Andrei Popa se trouvait son horreur de la parole superflue, son hérissement à l'égard des louanges, son sentiment, — celui de l'ingénieur s'entend — que ce n'était pas eux qui lui avaient fait don de ses qualités et qu'ils n'étaient donc pas en état de les décrire (ce que tout éloge prétendait) et de les comprendre: il considérait la flatterie comme une intrusion gauche, brutale, dans ses affaires personnelles, spirituelles. Maintenant, pourquoi pas? Maintenant, pourquoi ne les aurait-ils pas considérés avec bienveillance? *Ils l'aimaient*... Ils étaient heureux d'être ses collègues, ses contemporains, ses camarades? Avait-il le droit de les priver de cette joie? Le fait qu'il se sentait à son aise l'obligeait à ne pas assombrir leur joviale bonne humeur... Soyons tous heureux et aimons-nous; dehors, les moineaux piaillaient, picorant sur le rebord de la fenêtre: des miettes éparpillées par la secrétaire à moitié chauve? Par Andrei Popa? Le marronnier aux branches puissantes tournait ses feuilles en direction du soleil d'automne; les voitures glissaient, bruissantes, autour du bâtiment, les portiers attendaient, le sourire aux lèvres, aux quatre entrées, une machine à écrire, sa voix étouffée par le support de feutre, bavardait quelque part dans l'aile intérieure, les stores tirés des pièces d'en haut donnaient à l'institution l'air d'une maison dont les locataires seraient partis en congé...

Congé: ce mot évoquait sans doute dans son esprit celui qu'Andrei Popa venait de prononcer. Il était là aussi pour prendre un congé, disait l'adjoint, pour bénéficier d'un court congé; car là-bas, loin des siens et de son pays, on n'a pas le temps de se reposer, on n'avait pas un instant de libre. Andrei Popa prenait de nouveau des airs d'inspiré, ajoutant qu'il ne pouvait s'accorder aucun instant de libre, par ce qu'il n'y avait là justement personne pour le lui accorder, l'accord supposant toujours une personne qui le donne. Tandis que chez soi, dans son pays, où l'on n'est pas livré à soi-même, philosophait-il, ce Popa, assez banalement, — songeait Cicero, son âme semblant de cire lumineuse et parfumée — il y avait toujours quelqu'un pour vous aider, vous épargner la corvée de demeurer seul avec soi-même. Pourtant, il y avait un brin de vérité dans ce qu'Andrei Popa disait, ils en causèrent un instant. Cicero renonça à l'argument qu'il lui aurait servi auparavant: j'existe pour demeurer toujours avec moi-même, je n'aurais jamais rien réalisé si je ne m'étais entraîné à vivre seul, avec moi-même, si j'avais eu peur de moi, si j'avais cherché des personnes qui me l'accordent etc. Il était d'accord que le sentiment de la permissivité acquise est agréable, qu'il a l'allure d'une récompense, qu'il ne glisse aucun grain de sable dans l'engrenage des arguments, fit nostalgiquement Andrei Popa, qu'il n'empêche pas les rouages, les roues de tourner; l'œil de l'ingénieur, doux et à moitié absent, versait de l'huile, de la vaseline entre les cannelures et les dents d'acier, de fonte, de caoutchouc spongieux... Plus même, ils s'accordèrent un répit l'un à l'autre, « ils tirèrent les rideaux » à la moitié du programme (...)

Bucarest est superbe en automne, il se plaît à lui-même; c'est ainsi que s'explique le ralentissememt du rythme, la diminution de la trépidation,

la vie qui pendant quelques semaines est vécue lentement, rarement, à travers laquelle on voit comme à travers un tissu ajouré, une toile d'araignée qui n'est pas là pour nous capturer mais pour nous rendre sensible la durée de l'instant, le continent de l'instant que Cicero, hélas, et Cleo, et Fabiola, et Mandripora, et Bilbao, et Vaverna, et Bădilă (ne soyons pas si sûrs en ce qui concerne Bădilă !), veulent traverser à la hâte. Arrêtez-vous et mirez-vous dans les lacs, disent les lacs. Écoutez les acacias, disent les acacias. Cueillez des feuilles de bronze, disent les arbres (les marronniers, les tilleuls) aux feuilles de bronze. Écoutez la patine recouvrir les écailles du toit du Palais des Postes, dit le Palais des Postes. Cicero n'utilise pas sa voiture, la Dacia jaune: un voyage en autobus (le 333 ou le 331), ou en trolleybus, (le 82), signifie maintenant l'automne, signifie entrer dans la douce lenteur du monde, dans la durée de l'instant; et puis, pourquoi l'ingénieur se hâterait-il? La Dacia jaune, on ne l'utilise que lorsqu'on se hâte, lorsqu'il faut arriver quelque part à heure fixe. Son heure fixe à lui n'existe qu'en Orient, sur le chantier, les visites à l'institut peuvent être faites à n'importe quelle heure, le directeur-vedette est toujours reçu avec joie, on a le temps de l'écouter, de lui raconter aussi les nouvelles anecdotes. Quatre ou cinq jours ont passé? Il a revu tout le monde et a constaté que les affections sont demeurées les mêmes, et le respect aussi. À preuve: Personne n'a occupé sa cage en verre. Bien au contraire, de même que l'on procède dans le cas de ceux que l'on aime sans défaillir, qui sont attendus pendant toute leur absence, il a trouvé sa cage balayée, les parois en verre lavés, la couverture de table propre, l'armoire métallique où il enferme les documents et les esquisses — les secrets de ses pensées créatrices — sans un brin de poussière. (...)

En automne, Bucarest est l'endroit propice au bonheur. *Aux bonnes nouvelles.* Pour le moment, pas une réunion, pas une seule ! on ne l'informe de rien, on ne lui demande aucun rapport. Que c'est bien, que c'est merveilleux ! L'ingénieur se voit épargner les heures ennuyeuses où, enfermé dans sa cage de verre, il tripotait son stylomine plaqué or, son *Cross*, présent de Cleo, et murmurait: Information... Rapport... Information... L'ingénieur se contente de passer par la cage de verre, il caresse la poignée de la porte, la table de travail, l'armoire, gestes discontinus, tous le réclament, tous veulent le voir, lui raconter ce qui s'est passé et ce qu'il ne peut savoir. Car... il y en a eu des événements, grands et petits, de toutes espèces pendant son absence !... Ce sont eux qui ont des choses à lui raconter, pas lui, réalité renversée, dérisoire et divertissante.

Dans de telles circonstances *on ne peut même pas savoir pertinemment si le héros des événements que nous narrons n'est pas Bucarest lui-même!* Bucarest, la ville qui pendant longtemps n'avait pas parlé au cœur de Cicero, que l'ingénieur, en vérité, n'avait même pas vue, occupé qu'il était à réaliser une étude après l'autre. Maintenant, il regarde autour de lui. Comment, c'est dans cette maison, pareille à un réverbère, avec des fenêtres de tous côtés et des colonnes encastrées dans ses murs, une construction blanche rappelant les villas coloniales, qu'il habite? Très bien. Il n'avait rien contre. La plupart des gens se sacrifient pendant toute leur vie pour avoir une mai-

son. Lui y a réussi presque s'en sans rendre compte. Il ouvre l'armoire ventrue, un meuble un peu trop chargé, aux portes arrondies, noires, qui luisent sombrement, ornées de paniers de raisins et de faisans se déversant sans fin (les achats de Cleo, des combines avec son antiquaire), et regarde comme des choses encore jamais vues, les diplômes, les lettres de remerciements, les titres, invitations etc. *Institute of... Academia di... Deutsche Schule die... Gosudarstvenîi...* Cette bonne, cette orgueilleuse Cleo ! Elle les avait réunies, empaquetées, classées: années, étapes, domaines... Il se sentait ému, mais sans nostalgie: c'était là, sa vie. Sa vie passée. Sa vie qui n'était plus. Il découvre aussi ses décorations, les médailles qu'il a reçues pour mérites scientifiques, la reconnaissance de ses réalisations, de son travail... Mais oui, se disait-il avec une satisfaction étonnée, cela veut dire que moi aussi j'ai édifié le socialisme. Ce que j'ai fait se nomme édifier le socialisme... L'expertise de Habun-el-Aviv, le congrès européen des chercheurs dans le domaine des matériaux antiséismes, l'usine d'eau potable et industrielle de la république africaine... les barrages du système hydro-énergétique de la partie supérieure du Niger... tout ça se nomme socialisme. Mais oui, se répondait-il.

Jeux. Errements. Plongé dans son fauteuil, seul, pendant ce congé qu'il n'avait pas demandé et qui se prolongeait, fermant parfois les yeux, s'efforçant de se rappeler les événements de son enfance — il voyait souvent le Giumalău, la montagne tutellaire de Doruna, ses trois cimes chauves, désertes, se perdant dans les fondements solides de terre, la campagne aux pieds du Giumalău, image calme, endormante, qui n'avait plus besoin de sa présence, qui se suffisait à soi-même...

Un soir, il téléphona à Bobreca. Il avait le numéro de celui qui l'avait précédé au poste de directeur en Orient, du mari qui avait fui pour revenir auprès de sa femme, pour rentrer à la maison, de ce courageux, de ce *risque-tout* pour amour conjugal. Vous êtes déjà rentré? demanda Bobreca, d'une voix qui ne trahissait aucune surprise. Vous m'attendiez? répliqua Cicero. L'endroit n'était pas des plus confortables, dit Bobreca, explication suffisante.

Ils se retrouvèrent dans le parc, causèrent du chantier. Bobreca s'intéressait à tous les détails: comment il l'avait organisé, comment se débrouillaient les gens, si l'ingénieur en chef n'était pas un obstiné se retranchant derrière sa spécialité et refusant de collaborer dans les questions d'organisation, si le bénéficiaire avait assuré l'approvisionnement nécessaire, si... Voyons, mon ami, protestait-il avec un geste de refus énergique, en battant l'air de ses mains, comme s'il voulait repousser les faits lointains, les images colorées d'Orient... Voyons, mon ami, maintenant je me repose. Je ne veux plus y penser (ils se trouvaient chez Bobreca, intérieur de musée d'art populaire en miniature, sa femme, une vamp sexy, blonde, les fesses hautes, élastiques — elle n'avait pas grossi — avait accroché aux murs des quenouilles du Maramureş, des écuelles de Horezu, des pots noirs de Marginea, dans un coin un rouet en bois des temps anciens. Bobreca avait refusé de faire

un tour dans le parc, il avait insisté pour que Cicero passât chez lui, et avait l'air de s'y être longuement préparé, bien que la décision eût été prise à l'improviste); sans doute la vamp, qui ne sentait pourtant pas le ciment dentaire, l'iode et les substances trop parfumées que les dentistes utilisent, était une excellente ménagère: salade d'endives, salade de céleri et de carottes râpées, soufflé de champignons, rôti de porc à la sauce au poivre, raffinement peu connu ... Il avait trouvé le couvert mis et Cicero se sentit d'abord un peu gêné. Un banquet? pensait-il. Une réception de gala? Je voulais vous emmener dans le parc, boire une bière, le protocole, c'est l'affaire d'Andrei Popa. /.../ C'est trop, je suis confus: Comme si, je ne savais pas ce qui se passe là-bas, si je n'avais pas connu les clopinettes qu'on vous y sert et dont vous devez vous contenter si vous ne voulez pas être obligé de bouffer leurs trucs... Bobreca parlait entre deux bouchées, entrecoupant parfois ses paroles des mastications de ses mâchoires puissantes. La salle à manger en vacillait, les pots et les assiettes dansaient à leurs clous, la table paysanne (une imitation !) pourtant solide, vibrait, l'air... Non, non, protestait Cicero, moi, je mange n'importe quoi. Moi pas, disait Bobreca. L'ours avait maigri, ses joues s'étaient enfoncées vers la base du maxillaire, ses pommettes saillaient, blanchâtres, ses tempes se creusaient bizarrement: deux têtes en une seule... Quelles nouvelles avait Bobreca? il ne travaillait plus sur un chantier. Après quelques mois de chantier, il avait été appelé au ministère, dans un groupe de contrôle. Il allait en contrôle sur différents chantiers, faisait des rapports, était devenu un « écrivain »... Il n'aimait pas beaucoup cela, mais je n'y puis rien, la discipline avant tout, ils ont leur bonne raison. Je dois comprendre que chacun ne peut pas faire ce qu'il veut, et que si nous devions nous conduire selon l'appel de notre cœur... C'est ça, la situation, pas moyen d'y couper, ajoutait-il, avalant avec un plaisir évident le verre de vin rouge (Sîmburești) pour lequel ils avaient opté. Lui aussi (c'est-à-dire le grand ministre), ne pouvait pas travailler avec n'importe qui, disait Bobreca, pour l'excuser d'avoir transformé un spécialiste des chantiers en gratte-papiers. Bobreca, j'augmente ton traitement, reconstituait Bobreca tout en engloutissant son rôti. Je n'en ai pas besoin. Je ne travaille pas pour l'argent, camarade ministre, et puis je me suis laissé faire. Pour le traitement aussi, intervint la vamp. Quoi, est-ce qu'on vit d'air et d'eau fraîche?

Monsieur Cicero, ne le croyez pas ! Il n'a pas la vocation d'un saint, c'est un homme comme tous les hommes, il aspire lui aussi à un bon traitement; et il ne serait pas exclu qu'il pelote des yeux qui sait quelle... Mais non, mais non, qu'est-ce qui te prend? la contredit Bobreca sans trop de conviction. Je n'ai pas l'habitude de voleter de branche en branche... La vamp qui n'avait pas pris place à table avec les deux hommes ne cessait d'apporter diligemment des assiettes et des plats, de leur verser à boire, se moquant de son mari. J'ai un collègue, disait-elle en fait, un très brave garçon, qui commet une erreur fondamentale. Il épouse toutes les femmes avec lesquelles il couche. Lui ressemblerais-tu? Je ne le pense pas... Et je ne le voudrais même pas... Qu'est-ce que tu ne voudrais pas, s'enquit

Bobreca, peut-être était-ce un sujet inédit, ou peut-être cela faisait-il partie d'un jeu qu'ils avaient l'habitude de jouer . . . Cicero s'en mêla: elle ne veut pas se figurer que vous n'êtes pas convoité aussi par d'autres personnes de sexe féminin. N'est-il pas vrai? La vamp riait. Cicero continua: Dans toute jalousie de femme il y a aussi la satisfaction de constater que l'homme qu'elle aime est convoité, qu'elle n'est pas la seule qui . . . comme lorsqu'on achète un objet qui a d'autant plus de valeur qu'on sait que d'autres aussi le convoitent . . . Dites donc ! protesta Bobreca en tendant son verre à la vamp. Je n'aimerais pas savoir que X aussi convoite ma femme avec des yeux avides. Pouvez-vous donc l'empêcher de regarder? disait la vamp qui s'était assise maintenant devant Cicero, les mains serrées sous son menton un peu large, encore fraîche, ses yeux bleus-azur se promenant de l'un à l'autre, mais qui ne touchait pas aux plats. L'ingénieur regrettait de ne plus la voir s'affairer autour d'eux dans ses pantalons de velours noirs moulés sur ses fesses rondes, et sa chemisette en cotonnade sous laquelle ses seins semblaient danser indépendamment du reste du corps . . . Non, on ne le peut pas, répondit-elle à sa question. En ce qui me concerne, toutes sortes d'hommes me passent chaque jour sous les yeux. Ouvrez la bouche, davantage, ne bougez pas, cela ne fait pas mal. J'ai le désavantage de ne pas être regardée. Ou, dans le meilleur des cas, d'être regardée avec crainte . . . Donc, vous continuez à vous aimer, appuya l'ingénieur tout en faisant, lui aussi, honneur au repas, contaminé par l'appétit de Bobreca. Oui, nous nous aimons, et je suis très jalouse, affirma la vamp, mais on sentait qu'elle ne l'était pas. Il ne rentre pas pendant des semaines. Aujourd'hui ici, demain à Sascut. Le Ministre . . . bougonnait Bobreca. Je dois bien justifier sa confiance . . . Croyez-vous que j'aime ça? . . .

Mais il aimait ça, de même qu'il aimait demander à Cicero ce qui se passait là, s'il y faisait tout aussi chaud, si le monde s'était calmé . . . Il aimait visiter les chantiers, interroger, constater, contrôler. Lorsque la vamp sortit pour apporter le dessert (j'ai fait un gâteau au chocolat, vous m'en direz des nouvelles !), il lui demanda comment la question avait été tranchée . . . Quelle question? l'ingénieur ne comprenait pas. *Cette fille*, fit, Bobreca, en baissant la voix. Fabiola? Elle s'est enfuie avec un fou, un écrivain, elle est chez ma mère, à Doruna. Il avait lu la lettre jusqu'au bout. Bădilă voulait s'établir à Doruna et pratiquer l'élevage du bétail selon toutes les règles de l'art rationnel. Il faut replacer toute une série de choses sur de nouveaux fondements, avait-il divagué, sinon l'histoire s'avèrerait fade et il ne pourrait pas se divertir. N'est pas un héros celui qui conquiert un territoire. Seul l'homme qui sait le conserver est courageux. (. . .) Enfin, mes amis, je vois déjà les générations de mes descendants, surgir en longues files, à travers les jardins et les vergers — c'est en nous multipliant que nous dominerons véritablement, que nous deviendrons une population et, c'est bien connu, toutes les tentatives de déplacer un peuple ont échoué . . . C'est ce que je tente d'expliquer au maire de Doruna, un type bien réalisé du point de vue esthétique mais à l'esprit lent, ce qui montre qu'il y a encore des contradictions entre la forme et

le contenu. Nous passons ensemble des matinées fécondes dans son bureau ou en nous promenant tous les deux à travers la ville — il voudrait me semer, il recourt à différents stratagèmes pour me perdre devant la porte d'on ne sait quelle réunion imaginaire, il prétend devoir faire une inspection sur le terrain dès l'aube — ce qui prouve qu'il n'est guère au courant de la bibliographie de l'écrivain Avram Bădilă, spécialisé en maires qui fuient les caractères d'imprimerie — lorsque je tente de le déterminer à commettre des actes révolutionnaires. Il justifie son attitude d'exécutant docile par l'argument que la révolution a été réalisée, et moi je l'épouvante en affirmant que *chacun d'entre nous a l'obligation de continuer la révolution*, que sinon je ne me trouverais pas à Doruna en cette année de grâce, nanti, bien entendu, d'une délégation de journaliste, ce qui ne le laisse pas tout à fait indifférent. Incertain, quant à la date de mon départ de Doruna, incommodé par ma nature curieuse, il m'accepte aujourd'hui comme témoin de l'inauguration du buffet de produits diététiques à base de poisson océanique, me confesse le lendemain les difficultés qu'il rencontre dans l'accomplissement de la tâche que le département lui a tracée, d'étudier le passé de cette région. C'est là une contradiction non-antagoniste, assurément, comme l'écrirait notre ami Vaverna: le maire n'est pas un type de l'endroit, il y a été amené, de quelque part du sud en guise de promotion, c'est un économiste qui déteste l'histoire antique et d'autant plus la préhistoire. L'explication de cette *attitude* (de nouveau Vaverna !), je ne l'ai eue que la semaine passée ! Mon maire a grandi auprès d'un cimetière, a en horreur le métier noir de son père, sentiment qui pourrait s'encadrer dans l'un de nos complexes modernes et pas trop modernes, une sorte de complexe d'Œdipe, mais... Cicero avait lu patiemment la missive jusqu'à la fin; il n'enviait pas la vie du maire de Doruna, un Bădilă à ses trousses, même si l'ex-écrivain déclarait vouloir le tirer d'embarras, étudier à sa place, avec des moyens modernes, le passé de Doruna, afin d'écrire, sans aucune obligation de la part du maire, l'étude monographique réclamée par le département.

C'est aux tribulations de Bădilă et de Fabiola que pensait l'ingénieur lorsque Bobreca lui demanda à voix basse, presque en murmurant et d'un air complice, des nouvelles *de la fille*. Il finissait de répondre, avait décrit la situation confuse de Fabiola, se préparait à prendre une attitude de détachement amusé, celle qui était en fait la sienne. Bobreca l'arrêta, posant sa grosse patte sur la main de Cicero, et pesant dessus avec un sourire de sous-entendu. *La fille, la gosse, la belle nana qui te turlupine, qui te fait rôtir, rissoler, sauter sur le gril*... souffla-t-il comme un phoque, se hâtant de poser la question avant le retour de la vamp.

Ce fut alors à peine que l'ingénieur comprit: Metula ! Bobreca parlait de Metula... Mais comment se faisait-il qu'il connût l'existence de Metula? Quelle belle nana? fit-il celui qui ne comprend pas. Personne ne me fait sauter sur le gril, et en même temps sa pensée s'interrogeait, intriguée: Lui ai-je parlé de Metula? Sans doute. Je ne m'en souviens pas... Mais pas du tout... (...) *Lui ai-je vraiment parlé de Metula?* l'ingénieur interro-

MIMI PODEANU:
*Chardons de montagne* (tapisserie de haute lisse, laine)

CORNELIA IONESCU:
*Le Soleil et la Lune* (tapisserie de haute lisse)

geait sa mémoire, ses souvenirs, essayait de sonder l'abîme que représentait le temps passé: il était assis au bord du précipice immense creusé par les centaines de jours et tentait de déceler ce qu'il y avait au fond... Il avait été une fois sur le chantier de Bobreca, il communiquait alors avec lui par la voie des sons: Bobreca, cet individu carré, mal taillé mais bien cousu, trapu, aux grosses pattes, semblait ne jamais cesser de mastiquer alors aussi: c'était un souvenir sonore plutôt que visuel: bruits de mâchoires, de dents arrachant, déchiquetant, pressant... que lui avait-il donc raconté? se demandait Cicero, tout en goûtant aux couches brunes du gâteau, en souriant à la vamp, en la félicitant à nouveau et en évitant le regard de Bobreca. Il semblait un peu gêné... C'est comme si j'en avais honte, pensait-il. Comment ai-je pu être aussi peu... sérieux, aussi naïf ! Quel rapport entre Bobreca et... la fille, Metula, oui, sont secret, son invraisemblable secret?

Il acheva difficilement, gêné, confus, le délicieux gâteau de la vamp qui, les seins serrés entre ses coudes, posés sur la table, regardait gaîment les deux hommes bien plus âgés qu'elle et sans doute encore affamés. En voulez-vous encore? disait-elle. Encore un peu?

Il avait bien droit à ce trouble de sa sérénité, à ce sentiment d'inquiétude non moins velouté, ondoyant, caressant, une autre petite patoche, douce, chaude, qui touchait l'âme. Penser à Metula ! (...) Bobreca l'avait fait penser à Metula, se demander où était Metula, si elle était toujour auss belle, énigmatique, n'ayant pas son pareil pour arracher aux directeurs et aux financiers enragés, aux économistes, des commandes de réclames pour des tours-carrousels et des chalutiers, des grues-mammouth, des tracteurs multifonctionnels et des locomotives Diesel-électriques. Il l'accompagna en esprit dans ses voyages à la recherche du beau visage du monde, dans les bureaux somptueux, à l'intérieur décoré de son studio, dans un quartier excentrique de Bucarest... et constata qu'il ne l'avait pas oubliée: la paire de pendulettes à aigles en bois, le samovar à panse de tonneau, les plateaux de cuivre, le petit siège bicolore, le fauteuil...

Assez. J'ai dit: assez ! pensa-t-il. Brisons là, passons l'éponge. Ce fut beau. Pour que cela puisse demeurer beau, arrêtons-nous là, et il ne lui téléphona plus, ni chez elle ni à l'entreprise de publicité où elle travaillait: se promenant avec Cleo aux alentours de l'Arc de Triomphe, il passa sereinement près des téléphones publics d'où il l'avait si souvent appelée, grâce auxquels il l'avait (peut-être) conquise et perdue. Cela s'est passé dans une vie antérieure, songeait-il en se souriant à lui-même et en allongeant le pas. À quoi penses-tu? demandait Cleo. À la plaque qui interdit l'entrée dans le parc aux chiens sans maître, répondait-il. Seul avantage dont jouissaient les vagabonds, les chiens errants, les cabots pour lesquels personne ne payait d'impôt. Acte d'équité involontaire, récompense paradoxale; nous, les propriétaires — je pense à Foxy et à moi, c'est-à-dire à nous, ceux qui sommes en légalité — nous restons à la porte, dehors. Que fait Foxy? Comment s'est-il adapté à la colline et à Bădilă? pensait-il encore, brouil-

lant volontairement ses propres idées, s'éloignant aussi en pensée de Metula et des téléphones publics, des cabines contiguës, aux portes ouvertes.

Le Ministre, le grand chef bienveillant, lui dit d'un ton irrité: Nous ne pouvons nous permettre le luxe de bloquer un spécialiste de votre taille en l'accablant de tâches administratives au diable vauvert. Qu'en dites-vous?

Andrei Popa: L'Institut a besoin de votre cerveau!

M.M. (sombre et caressant): Nous ressentons votre absence.

Cicero (le seul à être assis tandis que les trois autres, debout, le fixent du regard et attendent):

Comme vous le trouverez bon.

Emboitées l'une dans l'autre, telles auraient pu être les pièces où la scène avait lieu: comme les poupées Matriochka. Ou comme des cubes; les objets peuvent être déplacés d'une pièce à l'autre. Où était le fauteuil-cercueil? Dans le cabinet du ministre? Le lampadaire en verre de Murano (une imitation, bien sûr, made à la «Cour des verriers»), provenait-il de chez Andrei Popa ou de chez M. M.? Et l'armoire métallique qui en contenait plusieurs autres plus petites? Les cigarettes? Oui, les petites boites rouges, à rayures, dans cette histoire on fume beaucoup les «Marlboro». Des hectares infinis de couvertures de table en velours vert, d'escaliers en spirale, d'ascenseurs silencieux, de ponts sur le bord desquels se trouvent encore entassés les tas de sables obligatoires ordonnés par la Défense passive ou par les Pompiers. Tout est tout, vous portez la main à vos yeux, vous appuyez du bout de vos doigts les pupilles à travers les paupières: deux points lumineux qui s'allument à l'intérieur. Personne ne connaît votre secret. Ils l'ignorent tout à fait. Vous, vous vous permettez de passer parmi eux, de monter dans le 131 (ou le 331?), d'abandonner une pièce, d'émigrer dans une autre, une scène qui se dilate de manière à contenir toutes les autres ou, inversement, de se contracter, de se concentrer, de devenir plus dense: vous avez cette scène dans votre poche, un cube, par exemple, et eux, la femme au sac dont émerge la tête d'un canard, l'installateur légèrement éméché, le chauffeur athlétique, maintenant en bras de chemise, l'ouvrier typographe allant à son travail, bien rasé et dispos; il écrit aussi des vers pendant ses loisirs, on les a remarqués dans une revue, tous, tous ne le soupçonnent même pas! Cicero est le lutin qui se diffuse à travers le monde de l'autobus et sa bonne humeur, celle qui provient de ce que lui il sait et les autres ne savent pas est presque coupable! Oui, effectivement, cette pensée lui passe par la tête: leur dire, leur crier, pas très fort, il est vrai: Chers camarades et amis, mesdames et messieurs, ce matin, dans une voiture tout à fait pareille à celle-ci, mais se dirigeant en sens inverse, j'étais le directeur du combinat untel au bord de l'océan untel. Maintenant je ne suis plus le directeur du combinat untel au bord de l'océan untel. Vous ne trouvez pas ça drôle? Vous ne trouvez pas cela formidable? Ce changement, en un temps aussi court est aussi, pareillement, un déplacement dans l'espace.... Je me sens obligé de vous tenir au courant,

je ne puis garder pour moi ce secret, vous devrez en connaître aussi les miracles et les merveilles, d'autant plus que l'automne...

Il était satisfait de sa trouvaille, de son idée; il se figurait la scène. Peut-être le 331 (ou le 131?) arrêtera-t-il quelque part à la hauteur de la Télévision à la grande surprise des passagers qui demanderont: Pourquoi? Pourquoi? Le chauffeur aux manches retroussées et au gros dos un peu voûté, un dos tout en épaules, le chauffeur-épaules conduira ce colloque de questions qui devait — selon eux, selon ces personnes silencieuses, quelconques, heureuses, malheureuses de cet instant (à propos, quelle heure est-il?) — les aider à apprendre la vérité. La vérité vraie, comme le dit un auteur de romans, de ces romans pris un fois (il y a si longtemps... !) en quantité, toute une brassée, de chez Cleo et dévorés dans sa petite mansarde, sous les yeux obliques et perçants de Foxy. Ils veulent toujours tout savoir, apprendre, et ceci n'est pas bien, cela glisse une note fausse dans l'harmonie de cet automne qui avance vers l'an 2000... L'installateur, par exemple, qui se lève et s'assied sur la chaise dure, en matériau synthétique, qui lui demande: Vous devez avoir fait quelque chose pour qu'ils vous aient limogé... Nous aussi avons eu un type pareil... ils l'ont mis à la porte... Il avait une main fureteuse... Lui d'un côté, lui aussi de l'autre côté, et nous, au milieu...

C'est ainsi que commentent des gens comme lui. Ils se considèrent au milieu, pensait Cicero se souriant à soi-même. Mais la femme au canard? La femme au canard se tait. Écoutons le chauffeur. Mais, quoi, dans ce pays il n'y a pas de lois? Non, il n'y en a pas. Le Code du Travail? À quel article vous ont-ils encadrés? Il y a là aussi quelques élèves du lycée de Cleo. Ils rient fort, ignorant les places vides, tout au fond du bus. Pourtant, l'un d'entre eux, petit et rouge, une sorte de Cicero modèle réduit, dit aux autres: Reluquez-moi donc la bobine de ce type !? On l'a foutu dehors à cause de sa tronche.

Et ainsi de suite.

Comme nous devons nous réjouir de cet automne dont on ne peut jamais savoir combien de temps il gardera ses pluies sous verrou et ses feuilles de cuivre dans les tilleuls et les marronniers, comme il fait encore sombre et que les rues autour du lac d'Herăstrău sont encore poluées, comme nous ne voulons pas accepter que cette bonne disposition, cet état de confort spirituel de l'un des impliqués a diminué, a pâti de ce changement de position, nous y renoncerons, nous effacerons, nous rejetterons dans le néant, dans le crématoire de la mémoire, les scènes imaginaires, pareilles à celle que Cicero a imaginée pendant son retour de l'institut. Une telle scène n'a pas eu lieu, elle est invraisemblable et impossible. L'autobus ne s'est pas arrêté, le chauffeur n'a pas invoqué l'article Y du Code de Travail, l'installateur n'est pas sorti de sa béate torpeur alcoolique, la femme au canard ne songeait pas à la grandeur et à la décadence du flandrin à tignasse carotte. Les élèves? Ce sont les moins impliqués, car la vie remplit leur programme d'innombrables joies et plaisirs ! D'autant plus qu'il y a aussi parmi eux une fille, dont l'uniforme est devenu trop étroit; trop court du bas, trop serré sur la poi-

trine... En fait, en ce beau jour d'automne notre ingénieur rentra chez lui très heureux et de très bonne humeur. Non, personne ne gâcha sa bonne humeur. Et les habitués du lendemain (l'événement avait donc eu lieu un mercredi !) le réjouirent même, le rendirent heureux. Il n'y eut pas de commentaires, pas de questions.

Donc, nous n'y retournerons plus, communiqua l'ingénieur un jour ou deux plus tard à sa Dacia jaune. Nous continuerons nos recherches et nos occupations scientifiques, renseigna-t-il amicalement les bagages qui le rejoignirent; la discussion continua dans la cage de verre, lavée, balayée, bien en ordre. Mes chers objets, ma chère vie passée qui ne passe pas, disait l'ingénieur, en pensée, bien entendu, il n'en était pas encore arrivé à parler tout seul, mais il n'évita pas non plus d'exposer ses convictions lorsqu'il fut invité par la bonne directrice du Ministère de l'Enseignement, cette dame un peu maternelle, qui le reçut, assise derrière son petit bureau en acajou, comme le fils prodigue. Monsieur l'ingénieur, vous nous êtes destiné, vous êtes définitivement gagné pour l'enseignement, votre chaire vous attend, vos étudiants vous réclament (elle exagérait à plaisir), voulez-vous un petit café? Il but le café, accepta que c'était là quelque chose comme un destin, une bonne fatalité qui avait concouru à le maintenir dans sa voie, qui le défendait depuis un demi-siècle (elle m'a défendu, madame, je commence à e croire, de même qu'elle a défendu aussi mon père l'inspecteur des bergeries au cours de ses randonnées solitaires dans le bois) des dangers du changement, de ceux qui mènent à la superficialité ou vous donnent l'illusion du plein alors que le vase que vous êtes est vide depuis longtemps ! La bonne dame ne s'était pa proposé de divaguer avec Cicero sur le thème du destin et pas non plus de pénétrer dans le labyrinthe de la fatalité. Elle avait des mains grassouillettes et courtes, elle se trouvait dans une petite pièce dont les fenêtres donnaient sur la cour intérieure, où des mouches bien nourries vivaient lentement leurs derniers jours sur la surface tiède des vitres, elle se réjouissait du retour de l'ingénieur et surtout, lui dit-elle, du fait que lui, qu'elle avait toujours soutenu, était tellement sollicité: ainsi l'obligation de ne faire appel qu'à des spécialistes s'unissait au facteur affectif, au fait qu'il était l'homme qu'il leur fallait. Elle lui parla encore des grands professeurs de l'enseignement roumain, des idoles des étudiants et des élèves, de l'énorme influence que ces cerveaux avaient sur les cerveaux, de la tradition...

La dame portait un tailleur bleu, pareil à celui des stewardesses, mais sans les boutons et les insignes en métal propres aux belles de l'air: elle semblait ne plus vouloir le laisser partir, elle prolongeait l'entretien, avait prévenu qu'elle ne voulait pas être dérangée, pas de téléphone, je n'y suis pour personne... Un peu languissant et bien disposé, en route vers son logis, au volant de sa chère Dacia jaune, jaune-citron, inscrit au milieu d'une colonne de boites en métal coloré qui remontait le boulevard Ana Ipătescu et recevant le soleil à travers la vitre arrière, Cicero eut la pensée, également divertissante, que la bonne dame semblait avoir craint cette rencontre avec lui. S'attendait-elle à un refus de ma part? Refuser mes étudiants? Mais oui, mais oui, il y

avait une certaine nervosité dans sa bienveillance. Et encore: peut-être avait-elle endossé ce costume bleu de stewardesse de la terre afin d'être mieux préparée, mieux blindée pour une discussion en contradictoire?

Certes, il n'est pas difficile de comprendre que ces événements se passent maintenant, qu'ils constituent le moment présent, qu'on les écrit, mais qu'ils sont eux-mêmes, qu'ils constituent le temps, si bien qu'entre Cicero et le fait qu'il soit rentré dans son pays aucune distance ne s'est interposée, et qu'il n'y en a pas non plus entre l'ingénieur et l'obligation un peu agaçante de passer toute une après-midi à la Station-service de Băneasa pour faire contrôler les freins de sa Dacia jaune, pareillement, ses idées et ses désirs, sur lesquels flottent sa bonne humeur et l'admirable automne qui s'obstine à mourir en brun et jaune souffre, en marron et en vert, sont simultanés... Nous ne pouvons donc pas parler au passé et pas non plus au futur. Nous crions: Présent ! Présent ! Présent ! L'ingénieur a mille plans, ses idées essaiment, les chemins qu'il doit parcourir s'allongent devant lui: Cicero — centre d'étoile, noyau irradiant; M.M. ne doit pas lui dire quoi et où, Andrei Popa ne doit pas lui farcir la tête d'instructions concernant la mission qu'il doit accomplir au cours de son voyage à Singapore, Miami, Kualalumpur... Il est vrai, c'est un chemin plus court, plus bref, qu'il aimerait choisir, le chemin qui mène à Doruna. Cicero constate soudain, tandis qu'il est assis dans sa cage de verre et boit le café apporté non pas par Mandripora, mais par la petite Tsigane rondelette que son mari aime et qui dit avoit été refusée à l'exportation, il constate donc, sans en être trop étonné, qu'il aimerait bien faire un saut jusque dans son village... chez lui... Chez lui où? Il sourit à cette pensée: chez lui, chez sa mère, à Doruna, sur la colline. Sur la colline, où vit sa bonne et pieuse mère avec sa petite vache parlante. Je ne puis y retourner. On ne peut pas revenir en arrière. Et à la fin des fins, pourquoi y retourner? Que dire à ma mère? Que dire à la colline, à Doruna?

Par conséquent, Cicero se rend à Vienne. Une session scientifique concernant les nouvelles techniques de construction des routes. Les Autrichiens ont percé les Alpes d'autoroutes, questions et conclusions concernant la relation entre la vitesse et la résistance du béton, nouvelles observations concernant les coefficients de frottement et d'usure... Vas-y, lui dit M.M. et reviens nous dire ce que tu as entendu. Je ne pense pas qu'ils soient si extraordinaires mais il faut s'en rendre compte sur place, opine Andrei Popa. (...) Alors, direction Vienne. Nous avons, nous aussi, des ponts et des routes, des montagnes et des tunnels. (...)

Vienne n'avait servi à rien. Il rédigea l'information pour ses chefs avec un soin des détails, qui ne voulait omettre aucun « aspect » (n'étaient-ce pas des « aspects » qu'Andrei Popa souhaitait connaître?), de dépassa soi-même, en un pari secret, écrivant non seulement ce qu'il avait vu, entendu, observé, mais aussi ce qu'il avait senti: la nervosité qui flottait dans l'air, les participants ne semblaient pas s'être rassemblés pour un échange d'opinions. Son impression était qu'ils s'étaient réunis — il en connaissait beaucoup

qu'il avait rencontrés à d'autres réunions internationales — pour se convaincre de leur propre existence. Que voulez-vous dire par cela? demande Andrei Popa, le combiné du téléphone en main, tel un autre Napoléon qui parcourt en même temps le rapport de l'ingénieur, téléphone à la centrale de matériaux thermoisolants et cause avec lui. Vous faites allusion à la guerre atomique? plaisante-t-il en raccrochant. À l'âge? À la mort? Qu'est-ce qui vous a pris? Il biffe au crayon rouge tout l'alinéa, enchanté de cet acte d'autorité, sentant le besoin d'un geste radical. Il sonne, la secrétaire chauve entre: Retapez la page 3. Puis: Mon cher, — lui dit-il lorsqu'ils demeurèrent seuls — le monde ne peut pas aller de l'avant sans spécialistes et experts comme nous. Voulez-vous que quelqu'un s'imagine que nous sommes en danger? Bien sûr, nous mourrons, à un moment donné... Mais jusqu'alors...

Qu'est-ce qui a déplu à Andrei Popa? se demande Cicero dans sa cage de verre. Pourtant, c'était bien là l'impression qu'il avait eu: que ces gens, à Vienne, étaient heureux de se revoir, mais aussi inquiets. Qu'est-ce qui ne lui convenait pas? Le moment n'est pas à divaguer, l'ingénieur n'a pas le temps pour s'occuper de dilemmes du quatorzième ordre. Il travaille. Il est maintenant plus à son aise que jamais : Le conseil de l'expert est sans prix. Cicero quitte sa cage de verre, vit avec les ouvriers du chantier, ceux qui, chaussée Ştefan cel Mare, fouillent sous les fondations, pénètrent profondément sous terre, cherchent les points d'équilibre et d'attaque. Un immeuble pivote sur lui-même: l'histoire tourne aussi, se dit l'ingénieur, saisi par une joie de néophyte, par un désir d'affirmation qu'il avait jusqu'alors ignoré. Que pas un verre ne bouge, que pas une goutte d'eau ne tombe, commande Cicero aux treuils hydrauliques, aux innombrables pompes et moteurs qui se mettent au travail, qui réalisent une chose encore jamais réalisée ici. Ça va ! Succès cent pour cent. Applaudissements frénétiques. Il travaille d'ailleurs comme sur une scène car il y a toute une foule massée autour de l'immeuble qui assiste au bon déroulement de l'opération. Évidemment, Vaverna a obtenu un laisser-passer ou quelqu'autre document, il franchit le cordon de policiers, retrouve Cicero sous terre, avec accompagnement de grincements et de gigantesques respirations pneumatico-hydrauliques. Tout le monde se tait, les casques de protection se sont couverts d'une poussière rouge, provenant des patins de l'immeuble qu'il faut faire pivoter. La force parle et la sagesse se tait. Vaverna lui souffle à l'oreille: Maître, vous êtes formidable. Il y a longtemps que je désirais voir de mes yeux une telle chose: un immeuble que l'on déplace en le faisant pivoter. Ce n'est pas nouveau, dit l'ingénieur. Chez nous, c'est nouveau, souffle Vaverna. Bravo ! Je ne voyais pas bien votre Bobreca réussir ce tour de force ! Heureusement qu'ils l'ont envoyé à votre place !

C'est ainsi que Cicero est mis au courant: il apprend que Bobreca a été renvoyé à sa place sur le chantier d'Orient. Puis: une petite indiscrétion le turlupine... Bobreca est-il parti avec sa femme? demande-t-il, en passant, à M.M., à la fin d'une réunion, dans la fumée froide du bureau du directeur de l'Institut Bd. Magheru, lorsqu'ils furent demeurés seuls, rien qu'eux deux. Mais non, lui répond M.M. Il y est allé tout seul. Sa femme est restée ici.

Il n'a plus de questions à poser. La Dacia roule lentement, si lentement que l'ingénieur se voit en butte aux avertisseurs des automobilistes pressés de midi, il s'excuse en haussant les épaules, en souriant, pardon, cela peut arriver qu'on ne soit pas au même rythme que les autres, mais le monde est assez compréhensif, il comprend très vite: ça, c'est un individu qui songe à ses affaires, dépassons-le, un point c'est tout.

La rencontre avec Bobreca a lieu à l'institut. Ce n'est pas une rencontre à proprement parler, c'est l'effet du hasard. L'ancien directeur, l'ancien inspecteur, redevenu directeur, Bobreca, cet homme bien cousu mais gauchement taillé, de passage à l'institut, était venu prendre un document, non, non, ce ne sont pas des instructions, il ne fait que remettre les documents à son successeur: lui il entre d'emblée dans la question; Cicero a l'impression que Bobreca est au courant de tout, qu'il connaît le stade des travaux, les problèmes à résoudre, les tâches à accomplir, sans doute les aura-t-il étudiés, pense l'ingénieur, éventuellement pendant que je me trouvais à Vienne, ou même avant, il y a des semaines depuis que je suis revenu. Cependant, une sorte de gêne s'empare de Cicero, maintenant à la moitié du long corridor qui s'étend entre le bureau de M.M. et la salle d'étude des projets ou les pantographes à articulations de crabes bruissent sur les planchettes à dessin. Que va-t-il dire à Bobreca? Comment aborder le thème avec ce gros cube qui s'approche de lui d'un pas lourd, implacable, appuyé; il porte une jaquette de cuir, de gros pantalons, de grosses chaussures, une casquette — un touriste bavarois, sur le point de pousser un jodler! Non, Bobreca ne se met pas à pousser ces vocalises aiguës et conquérantes des touristes montagnards de l'espace germanique. Il tend sa patoche telle une coupe d'excavateur: il lui faut prendre congé. Je suis venu vous dire au revoir, dit-il, d'un ton pressé, laissant l'impression que le couloir est trop étroit pour tous les deux. Nous nous reverrons, dit l'ingénieur, et soudain, une nouveauté pour son système de pensée, une question s'impose à son esprit: est-ce que Bobreca le savait depuis plus longtemps? Zut alors! Il le lui demande, tout simplement: Vous le saviez d'avance? Bobreca répond: Oui, je le savais. Cicero: Vous le saviez déjà lorsque je suis venu *chez vous*...? (il pense à la parade culinaire organisée par la vamp). *Bien avant cela*, dit Bobreca. On en avait parlé avant que vous ne reveniez... Cicero: Ils ne pouvaient pas se passer de moi? Bobreca: C'est bien mon impression. Le vieux m'a fait venir et m'a dit: Tu y retournes. Et tu ne t'enfuis plus. J'étais coincé. Si on y est obligé, alors, bon, avec plaisir, vous savez comment c'est... Eh bien, en ce cas, je vous souhaite un bon séjour, dit Cicero, trouvant bon de mettre fin à la discussion. Merci, et ne m'en veuillez pas, dit Bobreca. Vous en vouloir? Pourquoi? fait l'ingénieur sincèrement surpris. On ne vous a rendu aucun service, puisqu'on vous envoie de nouveau sans... Il s'arrête. Pourquoi s'en mêlerait-il? L'un part, l'autre revient... Bobreca enchaîne. On se reverra, je suis sûr que vous viendrez me voir, inspecter le travail. Bien sûr, confirme Cicero, non sans continuer à être un peu intrigué. Il songe:

*Ils remplissaient mon assiette, découpaient le gâteau au chocolat, m'invitaient à manger et pendant tout ce temps, eux, ils savaient...*

Nous pouvons recourir au jeu des temps qui n'est qu'un seul temps. Cicero déguste le savoureux gâteau au chocolat de la vamp, invité par Bobreca à venir le voir et se revoir, et simultanément, sa décision est prise de ne pas retourner au combinat. Cicero descend sous les fondations de l'immeuble que l'on fait pivoter sur lui-même, et simultanément, il est décidé que Bobreca remplacera Cicero... (...) On retourne en arrière on l'on va de l'avant: Cicero plante les pieux de la fondation du nouveau combinat et le temps dit son mot: L'ingénieur-expert rentre, Bobreca le ventru, qui ne peut vivre sans sa femme, fait ses bagages en route vers... Je joue aux spéculations stériles, grogne l'ingénieur. Si quelqu'un savait ce qui me passe par la tête... ! Et alors?... Tout en avançant sous les colonnes de la fondation Dalles, il se censure sévèrement, s'accuse de manquer de sérieux. Quelle énormité ! *Il voulait dire qu'il y avait quelqu'un qui savait ce qui lui passait par la tête!* Quelle bêtise ! Quelle perte de temps ! Il y a là un téléphone qui lui semble connu. Ah! oui, la fille... cette fille dont Bobreca lui avait demandé des nouvelles d'un air complice, insinuant, Metula... Mais oui, c'est un geste spontané, automatique, réflexe. Vous levez le récepteur, vous avez la tonalité, vous introduisez le jeton (un leu), vous formez le numéro et vous entendez: Allo... Agence de publicité, vous désirez? C'est sa voix. *La voix de Metula;* il n'y a pas d'intermédiaire à qui l'on puisse dire: je vous prie, je voudrais, me serait-il possible de parler à... La voix de Metula. Elle n'a pas changée.

Cicero raccroche lentement et continue son chemin. Il se promène un peu parce qu'il sent le besoin de marcher dans la rue, sous ce soleil d'automne. Il passe maintenant devant une vitrine où sont exposées des maquettes d avions. Un magasin où l'on vend des réacteurs, des jumbo-jets, des bœings? Comme ces agences de voyage aérien sont à la fois stupides et attrayantes ! Une invitation à un voyage par delà des nuages, embarqué dans un joujou, dans un rêve... *C'était Metula... Il en est sûr:* il vérifie dans son carnet le numéro de l'agence de publicité. Oui, c'est bien ça. Il s'en était souvenu. Bien ! Il a encore la mémoire des riens, il a la mémoire chargée de détails inutiles. *M'sieu l'ingénieur, pourquoi êtes-vous fâché?* demande la petite Tsigane rondelette. Moi, fâché? *Soyez pas fâché, m'sieu l'ingénieur.* Il n'est pas bon de se manger les sangs, complète la noiraude, balançant son balai, son arme de combat pour la cause de l'institut. Cicero reconnaît (en lui-même) qu'il ne s'y attendait pas. Que peut-il faire d'autre que de rire? De rire comme dans les films. La noiraude rit aussi. Elle a de petites rides aux coins des yeux, elle n'est plus très jeune, et pas très bien nourrie non plus, constate l'ingénieur. Un rire âpre, mais sincère et bienveillant: elle rit pour moi. Sincèrement, pas par complaisance, pas pour m'encourager. Elle rit parce que c'est visible; nous deux, moi, Cicero, spécialiste en résistance des bétons, et elle — comment se nomme-t-elle... ! avec ses seaux et sa serpillière; nous rions en ce matin d'octobre qui tire à sa fin, parce que nous avons

de bonnes raisons de rire. À tout ceci s'ajoute aussi l'image, en troisième plan, de la salle aux planchettes de dessin et aux pantographes, à rideaux blancs aux fenêtres larges, aux armoires métalliques à rayonnages verticaux, comme des bouches de canon dirigées vers le ciel. Très amusant !... Pour ne plus parler de cette chose étrange que la femme de service se figure que lui... Que lui... Fâché...? Lui?

Deux jours plus tard il appela Metula au téléphone, du même téléphone au combiné pareil à un boulet, et lui demanda comment elle allait, ce qu'elle faisait, si elle savait qu'en passant par Istanbul, maintenant, au retour, il avait rêvé d'elle.

La jeune fille ne répondit pas aux deux premières questions. Mais à la troisième elle dit: *Moi aussi j'ai rêvé de toi.*

Elle à Bucarest, lui à Istanbul, deux personnes qui rêvent l'une de l'autre, cela arrive, aurait voulu dire Cicero. (...)

*Comment m'as-tu rêvé?* demande-t-il et il sent sa langue se figer en un début de tristesse. Un bus bondé et rouge passe. Il n'entend pas toutes ses paroles mais en comprend le sens global: *Ce n'était pas un bon rêve.* Quoi? Je veux savoir ce que tu as rêvé? Cicero s'accroche à ce désir absurde. Raconte-moi, décris-le-moi. *Je ne veux pas, ce n'était pas un bon rêve,* répète la jeune fille. Je t'en prie, insiste-t-il. Je ne me fâcherai pas. Je ne me fâcherai pas. Pourquoi le ferais-je? Tu as peur de gâcher ma bonne humeur? Je supporte n'importe quoi. Et pour ce qui est des rêves, je n'y crois pas, je ne suis pas superstitieux. Tu ne me croiras pas, mais chez nous, à la maison, je parle de mes parents, personne ne croyait aux rêves. Plus même, on avait pour les rêves une véritable aversion. Si, le matin, je voulais raconter à maman ce que j'avais rêvé, je l'entends encore: Mon garçon, tu n'as qu'à t'en souvenir et cela passera. D'ailleurs, je ne rêve presque pas. Moi, je rêve, lui parvint la réponse à travers le boulet du récepteur. Je rêve toutes sortes de choses, parfois même en couleurs. En couleurs? Où avait-il entendu parler de rêves colorés (...) Mais la jeune fille de l'agence de publicité s'obstinait à ne plus vouloir traiter ce sujet; elle lui dit même que cela avait été une erreur de sa part de ne pas avoir su se dominer, de lui en avoir parlé. Un effet de surprise. *Elle ne croyait plus qu'il fût encore en vie,* qu'il fût dans la même ville qu'elle bien qu'elle eût essayé plusieurs fois, au cours de l'année qui venait de s'écouler d'avoir de ses nouvelles, elle avait téléphoné à l'institut, à la maison,... *On m'a répondu que tu étais mort, que l'ingénieur Cicero était mort...*

...Quelqu'un m'a-t-il cherché au téléphone pendant que j'étais en orient? demanda nettement Cicero à Cleo, sans méchanceté ou énervement: il voulait simplement savoir. Cleo ne se rappelait pas que quelqu'un l'eût demandé. Une jeune fille, dit Cicero. Une étudiante? demanda Cleo. Une admiratrice? Non, non, quelqu'un d'autre, une fille, Metula, qui prétend qu'on lui a répondu que j'étais mort. Tu te rends bien compte que je ne pouvais dire à personne au téléphone que tu étais mort ! se révolta Cleo. La conversation avait lieu le soir, Cleo venait de rentrer, après une de ses activités

« supplémentaire », elle n'avait pas encore enlevé son imperméable, elle venait à peine de déposer son sac et sa serviette bourrée de livres ; ils étaient seuls, tous deux dans la pénombre, dans la solitude de leur villa près de l'Arc de Triomphe, et justement pour cette raison, parce qu'ils étaient seuls, que le jour s'achevait, que l'automne tirait sur sa fin, que l'hiver approchait, Cleo se sentit poussée à ne pas tenter de s'innocenter, mais bien de protéger cet homme, son mari, dont quelqu'un aurait dit qu'il était mort. Au milieu de la chambre, sous le candélabre, c'est une statue de l'irritation qui se dresse maintenant : Qui se serait permis ? ! Cicero (pacifique, défendant sa bonne humeur) : C'était probablement, une erreur... Elle aura formé un autre numéro... Lorsqu'on les dérange au téléphone, les gens répondent n'importe quoi. Comme l'homme-fauve, au volant, il y a toute une littérature sur ce thème... Mais cette explication ne contentait pas Cleo. L'idée semblait l'avoir choquée. Toute la soirée elle revint à cette réponse stupide, à cette aberration, à la saloperie de certaines personnes, à leur manque de sensibilité ...Imagine donc, disait-elle, en ramassant les assiettes et, plus tard, en se démaquillant, en s'arrangeant pour la nuit, longue opération rituelle qu'il avait presque oubliée, s'en était déshabitué, cette année de chantier l'avait éloigné de ces enfantillages de femmes, imagine donc, répétait-elle du fond de la salle de bain, peut-être la personne qui te cherchait avait-elle quelque chose d'important à te dire, peut-être avait-elle placé en toi un espoir quelconque, *peut-être était-elle amoureuse de toi*... Et voilà qu'un imbécile lui répond que tu es mort ! Était-ce un homme ou une femme ? La conversation téléphonique des colonnades de la fondation Dalles demeura suspendue. Cicero n'avait du reste même pas songé à demander qui avait dit à Metula qu'il était mort... Étrange, pensait-il, recroquevillé dans son lit à gros édredon, à matelas de laine, une perfection... Étrange, *Cleo accorde tant d'importance à cette mauvaise plaisanterie*... Tandis qu'elle se glissait sous les couvertures avec des mouvements qui faisaient trembler le lit, elle continuait à insister sur ce sujet que Cicero trouvait stupide, enfantin, qui devait être mis au compte de l'énervement, de la fatigue, peut-être la personne avait-elle été tirée de son sommeil par le téléphone en question... Je n'aime pas ça, je te le répète, je n'aime pas ça, s'obstinait Cleo. Serait-ce mauvais signe ? fit-il, se moquant doucement, la serrant dans ses bras et attirant sa tête contre son épaule comme auparavant, il y a bien longtemps, lorsqu'il étaient de jeunes mariés vivant dans des meublés, puis dans des deux-pièces plus kitchinette d'immeubles standard, leur bibliothèque perchée sur des barres de fer, leur grande fierté et le summum du modernisme... C'était sa femme, sa compagne de vie — paroles qui, à cause d'un événement banal, d'une bêtise, acquéraient un sens profond, existentiel. Une compagne de vie, une femme qui ne peut être remplacée par personne, une femme qui est votre maison, votre vie... Sans doute suis-je attaché à la maison et pas seulement à cause de l'habitude, car il y a longtemps près de trente ans, depuis que nous sommes ensemble. Non, j'ai le sentiment de la maison, tout simplement... Lui, qui voyageait tant dans le monde, voilà qu'il constatait qu'il était l'homme d'une maison, un homme de famille par vocation. Bien

sûr, il aimait cette femme, qui était sienne, qui n'était plus jeune depuis longtemps, il n'avait jamais eu la vocation de la jeunesse. Il aimait son inquiétude et son réalisme, et ainsi Cicero, le calme, l'imperturbable Cicero sentit chanter dans son âme le violon des douces nostalgies, et de la joyeuse confiance en lui et en elle, en eux deux, en tant qu'unité: ils s'aimèrent longtemps et avec tendresse, ce qui ne diminuait aucunement le désir que l'un avait de l'autre, un rapprochement des âmes, comme on le dit. Si je ne craignais pas que tu me croies jalouse, je te demanderais qui est la personne. Une étudiante? Une collègue? Tu peux ne pas me répondre. En vérité, cela t'est-il tout à fait indifférent? demanda Cicero. Je n'aimerais pas que cela soit ainsi. Mais non, cela ne me l'est pas tout à fait. Je veux seulement que tu saches que je ne suis pas jalouse. Mon orgueil te le demande. J'accepte ton orgueil. Cicero se pencha et chercha comme autrefois, un paquet de cigarettes, une cigarette oubliée sur la table de nuit. Un grillon attardé crissait tout près, il était entré dans la maison. Tu entends? fit Cicero. Mon père, une nuit, a démoli le poêle de notre maison, à la campagne, pour découvrir ce grillon et le faire taire. Inutilement. Dès qu'il se recouchait, le grillon recommençait son chant... La fille... Est-ce que je sais qui elle est en réalité? Je l'ai connue à Istanbul, il y a un an, nous nous sommes rencontrés plusieurs fois, en amis... Elle paraît, elle disparaît... Une sorte de journaliste... Je ne l'intéresse pas comme homme, elle a ses amis, mais elle ne m'oublie pas non plus... Exemple, le téléphone... Je te jure que ce n'est pas avec moi qu'elle a parlé. Me vois-tu en posture de mégère défendant son mari: Mademoiselle, pour vous Cicero est mort...? Bien sûr, je te crois, le calma l'ingénieur, encore étonné de la réaction brutale de Cleo. Il n'y avait qu'une seule explication. Le mot *mort* l'avait effrayée. Il n'aurait pas dû le lui dire, lui poser la question. Peut-être Cleo n'avait-elle encore jamais envisagé jusque là la perspective qu'il aurait pu mourir? Peut-être n'avait-elle jamais pensé, concrètement, à un événement qui puisse la laisser sans mari. Il avait fait une erreur, il ne la connaissait pas suffisamment. Cleo était capable de réactions imprévisibles. Et Metula, qu'il n'apercevait que confusément, entre les paupières, devait, probablement, être évitée... je la fait souffrir. Je les fais souffrir. Je ne voudrais pas causer de mal...

Pourquoi, cependant, n'avait-il pas respecté la décision qu'il avait prise cette nuit calme et chaude où le grillon égaré chantait dans le salon, à la recherche d'un abri pour l'hiver qui allait le détruire? Mandripora passa près de la cage de verre. Elle était plus haute qu'avant, elle portait des talons acrobatiques, ses cheveux coupés courts auréolaient d'argent sa tête; un collier de feuilles d'argent se nichait entre ses seins, se détachant sur le pull noir. Quelqu'un m'a-t-il cherché au téléphone? Pendant mon absence? C'est possible, répond Mandripora. Très possible. Pourquoi vous étonnez-vous? Parce qu'on a répondu à la personne en question que j'étais mort, lui expliqua gaîment Cicero. Une question: La personne qui se prête à de telles plaisanteries désire-t-elle vraiment me voir mort? Mandripora riposte: Pas obligatoirement. Cicero: Que voulez-vous dire? Mandripora: Peut-

être voulait-elle vous transmettre l'idée que vous êtes mortel... Qu'un jour... Mais je ne me suis jamais figuré que j'étais immortel ! protesta l'ingénieur. Je n'ai pas eu le temps de me croire immortel. Du reste, je ne crois même pas qu'une personne normale puisse se croire immortelle... Mandripora se plaisait aux spéculations philosophiques. Le programme du travail était achevé depuis longtemps, la sarabande des seaux allait commencer, la petite Tsigane, chef du peloton des balayeuses, allait leur rappeler que le temps passait, qu'ils étaient attendus à la maison, qu'il y avait aussi un lendemain... Mandripora s'adossa à l'armoire métallique: noire sur le vert, argentée sur le vert. D'accord, personne ne se croit immortel, ce qui ne signifie pas que certaines personnes ne pensent pas des autres qu'elles se croient immortelles. Alors, pour des raisons d'équité sociale et de bien public, ils tiennent à le leur rappeler... *Reconnaissez que cela ne vous a pas fait plaisir d'entendre que l'on dit de vous que vous êtes mort !*

Ce n'était pas elle, l'auteur de cette mauvaise plaisanterie, elle ne désirait pas sa mort... Il était absurde d'essayer d'apprendre qui en était l'auteur, d'autant plus qu'il interrogeait en général des femmes: des femmes qui l'avaient aimé, qui le lui avaient prouvé. Très bien, peut-être était-ce un de ses collègues qui avait répondu, l'aire de la jalousie, il n'aurait même pas été étonnant que ce collègue ait tenté d'apprendre qui était la personne qui demandait l'ingénieur, quels rapports existaient entre Cicero et Metula etc., etc.

Je me sali, nous nous salissons, disait l'ingénieur, et d'un effort la volonté effaça toute l'affaire de sa mémoire. Il y a tant de choses sur le disque d'or de sa mémoire ! Tant de choses qu'il doit se rappeler ! On fait pivoter encore un immeuble sur ses fondations, un symposium a lieu, un départ; Andrei Popa est très onctueux lorsqu'il lui donne des instructions, il exige des informations détaillées. Cicero rentre maintenant de Prague où il a tenu un exposé sur les agents thermiques spéciaux dans les conditions tropicales, et où il fait sensation avec les détails qu'il avait involontairement réunis jour pour jour (lorsqu'il lui avait fallu les noter, il s'était rendu compte qu'il pouvait en élaborer un système) pendant l'année passée en Orient. Le travail, je plonge dans le travail, je baigne dans le travail, leur répond Cicero à ceux qui lui demandent comment il va, ce qu'il fait. Les salons du jeudi sont un prolongement de ce travail, ils ont acquis gravité et sérieux, ils rappellent les séminaires d'université: personne n'y raconte plus de blagues comme jadis lorsque Cleo avait prié Vaverna et Bilbao de venir armés de cette munition bonne à tuer le temps et à relaxer les nerfs. Même Bilbao, par suite d'une réticence explicable chez une personne délicate comme il l'est, semble moins manger, oublie de noter les recettes et ne parle même plus des visites de sa défunte femme. Cicero vit l'automne, le crépuscule.

Un jeudi on lui téléphona. C'était le portier. Ce dernier, qui en voulait aux étudiants de Cicero — entre temps il avait repris ses cours, à la faculté de constructions — le prévenait qu'on l'attendait, qu'on désirait lui parler.

Qui ça? demanda l'ingénieur. Elle ne veut pas me dire son nom... Qu'elle attende, je suis occupé. Monsieur l'ingénieur est occupé, transmit le portier à la visiteuse anonyme, et Cicero entendit ses paroles à travers le récepteur. Un instant ! cria Cicero avec une force qu'il ne se connaissait pas. Je viens. Il avait bien fait de crier, sinon le portier ne l'aurait pas entendu. Attendez, mademoiselle, entendit encore Cicero dans l'appareil, avant de raccrocher et de quitter à la hâte sa cabine de verre.

Trop tard. Elle n'était plus là, La dame était déjà partie, elle ne m'a plus entendue, une voiture l'attendait, elle reviendra, m'sieu l'ingénieur, lui dit le portier. Je ne pense pas que ce soit quelque chose de bien important, sinon elle aurait tardé encore une petite minute... Quel imbécile ! Cicero écumait de rage, l'aurait volontiers déversée sur le portier. Je n'ai pas demandé son opinion quant à l'importance de la question... Il se maîtrisa, et ne demanda même pas comment était la personne qui l'avait attendu, si elle était brune ou blonde, jeune ou vieille. Il retourna à sa cage, reprit sur-le-champ comme cela lui arrivait aux moments de tension, son travail interrompu — une nouvelle solution pour faire pivoter sur leurs fondations les maisons, les églises, les palais... Mais une fois le soir venu, il se mit à songer à l'événement, à lui accorder une certaine importance. Était-ce Metula? Il arrêta la voiture près d'un téléphone public (pas très loin de chez lui, près de l'hôpital, une des cabines que Foxy aimait flairer) et appela Metula. Chez elle. C'était moi, reconnut Metula qui avait immédiatement répondu. *J'ai eu soudain comme une sorte de peur.* De peur? J'ai senti que je devais partir, que tout le monde me regardait... Une voiture t'attendait? Un ami, un collègue de bureau, en fait une amie, je l'avais priée de m'accompagner, nous rentrions après une mission, nous travaillons parfois ensemble, je dois l'aider, elle a des ennuis, elle divorce, son ancien mari s'y oppose... *Mais j'ai eu comme une sorte de peur...* Pourquoi, peur? insista Cicero. De qui? Le portier t'a-t-il regardé de travers? Craignais-tu de me compromettre? Le monde est très méchant, fit Metula troublée. Je suis persuadée qu'il y en a beaucoup qui te veulent du mal, pourquoi leur fournirais-je une occasion, après t'avoir rêvé comme je t'ai rêvé... Ce fut alors, à peine, que Cicero constata, en s'examinant froidement, en se regardant tel qu'il était vraiment, adossé au mur jaune, le combiné à l'oreille, ce combiné sale, public, couvert d'attouchements publics, qu'il commençait à perdre sa bonne humeur. Alors, et sans raison. Puis, simultanément, il désira que Foxy fût avec lui, qu'il soit là pour le regarder, pour l'encourager, avec ses yeux de bête à peine apprivoisée, ce regard d'aigle oblique, ironique, maître de soi... Non seulement il perdait sa bonne humeur, mais il gaspillait aussi son temps, il se salissait, au propre, en collant ce combiné à son oreille, à son corps, à son âme... En effet, c'était comme si la misère de l'objet, chargé de paroles porteuses de mauvaises nouvelles, de jurons et de menaces, de mensonges et d'excuses, lui pesait, pénétrait dans ses nerfs... Il regardait sa main, ses doigts qui écrivaient et dessinaient, couchant sur le papier des plans ingénieux, encore ignorés, les voyait se mêler à d'autres doigts sales, banals, peut-être coupables, ses empreintes sur l'ébonite de mauvaise qualité se superposant à d'autres

empreintes, et lui se glissant à travers cette matière vers Metula. Comme à travers le canal souterrain par lequel s'écoulent les saletés de la grande ville, quelque chose comme les égoûts de Paris, ceux de Victor Hugo, et lui se traînant vers... Tant pis, fit-il soudain: Tu as agi comme tu pensais qu'il le fallait. Comme j'ai pensé qu'il était bon de le faire, fusa sa réponse. Je n'ai pensé qu'à toi. Je ne veux pas te causer des ennuis... D'autres ennuis après... Quels ennuis? grogna Cicero, éloignant le combiné de son oreille d'un mouvement conscient. Je me figure que tu es assez affecté parce que... hésita Metula. Affecté? Moi, affecté? Pourquoi? Elle se tut, puis dit lentement: *Ne t'ont-ils pas changé de poste?* Quel rapport avec ta visite et ton départ? Je ne comprends pas? cria Cicero. Et soudain, il déborda, dégorgea tout ce qui s'était ramassé dans son cœur pendant toutes ces semaines depuis qu'il était rentré: *Que te figures-tu donc?!* lui cria-t-il, parlant de la même manière ridicule, tenant le combiné loin de sa joue, comme un objet infecté. *Comment te permets-tu de me juger?* De me ramener à un dénominateur commun... de m'attribuer mes pensées... Je ne veux pas dire quelles sortes de pensées, mais elles ne m'appartiennent pas, ce sont les tiennes. C'est comme cela que toi tu penses, que toi, tu interprètes, pourquoi te substitues-tu à moi? Dois-je me sentir affecté, pleurer au milieu de la rue, me lamenter sur l'épaule des passants, me donner en spectacle, crier: Mon Dieu! Ils ont été injustes à mon égard! Est-ce que par hasard *toi ou ton amie, vous vous figuriez que l'on m'avait renvoyé comme un incapable et vous étiez venues me consoler?* Tu viens à la porte de l'institut, tu me demandes et tu disparais. Je n'ai besoin ni d'énigmes ni de consolations. Ne te...

Signaux: le jeton avait fait son office, il en fallait un autre, bip, bip, bip, puis la tonalité, l'interruption... Il fouille fébrilement dans ses poches de son imperméable; mais non, les jetons étaient dans la poche de son veston, quatre, qu'il découvre sur-le-champ, qu'il introduit dans l'appareil et recompose le numéro. Une longue sonnerie, une fois, encore une fois, encore... Comme personne ne répond, il répète l'opération, réintroduit les jetons dans l'appareil, serre le combiné dans sa main, le brouillard d'automne s'empare maintenant de la rue, venant de la zone des parcs, avec son odeur de feuilles brûlées, de gaz des pots d'échappement, de la pluie qui menace... Elle ne répondait pas. Elle ne voulait plus soulever le combiné. Il l'avait irritée, offensée. Mais elle, ne l'avait-elle pas offensé? se justifiait-il nerveusement, faisant une troisième tentative dans l'espoir confus qu'il allait entrer dans un canal mort — signaux, appels, que l'on entend dans le récepteur, mais qui ne répondent nulle part, illusions, reflets inutiles de vrais appels, ombres électriques, mystères de l'électricité. Il était là depuis plus d'une heure, à s'évertuer en vain. Il renonça enfin, irrité contre soi-même: il aurait dû se dominer. Il ne pouvait pas l'obliger à comprendre, à penser comme il pensait lui-même; elle avait dû entendre quelque part qu'il n'était plus directeur, et comme cela se passe habituellement, elle interprétait ce remplacement comme une rétrogradation, comme une destitution, comme une... (...)

Voilà où en étaient les choses avec Cicero cet automne-là, qui est cet automne, qui est n'importe quel automne, tel était, ou à peu près, comme on le dit le statut de l'ingénieur (entre temps M.M. et quelques autres collègues, lui avaient accordé, au cours d'une petite cérémonie, la distinction de meilleur spécialiste de leur groupe, une attention délicate, une preuve d'estime), tel était le socle de sa position à l'Institut: solide, excellent, lorsque notre superspécialiste se souvint soudain d'un personnage qu'il n'avait plus vu depuis longtemps, qu'il ne voyait plus du tout, personne n'en parlait plus, ne l'invoquait plus, ne l'appelait plus, ne le cherchait plus. Avait-il encore dans son agenda le numéro de téléphone de cette personne si réservée? Mais oui. Aujourd'hui, c'est mardi, il est dix heures trente-trois, appelons-le donc; la standardiste à voix de velours (couleur mauve, se figure Cicero), répond, établit la communication, un bruit perçant, intermittant, celui d'une perceuse qui travaille au loin, très loin, l'ingénieur s'imagine l'endroit, le peuple de détails connus: les coffres métalliques bourrés des dossiers d'évidence du personnel de l'Institut, classés en ordre alphabétique ou selon d'autres critères et le petit vieillard représentant le calme et le respect, tandis que Cicero étudiait les dossiers de ses futurs collaborateurs du chantier où il était directeur et ne l'était plus... C'est moi, répond le réservé. C'est moi, camarade ingénieur. Je suis heureux de vous entendre et de vous saluer. Comment allez-vous? *Ne sait-il vraiment pas comment je vais, ce que je fais? Vraiment pas?* hésite Cicero. Comment allez-vous? demande l'ingénieur. Où avez-vous donc disparu? Vous m'avez poussé vers l'Orient, puis vous avez disparu, pas même un coup de fil, une carte postale, un petit verre, avant que l'automne ne s'achève...

Le réservé n'avait pas changé; bien au contraire, à songer que c'était la même saison où ils s'étaient connus, année de crépuscule et début d'année — il portait des habits simples: un pardessus de série, une casquette, ses cheveux avaient peut-être un peu blanchi, des tampons de neiges, un casque de mousse, son accent transylvain demeurait perceptible, tout aussi réservé et craintif (ce n'est qu'au téléphone qu'il se montrait un peu plus expansif), s'y ajoutait ce vide, cet espace entre les paroles ... Il ne le fera pas venir chez lui, il ne l'invitera pas chez eux, du moins pas maintenant, il vaut mieux ne pas le présenter à Cleo, elle pourrait penser qu'il veut absolument, qu'il parle d'une chose et en pense une autre en rapport avec son retour d'Orient. Ils commandent une bouteille (une fiole comme dirait Vaverna) à l'« Ambassador » que Cicero avait trouvé comme il faut, juste ce qu'il fallait pour l'heure du déjeuner, car, et le réservé l'écoutait avec respect, il y a des locaux où l'on donne par principe l'impression d'être en faute, d'avoir séché le bureau, ce qu'il n'a pas fait, lui, il a dit à M.M. qu'il déjeunait à « l'Ambassador » avec un ami; des locaux ou les visages portent les marques de l'interdit, l'estampille de l'évasion, mais une évasion coupable, monsieur, ceux-ci ne se détachent pas du passé en riant, ils apportent le passé avec eux, boivent leur tsouïca et mangent leur rôti (parfois meilleur que celui qu'on nous sert dans ce *first class)* en pensant à ce qu'ils laissent derrière eux, le programme, les tâches oubliées, ils se confectionnent un manque de liberté individuelle, ils

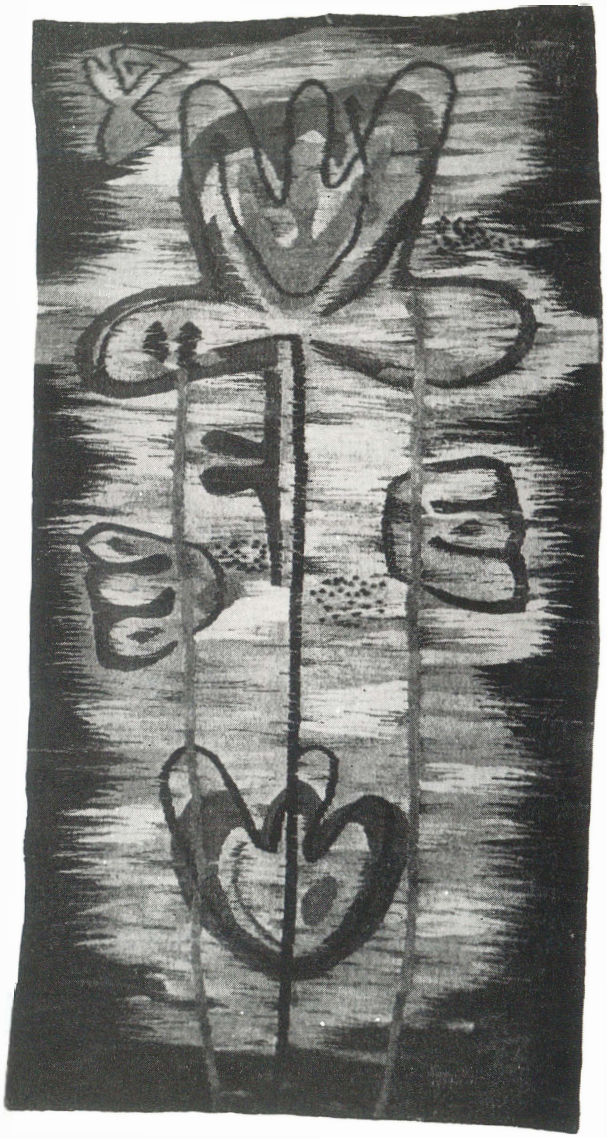
ont le vice de cette auto-flagellation, réalisée moins pour les autres, que pour eux-mêmes, pour se sentir mal à l'aise, bien qu'au début ils se soient figuré que chaque fois ils commencent par se figurer... À mesure que le temps passait, Cicero s'emballait, le visage éclairé, en plein-jour, sous la fenêtre-paroi dans l'écran de laquelle on pouvait voir la rue, il se montrait dans toute la splendeur de sa liberté, — le couple spécialiste-réservé, plus il se fait tard et que personne ne les repère, ne les appréhende au collet pour les renvoyer au travail; lorsqu'aucune épouse ne surgit pour les admonester et les ramener à la maison, ils deviennent toujours plus tristes et plus coupables. Ils voudraient maintenant rompre le charme du péché, revenir en arrière, crier leur incorrection... Leur malheur est qu'ils comptent encore sur le jugement, la justice, la punition... C'est ce qui les retient sur place. Que se disent-ils? Personne n'y échappe ! Par rapport à la montagne de péchés, aux montagnes planétaires de péchés, qu'est-ce que je représente moi, en tant que simple individu? C'est comme pour la question des armements. Une destruction totale continue à être possible. L'homme a aujourd'hui la conscience que la terre peut être détruite. Et alors, puisque le seuil fatal a été atteint, puisqu'il n'existe plus de doute concernant le résultat primaire, l'esprit humain se permet de ne plus s'arrêter: perfectionnons la destruction, rendons l'opération moins douloureuse, nous avons le droit de choisir la manière de succomber, la durée de l'exécution... Un sombre éloge amené à la fantaisie, mais qu'y pouvons-nous? La fantaisie est notre grandeur et notre malheur. L'homme existe non pas tant parce qu'il pense ! Il existe parce qu'il est doué de fantaisie et d'imagination, ce qui n'est pas la même chose que la pensée mais qui peut dériver de la pensée, connaît différents degrés, différentes intensités...

J'espère ne pas vous couper l'appétit avec mon bavardage de mauvais goût, s'excuse Cicero. Le plaisir de vous avoir revu m'inspire. Moi aussi, je me réjouis, disait le réservé. Je me réjouis énormément que vous soyez revenu. Vous ne deviez pas vous déranger, cette invitation au restaurant, vraiment, vous me faites trop d'honneur... toutes les fois que je suis en votre compagnie j'apprends quelque chose, vous êtes très instruit, et j'aime votre manière de penser, de voir les choses... (...)

Eh bien, qu'avez-vous donc réalisé pendant cette année qui vient de passer? demanda l'ingénieur, ignorant la rime involontaire, ou trop paresseux maintenant pour se contrôler, être grand et raffiné. La présence du réservé le relaxait, ajoutait à sa bonne disposition une assurance inexplicable comme si tous deux eusent été sur une mer battue par la tempête et que le réservé, l'as des as, capable de traverser tous les océans furieux, lui permît de dormir sur ses deux oreilles... Ce qu'il avait fait, ce réservé, pendant l'année qui s'était écoulée? Rien. Ou pas grand-chose. De la paperasserie, dit-il. Nous c'est les rapports, dit-il. Les autobiographies... Rien de particulier. La routine. Vous êtes dans le tourbillon, continua-t-il, piquant sur sa fourchette (il mange en expert, il a de la classe, il ne tient même pas le petit doigt écarté, comme le fait Vaverna) un centimètre carré de steak et une frite. Vous, vous laissez quelque chose de visible après vous... Ça a marché, le combinat?

GRAZIELA STOICHIȚĂ:
*Infini* (tapisserie de haute lisse)

ILEANA BALOTĂ:
*Fleur* (gobelin)



Aviez-vous des collaborateurs efficaces? Avais-je bien choisi ceux qu'il fallait? Et Cicero se surprend à parler du combinat d'Orient. Il sent qu'il s'échauffe, il tire de la boîte de sa mémoire (comme Cleo, une fois, lorsqu'elle a parlé de Bilbao et du travail des historiens) « son » ingénieur en chef, un type qui s'est immédiatement accommodé à la situation, qui a réussi — bien qu'il n'eût jamais travaillé dans la zone et pas non plus à l'étranger — à diriger nos chers contremaîtres. À les rendre sobres. La sobriété ne signifie pas interdire l'accès au cabaret. Cela signifie ne pas laisser les gens se consumer inutilement ! Ne pas les laisser se vendre pour rien, s'éparpiller, pour qu'à cinquante ans ils ne soient pas forcés de débrayer, avec une retraite prématurée, pour cause de maladie... ! Les savants, c'est autre chose, l'humanité a versé dans leur tête une goutte de ce qu'elle a de meilleur. D'essence. Car cette essence existe, ne soyons pas hypocrites, les gens ne sont pas égaux entre eux et un Eminescu ne naît pas tous les jours. Ou un Eminescu ne meurt pas tout les jours, parce qu'un Eminescu n'a été grand que lorsqu'il est mort, pas lorsqu'il est né. Ceux-ci, il faut les laisser courir après leur mort, pas la mort après eux ! ha ! ha ! j'aime cette idée. Vous ne la trouvez pas un brin élitiste? Bien. Vous êtes d'accord. Vous avez été d'accord, ne m'accusez pas plus tard d'hérésie, parce que... Il lui tapotait l'épaule, ils commandèrent encore une bouteille, le vin leur montait à la tête, le réservé, (constatait Cicero) ne faisait pas semblant, il buvait ferme, il faisait son devoir, il vidait honnêtement son verre. Sans couper son vin d'eau, ce serait dommage. Sans eau...

Les gens avaient été formidables, compliments ! Le secrétaire du parti, surtout ! Vous vous en souvenez? Un bétonniste catégorie maximum, comme dans les livres; votre Filimon est un véritable héros positif, il est aimé par les gens aussi bien que par la direction. Que pensez-vous qu'il a fait, un jour? ! exclame Cicero en s'enflammant. Que pensez-vous que ce gringalet aux yeux comme deux têtes d'épingle a fait? ! Une tempête s'annonce, m'sieu le directeur. Le khamsin ! D'où le sais-tu donc, toi, que le khamsin s'annonce? Tu l'as lu dans leurs journaux écrits avec des pattes de mouches, ou bien c'est Ali Baba qui te l'a chuchoté à l'oreille? Je le sens, j'ai mon baromètre là, et il indique son coude droit. Nous devons couvrir, protéger, ancrer... Moi, je doutais. J'interroge le partenaire bénéficiaire. Un professeur de météorologie s'amène. Bien sûr, c'était grave, mais je ne voulais pas tout mettre en branle pour des prunes. Réponse: pas de khamsin à l'horizon, d'ailleurs ce n'est pas la saison. Eh bien, sans plus demander mon avis, votre Filimon se met à organiser des équipes spéciales, à choisir les plus agiles, et les plus courageux, à préparer les cordes et les câbles et tout et tout... Dans ces instants de loisir, s'entend, sous la faucille de la lune de Mahomet. Et ne voilà-t-il pas qu'une tempête de sable se lève, comme dans les films... Nous n'avons pas de tempêtes ! Et Cicero conte d'une voix un peu élevée l'histoire de la tempête de sable qui était une autre tempête: une tempête de neige, à Doruna, sur la colline dans son enfance ! Il se la rappelle et il la conte. Les chaumières sur la colline, la forêt, d'énormes guenilles noires, descendant à l'horizon, et brusquement, l'atmosphère devenue blanche: une éclipse de

soleil. La fine poussière qui pénètre tout, entre dans les narines, vous aveugle, s'insinue dans les toitures, bloque les portes des granges. On la retrouvera plus tard dans les caves, elle avait traversé les couches de couvertures et de paille qui protégeaient les pommes de terre contre le froid cinglant — les pommes de terre, la nourriture essentielle de la colline, la réserve vitale, le pain quotidien en hiver, là où les blés ne mûrissent pas, et pas non plus le maïs, où le seigle et l'orge séchaient: herbe et avoine. Après cette première vague, la neige, la grande, amenée par le vent, jetée, portée, portée de tous côtés, la neige qui montait comme l'eau de la Doruna aux crues de printemps: elle monta jusqu'à la hauteur des clôtures, puis jusqu'à celle des maisons, il fallut creuser des tunnels allant des chaumières aux étables où l'on venait à peine d'abriter les bœufs et les chevaux; heureusement qu'il y avait l'autre réserve, le foin, dans les greniers, enfourné là en vue de ce genre de circonstances terribles ! Pour arriver au bois, sous le hangar, il fallut aussi creuser des tunnels souterrains. Mais le plus terrible, c'était l'obscurité. On s'habitue à n'importe quoi, si l'on y voit, philosophe Cicero (le couple bicolore s'en est allé, le garçon débarrasse la table, Cicero enregistre rapidement que leurs voisins ont laissé derrière eux une foule de bouteilles vides... Deux personnes seulement? ! Formidable !)... Si bien que Filimon, heureusement que votre Filimon avait tout fait ancrer; autrement nous y restions, enfouis sous les échafaudages; le sable nous aurait enterrés sans les protections qu'il avait imaginé et réalisé avec ce qu'il avait eu sous la main, vraiment bien ancrés, serrés, comme il le faut... Et nous avons pu résister !

Le réservé est un auditeur idéal. Il se tait. Les lèvres minces, un peu entrouvertes, de petites dents blanches, ses yeux qui brillent de curiosité. On le voit au milieu de l'ouragan, décidé à apprendre la fin de l'histoire... Mais l'histoire n'a pas de fin. Car sur Cicero s'abat un autre ouragan, la tempête du restaurant; celle des paroles prononcées à voix haute en plusieurs langues. Est-il donc si tard? Voilà, un groupe de Grecs vient d'entrer, ils sont jeunes et bavards. On déplace quatre tables, on les colle les unes aux autres pour en former une seule; l'orchestre monte sans bruit sur l'estrade recouverte de moquette. Des guitares, des tambours nickelés, des hommes vêtus de noir, portant de petites barbes. Il est très tard. Ils doivent s'en aller. Il doit rentrer chez lui où Cleo l'attend. Le garçon apporte l'addition sur une assiette. Le réservé tire trois cents lei de sa poche, les pose sur l'assiette. Cicero s'y oppose. Ils se disputent: C'est moi qui vous ai invité. Vous êtes le dernier venu. Moi, je suis l'hôte. La proposition était mienne. Vous avez déjà joué l'hôte la dernière fois. Faisons moitié, moitié, à l'allemande. Mais non, mais non, dit le réservé qui demeure inébranlable. C'est moi qui paie. Faites-moi ce plaisir... Mais non, ce n'est pas possible... balbutie Cicero. Et le garçon disparaît avec son assiette et son argent, se hâte vers le groupe de Grecs.

Qui lui voulais-je au fait? se demande l'ingénieur qui, comme nous le voyons, mène une vie très linéaire, très solitaire, il se le demande et ne cesse de se le demander. En fait il ne voulait rien du réservé. Il avait eu envie de le revoir, de causer avec lui, entre hommes. C'est lui qui a payé aujourd'hui,

mais la prochaine fois... Dans le bureau d'Andrei Popa cela sent bon la lavande. L'adjoint aurait-il changé de parfum? Non, mais de secrétaire. La vieille à demi chauve a pris sa retraite. Cette jeune beauté dont la jupe éclate sur les hanches et dont la chemisette blanche souligne l'évidence des seins, assez évidents de toute façon, doit avoir utilisé le pulvérisateur. Joliette, mais elle ne semble pas avoir d'yeux. Un regard mort. Elle ne le voit pas, bien que notre ingénieur ait été admis sans difficulté dans l'antichambre de l'adjoint. Qu'arrive-t-il lorsqu'on change de secrétaire? voudrait demander Cicero. Il ne le demande pas. Il ne demande rien. Il est venu chez Andrei Popa de sa propre initiative, mais avec un résidu de pensée au fond de son cerveau, il aurait voulu entamer une discussion sur le combinat d'Orient: demander comment les changements de directeur se décident... L'adjoint lui déclare amicalement, avec un sourire, son smile parfait, qu'il est toujours à sa disposition, que sa porte est toujours ouverte pour son ancien camarade, seulement les obligations se pressent à sa porte, alors qu'il dise vite ce qu'il a à dire. Je suis venu vous faire perdre un peu de temps, et voilà, je suis en contretemps, s'excuse Cicero. Vous n'êtes jamais en contretemps, dit Andrei Popa. Vous, en contretemps? Le malheur c'est que... Le malheur c'est qu'il y a un voyage urgent qui nous tombe dessus: à Paris. Naturellement, c'est à Cicero qu'il incombe ! Ne m'en veuillez pas, dit Andrei Popa en caressant ses ongles vernis. Je reconnais que vous devriez aussi vous reposer un peu... Mais qui d'autre pourrait défendre le projet? Avec une argumentation sans réplique? « Argumentation » est un mot qui suscite des nuages à l'horizon. Il annonce une sorte de tempête, plus simple à prévoir que le khamsin de ce secrétaire de parti qui a nom Filimon et dont le coude droit servait de baromètre. Argument, argumentation, argumenter, grogne Cicero en traversant la halle et en se dirigeant vers sa cage de verre. Il est rentré par la porte de derrière. Depuis la visite de Metula, l'ingénieur hait le portier de l'entrée principale. Cet individu venu du village, logé maintenant dans un immeuble, est la cause qui a déterminé ce dégât, ce résidu qui s'amasse et refroidit dans son esprit et qui l'a mené chez Andrei Popa. Pourquoi l'a-t-il laissé partir? Pourquoi ne l'a-t-il pas obligée à l'attendre? Puisque tant est qu'il l'avait dérangé, appelé... Un imbécile !... Cicero le maudit; il le maudit en pensée, mais il sent monter en lui la violence, il aimerait gifler le portier. Si bien qu'il l'évite, et entre par la porte de derrière gardée, pendant la journée, par une des subalternes de la Tsigane rondelette ou par la Tsigane en personne. Elle dit (comment s'en irriter?): Êtes-vous toujours fâché, m'sieu l'ingénieur? toujours fâché? Pourtant, il y a une grande joie qui vous attend, et beaucoup de chance, alors, pourquoi vous promener les sourcils froncés? elle le sermonne. C'est moi, c'est la Tsigane qui vous le dit... Ha ! ha ! ha ! tu t'amuses à tirer les cartes pendant les loisirs? À faire des charmes? plaisante Cicero. Ben quoi, m'sieu l'ingénieur, c'est pas pour rien que je suis Tsigane? Tu es Tsigane, d'accord, mais pas pendant les heures de travail... Il éclate de rire... Lui parler de la lutte contre les superstitions !? Ou de charlatans et d'impostures? ou d'esprits arriérés... Ou...

M.M., le doux M.M. a du moins cette qualité que lorsqu'on lui dit la vérité sans fard, il ne recule pas. Il reconnaît l'erreur et dit: Comment allons-nous nous en tirer, camarade? Il faut nous en tirer à n'importe quel prix, sinon le ministre va me bouffer. Cicero s'imagine déjà le ministre, une serviette nouée autour du cou, un couteau dans la main droite, une fourchette dans la gauche, découpant le doux M.M. rôti à point, bien doré. Pourquoi a-t-on envoyé le projet avant qu'il ne soit achevé? demande l'ingénieur. Pourquoi, tant que j'existe encore dans ce coin de terre (cette expression: il pense à madame Bilbao, qui est sous terre, dans le ventre de la Terre) ne demandez-vous pas mon avis? Surtout quand nous travaillons avec le partenaire des bords de la Seine. Nous leur avons envoyé un projet incomplet ! Nous avions un terme, fait M.M. d'une voix pleurarde. Il a convoqué une réunion-éclair du bureau de direction. Une réunion-discussion à sens unique: Cicero pose des questions, M.M. répond, les autres, trois personnes, se taisent. Le terme, que le diable les emporte ! jure l'ingénieur. Et moi, où étais-je? En Orient ! le ramène M.M. sur terre.

C'est vrai, il était en Orient. Et pendant ce temps on a envoyé au bénéficiaire un projet « quelque peu » incomplet, accompagné par un type, un « ahuri », mon cher. Langues de feu et de fumée, le dragon aux sept têtes se réveille. Et maintenant, vas-y, recolle les pots cassés ! Cherche des arguments. Quels arguments? ! gueule Cicero. Donnez-moi toute la documentation. Toute ! Des premiers calculs jusqu'au dernier dessin ! J'étais en Orient ! Et puis quoi si j'étais en Orient ! Pourquoi a-t-on fait des bêtises pendant qu'il était en Orient? Est-il le seul spécialiste de l'institut? Le seul cerveau? M.M. est fautif, qui se démène maintenant, donne des ordres, envoie fouiller dans les archives, amener, creuser, dénicher. Je veux aussi les contrats, les conditions, les prétentions, les notes, les procès-verbaux, et une discussion en tête-à-tête avec cet ahuri qui nous a mis dans le bain... À entendre ce dernier désir, M.M. est sur le point d'éclater en sanglots.

Il ne serait pas honnête de notre part d'omettre la nausée, brève, superficielle, une écume de nausée, une sorte d'éclair, disparue aussitôt qu'apparue, que l'ingénieur ressent. S'y ajoute aussi un vague ennui, une légère fatigue, peut-être, peut-être, ne misons pas tant sur les ressources d'énergie de l'ingénieur. Elles sont énormes, inépuisables. Imprévisibles. Tenez, par exemple, sa villa près de l'Arc de Triomphe, qui semble trépider, bouillonner de travail. Celui qui sait voir à travers les murs, peut apercevoir Cicero, retiré dans son petit cabinet de travail, sous les combles, qui calcule, compare, détaille, juge, à la recherche de contradictions, d'erreurs, de défauts dans les propositions et dans l'étude du partenaire ! Des défauts, oui, des défauts, et il se souvient de la règle de fer de l'un de ses grands professeurs de l'École polytechnique. Les défauts, cherchez les défauts possibles même dans les plus grandes découvertes... Cherchez les défauts de vos propres solutions. Une solution sans défauts, une solution qui est déclarée parfaite, cela signifie qu'elle n'est pas perfectible... Et une solution qui n'est pas perfectible, c'est une solution morte ou fausse, ce qui signifie la même chose. Un monde non perfectible est un monde

glacé, un monde glacé, un monde qui n'est pas véritable ! tonnait le vieillard du haut de sa chaire, et Cicero, retiré dans sa mansarde, sous l'icône lithographiée et la Madone aux yeux bridés, voit surgir devant lui sa grosse moustache blanche, sa lèvre proéminente de cheval, ses larges épaules, ses cheveux en brosse. C'était un savant du siècle passé, un grand, un des derniers, Cicero, songe à ce vieillard qui lui semblait si vivant, qui a paru soudain dans sa mansarde, venu à point, sans qu'il l'ait appelé, sans... comme il arrive parfois dans la vie et dans les contes. Il se le rappelait parfois, par hasard... Et il se demandait, diverti: Comment diable se fait-il que le vieux n'ait pas eu d'ennuis avec sa théorie des défauts? Le savant, qui était une sorte de Bobreca quant à l'origine et à l'aspect, mais différent cent pour cent (ce n'est pas lui qui se serait amouraché d'une vamp blonde, bien au contraire, son cœur était bouclé, ligoté, avec sept chaînes... Cicero sourit dans la pièce éclairée par une lampe à abat-jour d'un type antédiluvien, comme l'est aussi le commutateur qui semble sortir du mur comme une pointe d'obus, comme une moitié de sphère... (...) Tu dois chercher les défauts ! C'est par les défauts qu'il faut commencer ! Tu mènes un combat ! Il faut que tu trouves les points faibles de l'adversaire !

(...) Il se reproche sa loquacité, mais il parle sans arrêt plusieurs soirs durant, avec Cleo, lorsqu'il descend de sa mansarde, lorsqu'il prend ses repas, après qu'ils s'aiment, parce qu'ils s'aiment. Et Cleo l'écoute: c'est son mari. Trente ans de mariage. Un mari qui ne se plaint pas, qui ne rentre pas chargé des ennuis et des défaites de son travail. Un mari qui ne jure pas, ne la bat pas, un vainqueur, un type formidable et qui l'aime aussi, par-dessus le marché. Quelle chance elle a, Cleo, avec son grand flandrin, si laid bien sûr, mais qui a trouvé maintenant les arguments qu'il cherchait, qui sait ce qu'il va étaler sur le tapis vert, à Paris ! Ces soirs d'amour loquace sont probablement des soirs de bonheur; des soirs d'amour et de critique avec application pratique à M.M. et à Andrei Popa, mais ils leur appartiennent, ils sont bien à eux. À eux deux, si bien qu'au milieu des dilemmes et des jurons, ils s'étreignent, se collent l'un à l'autre; les mains de Cicero s'attardent sur les hanches chaudes, lumineuses, soyeuses de sa chère épouse, il la garde longtemps auprès de lui, lui fait l'amour, pour lui, et aussi pour elle, l'aime pour qu'elle se sache aimée et qu'elle soit aimée, passion tranquille qui transforme les corps confondus et ardents, sa présence en elle, sa respiration hâletante et un peu honteuse comme celle d'une adolescente, en une revanche sur la période où ils ont été séparés, mais aussi en arrhes pour leur éternité, unis, unifiés, sans jamais se répéter. Cicero ferme les yeux, mais ce n'est pas la femme de sa jeunesse qu'il évoque, ses sens ne vibrent pas aux amours d'antan: il est là, maintenant, avec cette femme, qui sait comment elle doit se conduire, et comment elle doit lui appartenir, qui sait le calmer, le délivrer des tonnerres accumulés en Orient, dans la cage de verre et dans la chambrette mansardée... Et elle, elle comprend combien ils sont nécessaires l'un à l'autre, ainsi, embrassés, unis, dans le même cri de passion qui annule la course aux arguments et aux défauts, qui assourdit les trompettes des pots d'échappement des motocyclettes

enfourchées par des jeunes décidés à conquérir le monde. Un couple dans son lit d'amour et de vie, tout près de la rue et de l'automne et des marronniers, mais aussi, et en même temps, à des milliers d'années-lumière de tout ceci. Cicero fait l'amour et parle. Bien masqué, il sent la joie surprise de Cleo, il est un maître qui se complaît dans cette qualité: Cleo va supprimer le salon de jeudi, elle l'a annoncé, ce qui signifie qu'elle aussi veut se consacrer à lui, redécouvre le plaisir d'être esclave, soumise, dépendante. Souvent le dîner est interrompu, les mets refroidissent dans les assiettes, son verre de vin à moitié vidé somnole avec des reflets rouges, les portes restent ouvertes, partout brûlent les lumières. Étourdie et heureuse, tard dans la nuit, pendant que l'ingénieur repose, Cleo efface les traces du désastre, range, nettoie, lave, avec des mouvements tranquilles, allant et venant de la salle à manger (où ils dînent tous les deux, si bien que chaque soir semble une fête) à la cuisine, à la salle de bain. Elle éteint doucement les lampes, appuyant délicatement sur les commutateurs, passant, d'une chambre à l'autre, mais pas avant de contrôler si la porte de l'entrée est bien fermée, verrouillée. Ils sont dans leur nid. Heureux.

(...) Pourparlers. Le mécanisme des pourparlers, la routine des pourparlers, avec cette différence qu'il existe chaque fois, sous le plasma du toujours dit, un piège dans lequel quelqu'un doit tomber. Les trois-quarts des fenêtres de cet hôtel ont vue sur les diables des toits de Notre-Dame; les installations d'air conditionné travaillent muettes et invisibles; leur souffle artificiel passe par-dessus les têtes de ces hommes qui discutent, se disputent, se réconcilient, épluchent «point par point», boivent des cafés. Ils sont jeunes et ambitieux, les juge Cicero. Moi, je suis le doyen, le vieux, le laid, se moque-t-il de soi-même en se regardant sans complexe dans la glace-paroi où plongent vers l'infini, leurs images silencieuses: une pelote de têtes, de bras, de bustes, sur la surface de la table ovale, lustrée, vernie, noyer encastré dans du noyer. Quelle idée de travailler dans une chambre à parois-miroirs ! Cicero se contemple avec humour: laid et stationnaire. Vous ne m'aurez pas, mes jolis, même si l'ahuri, cet imbécile, leur a laissé un large champ de manœuvre et ne lui a réservé qu'un nœud coulant de chanvre tordu en trois et tressé en sept. Vous ne m'aurez pas, glousse-t-il dans le miroir-paroi comme dans le miroir de son cerveau, car il aime cette expression très française et un peu licencieuse. Qui êtes-vous? Monde jeune... Jeunes hommes d'affaires... C'est vous, nos partenaires... Suit la description. Les yeux de Cicero courent sur les physionomies comme un crayon de pantographe, un stylet de pantographe, une tête magnétique d'enregistrement, une escouade électronique envoyée d'un cosmos dans un autre cosmos: comment est votre civilisation? Que pensez-vous et avec quoi pensez-vous? Et ce n'est pas la première fois, mais c'est comme si c'était la première fois, — Cicero, l'ingénieur roumain, venu pour des pourparlers d'affaire, se divertit à se contempler soi-même dans cette posture étrange. Il se transforme en professeur, le professeur qui soutenait la thèse de la nécessité de rechercher sans cesse des défauts. Où se trouve la supé-

riorité? Moi, je sais où est le défaut, vous savez où est le défaut. *Mais ce que vous ne savez pas, c'est que moi aussi je les connais.* A travers ses paupières: leur groupe plongeant dans la fontaine des miroirs ! Donc, luttons !

La théorie des défauts du vieux: Dans la mansarde, sous les yeux en amande de la Madone, Cicero a fait son devoir. Maintenant, c'est avec leurs armes qu'il les attaque. Il prend en discussion leur « partie ». Messieurs, voici ce qui nous a fait réfléchir, nous a déconcerté, commence-t-il d'une voix monotone, habité par le démon de l'astuce, ce qui l'envahit d'un plaisir empoisonné et délicieux. Peut-être est-ce un des démons-*kitsch* de la cathédrale qui parle, incarné en sa personne. Il sent qu'il les a pris de court, par la surprise. Ils s'attendaient à des excuses, pas à une attaque. Son accompagnateur de l'aéroport, l'élégant frisé, est un spécialiste et ne fait plus de politique, ne cause plus du cours du dollar et pas non plus du sort de Dame France. Leur affaire lui tient bien plus à cœur. Cicero s'interrompt, allume une cigarette. Sur la table, dans des boites d'argent, plusieurs espèces. Il choisit une « Gitane », continue à parler, je m'excuse, messieurs, je suis un type d'ancienne mode, je n'ignore pas nos propres déficiences, mais il existe cependant une morale des pourparlers. Soyons tous *fair*... Voici ce qu'on ne saurait ignorer. Dès le début il fallait observer que le projet que vous nous proposiez était vulnérable là et là... Il parle... Les auditeurs ont plongé depuis longtemps dans le miroir infini. Miroir du temps ou miroir de l'espace infini. Ils errent dans les planètes: le protocolaire Français algérien, le beau monsieur à la barbe châtain clair et deux dames qui fument sans discontinuer et portent des blouses roses sur le col desquelles s'étale leur chevelure à la Mireille Mathieu ; il y a encore les conseillers — à peu près du même âge que le monsieur à barbe — 40 ou 50 ans —, vêtus de sombre. Pourquoi semblent-ils tellement surpris? Personne n'est parfait. Je pourrais démontrer aussi le contraire de ce que je viens de dire... Mais il n'est pas venu démontrer le contraire, il est venu trouver un défaut, obtenir un ajournement. Il est le superspécialiste, et le voilà lancé. Nous ne le comprendrons pas. Eux non plus, les partenaires de la salle, brusquement devenue incommode, brûlante, n'ont pas tout compris. Une seule chose, oui: On leur a envoyé un démon. L'eau gazeuse coule en glougloutant dans les verres — le monsieur à barbe a soif. Ah ! Vasilache, sourit l'ingénieur en lui-même, Vasilache, mon ami, si tu n'avais pas été un imbécile, tu nous aurais épargné à tous une scène pénible. Parce que, il faut bien le reconnaître les installations pour lesquelles l'Institut devait effectuer cette étude de projet ne sont pas de la dernière heure, et ce jeune partenaire n'est pas de première force. Leur affaire est un peu mince; ces messieurs sont à bout de ressources, à l'affut de crédits... Or, il ne leur est pas agréable, pas agréable du tout, que ce rouquin dégingandé les asticote de ses paroles indiscrètes. Il n'y a là ni offense, ni impolitesse. C'est le point de départ qui cloche, leur dit gentiment Cicero, et à nouveau un immense désir de se moquer de ses interlocuteurs l'envahit. Un désir de se montrer mauvais. A-t-il déjà ressenti ce même sentiment...? Oh ! Oui ! A Troie... un soir, le soleil se couchait au loin, vers le détroit, la cohorte

de matrones anglaises, avec la vieille pignouffe qui savait seulement que la Roumanie, c'était le pays de Dracula. *Dracula's castle*, ricane Cicero en lui-même, tout en se dédoublant, attentif, ne laissant pas échapper un seul argument, un seul détail de leurs erreurs... Le protocolaire frisé le fixe avec stupéfaction. La barbe châtain clair ne domine son irritation qu'à grand peine. Les demoiselles fumeuses écrasent leurs mégots dans le cendrier d'un geste simultané.

Bref, l'ingénieur détruit l'équilibre artificiel, la convention qui s'établit, se désire, se suppose au cours de n'importe quelle transaction; il se conduit même d'une manière nonchalante, mettant en discussion la qualité de leurs études, leur prédit des catastrophes financières, retourne le couteau dans des plaies encore ouvertes, réveille des douleurs endormies, avec une bonne humeur qui ne cesse de croître (langage Vaverna !). C'est ce qui explique nos réticences, c'est ce qui explique les retards, c'est ce qui explique que notre étude soit encore incomplète. (Vasilache n'aurait pas dû consentir à accepter le contrat, il ne devait pas y atteler l'Institut... Sauvons ce qui peut être sauvé... Sauvons la Vérité, édicte l'ingénieur, tout au plaisir de se sentir dans la posture d'un démon, du moins a posteriori). Les projets-études pour cette partie du combinat de conserve de la viande, qui nous reviennent, voilà, ils sont là, nous avons adopté les solutions suivantes. Une, deux, trois... Arguments tirés de la littérature mondiale spécialisée, pédanterie, hésitations, messieurs, rien n'est parfait, dans ce domaine non plus, le dernier mot n'a pas été dit, mais au prix que vous nous offrez, compte tenu de vos possibilités, la formule que vous aviez adopté au commencement, quand vous deviez nous confier toute l'exécution du projet (L'imbécile, il avait accepté un co-participation, avait signé une collaboration avec un spécialiste « du dehors » qui, s'il n'était guère scrupuleux dans son métier, était d'une habileté exceptionelle en affaires !) oblige à une telle conception...

Les installations d'air conditionné continuent à fonctionner. Une des dames examine ses ongles longs et mauves, elle les trouve beaux; la barbe châtain clair fume, l'Algérien se mord les lèvres, un autre monsieur, le représentant le plus proche du *boss*, se tait, le front plisée; La Seine coule, des grappes de jeunes touristes prennent d'assaut les escaliers qui montent aux monstres de Notre-Dame; les touristes riches et âgés remplissent les bateaux-mouche de cristal, autour du Sacré-Cœur des dizaines de peintres à la sauvette idyllisent au crayon, à l'encre de Chine, au *flaw-master* les Anglaises rousses, trop mûries, mais abondamment nanties de fric; le Musée des figures de cire est ouvert, la place Pigalle est déserte à cette heure, des bus halètent en gravissant la colline de l'ancienne bohême; à Montparnasse — centre de la nouvelle bohême, on aperçoit le même jour Liz Taylor et Liza Minelli; au Centre Pompidou des Italiens engloutissent des clous, des Indous avalent des flammes; des contractuelles posent des papillons sur les parbrises des voitures en stationnement interdit; devant l'Hôtel de Ville, des accordéonnistes jouent dans le métro; dans ce même métro aux couloirs jonchés de papiers multicolores, deux voiturettes de souliers Bally en soldes. (...)

M.M. est heureux d'avoir obtenu un répit. Andrei Popa ne lâche pas sa main. Un cognac Napoléon? lui offre l'adjoint, et il ouvre l'armoire métallique qui dissimule la bouteille clandestine. Puis, il chasse au pulvérisateur les dernières traces des relents d'alcool. Maintenant, vous devez comprendre que je me languissais de vous, que je ressentais votre absence ! conclut l'adjoint. Et il se rend à l'Institut pour louer devant le bureau de direction, ce collègue qui etc. Mais Cicero ne l'entend pas. Les événements glissent sur lui. L'automne s'achève, se dissout, est invisible; les rues ont été englouties par une sorte d'abîme céleste à travers lequel il flotte avec sa Dacia vers l'Institut et de retour. Dans les intervalles des aller-retour il fait l'amour avec Cleo, lit sans trop comprendre ce qu'il lit: vie livresque, linéaire. Il se dit de temps en temps sans trop de conviction: Est-ce que je suis fatigué? Est-ce que je commence à me fatiguer? Il n'est pas du tout fatigué. C'est sûr. Et puis, cela se verrait ! Se sentirait ! Les différentes scènes banales de son existence, qui n'est d'ailleurs aucunement banale, le lui auraient prouvé. Pensez donc (songe-t-il dans sa cage de verre) il n'est pas donné à tous de faire pivoter des immeubles, de courir le monde d'un bout à l'autre, d'être félicité, de voler de succès en succès. Si bien que lorsqu'il reçoit la deuxième visite de Metula, Cicero est très sûr de soi. On vous attend au bureau d'entrée, monsieur l'ingénieur. Qu'on attende, dit l'ingénieur. Puis: Peut-on attendre? C'est une dame. Pouvez-vous attendre? entend-il le portier demander. Puis: Peut-être. Je viens tout de suite, dit Cicero. Mais il tarde un bon quart d'heure. Elle n'a qu'à partir, si elle est pressée, décide-t-il. Je viendrai, ma chère, je viendrai, mais quand je le voudrai. J'ai bien droit à une petite vengeance n'est-ce pas? Ce ne fut qu'une fois dans le corridor, à la hauteur du bureau de M.M., qu'il songea qu'il ne l'avait pas vue depuis qu'il était rentré de Paris. Il ralentit le pas. S'arrêta. Où vais-je? Que me veut-elle? Il revint à sa cage de verre, téléphona au portier: La dame est là, elle m'attend? Elle vous attend, monsieur l'ingénieur. Peut-elle encore attendre? Le portier: Pouvez-vous encore attendre? A Cicero: Oui, elle peut.

Il refit tout le trajet: enfila le corridor, parcourut l'allée asphaltée, ateignit la loge du portier; le paysan en uniforme brun le salua: Bonjour, M'sieu. Bonjour, dit Cicero.

Et soudain, il la vit.

En français par TEODOR SAULEA

# L'Art et la qualité de la vie

Parler de la participation de l'art à l'affirmation de la qualité de la vie, c'est user d'une nouvelle formule pour désigner la relation de l'art et de la vie sociale et en préciser de nouvelles fonctions. Si ce problème requiert l'attention aujourd'hui, c'est que la qualité de la vie se trouve elle aussi au premier plan des préoccupations modernes visant à établir le statut social et individuel de l'homme de nos jours. Préciser ce statut ressortit, en dernière analyse, à l'horizon idéologique, vu la tendance qu'il y a à délimiter une certaine *conscience de la participation*, en train de s'édifier *sur* mais aussi *au-delà* de l'objectivité de la situation économique et sociale qui fournit les données concrètes aux exigences de la vie. Il est bien évident que cet aspect qualitatif de la vie concerne l'homme concret, celui qui ressent vivement la nécessité de formuler avec précision les conditions et les objectifs de son activité, afin d'œuvrer à leur accomplissement en proportions toujours croissantes. Cette large sensibilisation a pour conséquence l'assimilation progressive des exigences quant à la qualité de la vie par le système de valeurs de la collectivité, valeurs qui se retrouvent au niveau des diverses professions dont elles éveillent les élans performants. L'expérience de la vie est fonction des données qualitatives des diverses activités qui constituent l'ensemble des pratiques humaines, entre lesquelles les activités culturelles ne cessent de gagner en importance. La portée du concept général de la qualité de la vie rejaillit également sur les spécialisations elles-mêmes, qui sont rappelées à l'ordre quand elles tentent de s'arroger des prérogatives unilatérales face à l'objectif commun: l'édification multilatérale et supérieure de la personnalité humaine, entreprise à laquelle chaque profession est tenue d'apporter sa contribution spécifique et exemplaire. Il importe donc d'établir, à la lumière de ces affirmations, en quoi le bon fonctionnement des diverses pratiques de la vie sociale peut influer sur le niveau de vie.

Du fait qu'il est constitué par l'ensemble des biens culturels, le cadre culturel compte, aux côtés de bien d'autres, parmi les *conditions* de la vie, alors que les objets artistiques fournissent des biens au milieu où vit l'homme, représentant eux aussi une partie des ressources de la qualité de la vie et pouvant être mis en jeu par tout individu qui entend bâtir solidement sa propre vie. Surgit alors cette question à double tranchant: qu'y-a-t-il à choisir dans un « riche assortiment » et comment l'homme est-il censé user de son choix? Cependant, si avant de répondre tout de suite à cette double interrogation, on suivait de plus près les multiples nuances que revêt l'interaction entre la qualité de la vie et la qualité de l'art, entre la vie vécue et la vie artistique, les explications couleraient de source, fonction de la manifestation progressive des aspects et effets de cette interdépendance.

C'est que l'homme fait subir à la vie l'empreinte d'un *style*, lequel, à force de se reproduire — chez le même ou chez tous les individus d'une collectivité — finit par rejoindre les conditions concrètes de la vie. Le contenu de chaque activité humaine est donc aussi fonction du style de vie,

de l'idée de valeur humaine qu'exprime ce style, tel qu'il se constitue chez l'individu qui en prend conscience. Il importe, par conséquent, de distinguer entre les conditions de vie et l'aspect concret de la vie dans ses diverses activités. Le niveau de la qualité de la vie ne saurait être déterminé que si on le rapporte à quelque chose, à savoir aux possibilités qu'a l'homme d'œuvrer à la réalisation des valeurs auxquelles il aspire au plus profond de lui-même. C'est ce que vient souligner par ailleurs un fort ample ouvrage roumain traitant de la qualité de la vie et auquel nous empruntons quelques idées significatives concernant le comportement humain face aux biens artistiques: « le nombre de livres que l'on trouve dans les bibliothèques et les librairies est une chose, alors que la pratique de la lecture en est une autre. Les théâtres, les salles de concert, la musique enregistrée sont des conditions, alors que les séances de théâtre, les concerts, les auditions sont des activités. » (*Indicateurs et sources de variation de la qualité de la vie,* sous la coordination de Cătălin Zamfir, Bucarest, Éditions de l'Académie, 1984, p. 19). S'il est bien vrai que le besoin d'information est universel, son contenu est pourtant concret et fonction du *style* de conduite de chaque individu. Or, l'offre artistique est censée modeler profondément ce style de vie.

La variante artistique du *modèle de travail* accentue les facteurs intensifs et symboliques de l'*état de création* au niveau de l'ensemble des activités humaines, lui rendant ainsi sa spécificité parmi les autres valeurs spirituelles. Car c'est par le biais de la création artistique que le beau prend place dans la vie, comme indice de la composante esthétique de sa qualité, qualité dynamique, qui n'est pas sans supposer un effort de participation ininterrompu. Et la création propose précisément des modèles humains, dont l'efficience tient à la forte tension intérieure de la spécificité artistique. L'art participe de la qualité de la vie moderne à travers une corrélation qui s'établit entre la finalité et la qualité des efforts humains, entre la conscience du donné et la conscience du devoir, entre l'humanité et l'humanisme, entre l'écosystème et le système social. Cependant, une vision complexe des phénomènes et des déterminations fait clairement ressortir, par exemple, la nécessité d'une corrélation entre le progrès économique et l'optimisation spirituelle, le modèle humain artistique de cette dernière n'étant pas sans suggérer la modalité d'accéder à un monde plus juste, meilleur, plus humain.

La coexistence de la nécessité et du symbole dans l'objet du travail rend le beau extensible à la durée du travail, expression parfaite de l'homme capable d'accéder au poétique par le biais de la praxis. C'est précisément là que réside l'une des significations majeures de l'art, celle qui en fait la mesure sensible de la liberté par le travail, mesure inhérente à la personnalité humaine. Quant à la qualité des visions artistiques, c'est le coefficient de symbolisation globale de l'homme qui en donne la mesure.

Un rôle particulièrement important dans ce contexte: celui du créateur. Si l'on est en général d'accord sur le fait que la vision artistique dépend autant de la vie de l'artiste que des caractéristiques de la collectivité, le rôle du créateur moderne apparaît alors augmenté de sa capacité de saisir

et de symboliser la mentalité améliorative de la nouvelle société, et cela dans l'idée, de plus ample résonance, d'une esthétique devenue éthique de l'avenir. En ce sens, l'ouvrage cité plus haut signale, comme un symptôme de la dynamique des nécessités culturelles roumaines de nos jours, l'apparition dans le milieu rural, des créateurs d'art spécialisés qui, conjointement avec la diffusion massive de leurs produits, contribuent substantiellement à l'optimisation des performances artistiques des récepteurs, à l'affinement des goûts et à une plus exigeante évaluation des nécessités. Car le créateur offre l'image idéale des nécessités les plus profondes en raison de la vocation qu'il se sent de radicaliser artistiquement les mesures inhérentes au monde. Fort d'une résonance sociale bien supérieure aujourd'hui en ampleur, le destin du créateur vient attester que la qualité de la vie ne saurait être garantie que par les seules conditions qui permettent l'épanouissement de la personnalité humaine. La conception moderne de la création tend à intégrer le beau aux contextes concrets, en tant qu'élément de la pratique sociale, que facteur censé modeler exemplairement le style de vie. L'influence améliorative de l'art consiste à muer les impératifs philosophiques en modèles de vie supérieure, à faire de l'actualité la contemporaine de l'avenir.

Le perfectionnement du goût artistique — dont les répercussions deviennent sensibles dans la formation du style de vie — est impulsé par le souci grandissant de raffiner sur les moyens d'expression, phénomène qui pratiquement ne connaît pas de limites. Les besoins de participation culturelle, susceptibles de multiples variations au sein d'une collectivité connaissent également la même dynamique. Mais tout cela dépend de la qualité des orientations présidant à la consommation d'art, car agréer les formes inférieures de l'art (de vulgarisation, pseudo-artistiques ou par trop didactiques) c'est travailler à la dépoétisation plutôt qu'à la promotion de la qualité de la vie. D'autre part, le poids de l'art dans le style de vie a trait à une loi sociologique en vertu de laquelle une consommation accrue n'entraîne pas forcément, voire mécaniquement une promotion équivalente de la qualité de la vie. C'est que là, le danger vient du côté de l'amateurisme qui, stimulé en outre par une compréhension plutôt superficielle de ce que signifie la démocratisation de l'accès à l'art, tend à « déproblématiser » celui-ci, du fait que les formes d'art rudimentaires sont aussi les plus « commodes ».

L'« état » de la vie ne saurait être rapporté qu'à des nécessités profondément humaines, ce qui par ailleurs doit inciter chacun à entreprendre des évaluations par soi-même plutôt qu'à ressasser des formules sans lendemain, puisque la qualité de la vie a trait à des personnes concrètes, à des individus. On a pu constater, par exemple, qu'une personne déployant une activité intellectuelle ressentait plus que d'autres la nécessité des biens culturels, artistiques y compris, susceptibles d'entretenir sa capacité professionnelle et son tonus en tant que participant à la création des valeurs spirituelles. Ceci n'est pas sans montrer une fois encore que l'impact de l'art sur la vie concrète suppose une prédisposition culturelle de plus large envergure et un constant souci de perfectionnement à des niveaux de perfectionnement toujours plus hauts. On pourrait, en effet, établir une relation entre le type

de travail et les nécessités de la consommation artistique, bien que la qualité de la vie soit assurée également par la consommation d'art socialement généralisée, puisque l'art n'est pas lié directement au type de travail (sauf pour ceux qui en produisent) mais à l'essence humaine des individus. L'emploi des loisirs revêt en ce sens une importance particulière. Car la manière d'employer les souvenirs et ses résultats dépendent autant du désir personnel d'enrichissement intérieur par la réception de messages artistiques (facteur subjectif) que de la corrélation des possibilités de participation aux manifestations artistiques et de la qualité des divers moyens d'information artistique (facteur objectif). Cela vient attester une fois encore le fait que le degré d'organisation compte parmi les facteurs majeurs de la qualité de la vie, l'état favorable résultant de la meilleure corrélation des options et de l'exigence personnelle de bonheur (cultiver soi-même afin d'aboutir à un équilibre intérieur). Il s'ensuit que l'orientation active vers la « culture de pointe » (« de performance ») est à même de fournir les informations propres à satisfaire aux exigences de la qualité de la vie.

L'intégration de l'art dans l'ordonnance pratique de la vie représente un apport supérieur à la qualité de celle-ci. L'art s'affirme ainsi comme une institution du quotidien social, pourvoyant à la dimension esthétique des pratiques sociales par son renouvellement du pragmatisme courant et la généralisation du style « esthétique » (insertion de la « durée » de l'art dans la dynamique des expériences de vie). La technicisation moderne fait parvenir les moyens d'exécution à un perfectionnement compétitif, à une haute performance, que rencontrent directement et à tout moment les expériences optionnelles individuelles. L'explosion informationnelle travaille à modeler la psychologie réceptrice dans le sens de la mobilité et de la sensibilité au nouveau, ce qui n'est pas bien loin de l'hégémonie de l'image en art. On voit ainsi s'établir une interaction fructueuse entre l'adaptation synchrone de l'individu à la technologie moderne et la recherche des nouvelles possibilités combinatoires du langage artistique. La socialisation des expériences optimales est source de l'accès généralisé à toutes les formes d'art, car l'éducation esthétique et la dynamique intérieure des genres artistiques travaillent à réduire sensiblement les différences de popularité entre les diverses formes de l'art. La perspective humaniste du développement de la société situe la qualité optimale de la vie au niveau des valeurs formatives, dans la mesure où l'art offre à la conscience sociale des modèles qui sont autant de propositions d'immanence sociale.

La qualité de l'homme, postulat de la qualité de la vie, est décelable chez le nouveau type d'intellectuel, celui qui entend conjuguer l'érudition et le raffinement, l'art et la technique, l'intelligence et l'observation, la réflexion et la sensibilité, tout cela convergeant vers la reformulation de la « contemplation » comme action et motivation, par le biais de la « critique » fonctionnant spontanément en raison d'une judicieuse sélection des valeurs. Les professionnels de l'art, qu'ils soient créateurs ou critiques, se retrouvent ainsi confrontés à des responsabilités grandissantes et à une haute autorité professionnelle que requiert le nouvel horizon socio-intellectuel. Le labora-

toire du critique c'est l'agora de la vie artistique et dans les jugements qu'il porte sur les valeurs il y a quelque chose de la rectitude persuasive de l'éloquence antique. Participant donc de la qualité de la vie l'art travaille fidèlement et directement à la promotion de l'individu qui en vit l'expérience: l'homme doit pouvoir connaître directement le patrimoine artistique de l'humanité, les chefs-d'œuvre répandus sur notre planète. Le tourisme lui-même est en train de substituer le voyage de documentation au voyage d'agrément, la reconnaissance des valeurs à une connaissance superficielle. C'est que le contact direct, soigneusement préparé et attendu, facilite des expériences esthétiques particulièrement édifiantes.

Comme le monde où nous vivons est en plein changement, les activités spirituelles de l'homme sont à repenser selon de nouvelles dimensions. Car l'homme moderne éprouve le besoin impérieux d'une unité intérieure, pour être à même de prendre une attitude ferme et réfléchie à l'égard des problèmes essentiels à l'ordre du jour. Désireux avant tout de préciser sa propre position dans l'univers, l'homme fait de sa propre personnalité l'objet privilégié de sa soif de connaître. C'est que la « maladie de la personnalité » moderne a trait aux limites de la connaissance de soi, au besoin pressant qu'éprouve l'individu de s'appuyer sur des certitudes, de croire à sa propre réalité. La soif de connaître n'est plus du tout une simple curiosité, mais un approfondissement des actes mêmes de la pensée par excellence créateurs, et elle se définit en termes d'initiative et de capacité d'invention. L'art est appelé à retrouver l'immédiat et la spontanéité, à éliminer toute duplicité, car la définition de la personnalité est directement liée au problème de la liberté de pensée. Un phénomène qui n'est pas sans conséquence pour la sphère de l'art c'est l'importance grandissante qu'acquiert dans la vie intellectuelle moderne la poésie, qui n'est plus ornementale, ni sentimentale, mais effectivement un mode spécial de connaissance et d'accès à un monde inconnu, qui enveloppe toute l'existence et se trouve à l'origine de toute activité esthétique (cf. Pierre Berrière, *La Vie intellectuelle en France*, Paris, Éditions Albin Michel, 1974, p. 543). Le même auteur constate que l'esprit curieux et constructif est en train de retrouver ses droits, en tant que nouvelle relation de l'homme et du monde, toute différente du relatif isolement propre à l'humanisme traditionnel. L'œuvre de reconstruction d'une nouvelle humanité ne va pas sans l'apport remarquable de l'esthétique, qui travaille à conférer une riche substance aux expressions significatives, révélatrices, ainsi que de la profondeur à la curiosité intellectuelle spécifiquement moderne. C'est cette quête incessante et cette curiosité inextinguible qui font acquérir à la conscience esthétique de nouvelles dimensions, qui la « réhumanisent » en la mettant au diapason des nouvelles exigences de la vie. « Le grand écrivain — note

Eugen Simion dans son livre *Défi à la rhétorique. Journal allemand* (Bucarest, Éditions Cartea Românească, 1985, p. 140) — n'est plus ni *saint* ni *prophète*. Dans les nouvelles structures sociales et intellectuelles de notre siècle il devient autre chose: une conscience, un maître à penser, un *philosophe de l'existence* et un pédagogue social à l'instar de Sartre. Le talent n'éclot plus dans l'isolement. Le prestige de la solitude sociale et de la souffrance physique (qui font les dossiers de la sensibilité romantique) n'ont plus de cours aujourd'hui. L'esprit créateur porte aujourd'hui d'autres marques de noblesse, telles que l'engagement conscient, par exemple, et la compréhension de l'art comme "instigation à l'humain", selon l'heureuse expression d'un poète roumain. »

Le réputé sociologue français Pierre Bourdieu parle à un moment donné de la légitimité culturelle des diverses institutions censées d'organiser hiérarchiquement et objectivement les différents systèmes d'expression, du théâtre à la télévision. Les consommateurs semblent davantage attachés aux formes dites « traditionnelles » qu'ils ne le sont à des modalités plus récentes telles que le jazz, la cinématographie ou la photographie (bien que les passionnés de ces domaines ne fassent que reprendre ici des modèles de comportement propres à la culture traditionnelle). Le chercheur français constate encore que l'aspiration des formes non-traditionnelles à la légitimité culturelle use de puissants moyens de persuasion, en empruntant à la critique universitaire son ton savant, allant même jusqu'à une érudition cultivée pour elle-même et enchérissant sur certaines marques extérieures pour faire valoir leurs bons droits (cf. *Panorama des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1973, p. 178—179). Ces « réinvestissements » modernes se rangent aujourd'hui parmi les dimensions de l'*habitus* (notion qui recouvre les comportements fondamentaux et relativement stables qui définissent un mode d'être), comme autant d'arguments culturels sur l'existence et la conscience de l'homme, sur le type de représentations et d'orientations axiologiques qui le caractérisent. Prendre conscience de cet habitus permet de dépasser l'alternative conditionnement/créativité, en facilitant l'affirmation de la création riche en nouveauté, comme liberté humaine propre à la production d'idées.

Les formes présidant à la *légitimation culturelle* revêtent parfois des aspects rebutants en raison des détournements de sens qui s'y opèrent, phénomène de nature à dégrader plutôt qu'à consolider la qualité de la vie. Il s'agit, en l'espèce, de l'industrie du *kitsch*, dont l'intérêt soi-disant « artistique » va au goût médiocre ou au-dessous du médiocre, ce qui fausse la perception artistique et contrevient, par conséquent, aux exigences d'une vie supérieure. Cela fait que les modèles d'art authentiques restent dans ce cas en dehors de «l'horizon d'attente »; la vérité c'est que toute forme d'auto-illusion et de superficialité empiètent sur la possibilité réelle d'accéder à une haute

qualité de la vie. La confusion qui règne entre les langages artistiques et les langages pseudo-artistiques, l'incompréhension de la spécificité des premiers témoignent de la réception incorrecte de la nouveauté sous l'impact de la technicisation moderne. Les nouvelles modalités de création artistique sont intimement liées aux nouveaux moyens d'édification de la vie, plutôt que de s'y opposer. La valeur artistique pénètre de droit et de fait dans le riche périmètre de l'information moderne, ajoutant à la production technique une composante esthétique et induisant dans celle-là même une fonction esthétique.

On voit se vérifier aujourd'hui, sur un autre plan, cette affirmation d'Aristote au sujet de la dynamique des comportements: « la répétition des mêmes actes engendre les habitudes ». Arrivés à ce point il nous faut reprendre l'examen des affirmations précédentes en fonction de l'identité comportementale de l'homme, de son style de vie. Les efforts visant à l'atteinte de nouveaux modes d'organisation de la vie, tout en tenant compte des conditions extérieures de celle-ci, expriment directement tel niveau de la qualité de la vie. La création culturelle a ceci de remarquable qu'elle stimule les initiatives personnelles et met en évidence l'originalité de l'existence individuelle, encourage les élans créatifs, donc la liberté de manifestation de l'homme. La valeur du style de vie cristallise dans les aspirations et les idéaux dont l'image artistique indique la cote maximale, la meilleure performance, conférant à l'existence un rythme dynamique, transformateur. L'apport de l'art s'insère dans un processus plus ample, visant à la satisfaction plénière des exigences spirituelles de l'individu, en vue de l'épanouissement de sa personnalité, car la créativité humaine ne connaît pratiquement pas de limites.

Les orientations axiologiques s'expriment, rappelons-le encore, dans le style de vie, lequel « se constitue par l'objectivation des potentialités créatrices individuelles. La portée de son influence est strictement dépendante de la force de la personnalité qu'il révèle, ainsi que de la perméabilité du contexte social où il se manifeste. L'apparition de certains éléments créatifs et leur transformation en invention culturelle significative tient moins aux conditions matérielles qu'au degré de démocratie, de liberté réelle qu'offre tel ou tel système social » (Nicolae Lotreanu, *Le Style de vie comme invention culturelle*, in *Le Mode de vie et la qualité de la vie*. Bucarest, Éditions politiques, 1982, p. 141). Les libertés démocratiques réelles stimulent l'apparition et le développement des styles de vie créatifs, ouvrent à la personnalité son espace de manifestation, ce qui fait augmenter, proportionnellement, les possibilités d'apparition des inventions culturelles. La création artistique influe sur la qualité de la vie, principalement sur deux voies, parallèles et complémentaires: par sa « relance » sociale, du fait que le beau se range depuis toujours aux côtés de la vérité et du bien (en témoignent aujourd'hui les « esthétiques »

de la vie concrète, du design à l'esthétique du quotidien) et par la conservation de l'autonomie du domaine, assurée par la production de valeurs spécifiques.

Au niveau de la réception, donc en tant que réalité vécue, l'art offre un nombre idéal de patterns de comportement et sollicite l'adhésion intérieure à un certain style de vie. Cependant, si la « diversité des styles de vie est, en premier lieu, une diversité culturelle » (Georgeta Ploeşteanu Marghescu, *Le Rôle des valeurs dans la structuration et la dynamique du style devie, op. cit.* p. 151), l'apport de l'art à la constitution de la perspective axiologique sur le style de vie est alors indispensable. Tout en influant sur le style de vie, l'art agit puissamment dans le sens de la cohérence intérieure des individus, bâtit leur personnalité de l'intérieur, fait ressortir pour chacun son identité à lui-même, ses particularités, son individualité (« la valeur faisant l'objet d'une option, le style ressortit à l'autodétermination » — *ibidem*, p. 154). Par le style de vie, la valeur artistique devient elle-même action, vécu. Car, à la différence d'autres valeurs, la valeur artistique possède (de par la sensibilisation aux symboles) une force d'influence supérieure, ce qui confère à l'art un rôle de poids dans l'optimisation de la qualité de la vie. La valeur artistique pousse donc organiquement vers les formes les plus élevées de l'activité spirituelle et travaille à façonner le mode d'être de la personnalité, si complexe, selon les cotes dominantes de ses projets; elle suscite donc l'aspiration à un style de vie élevé, idéal, comme réponse à un incessant appel. C'est dire que, par le style de vie, l'art entre de plein pied dans la civilisation.

Et, puisqu'on parle d'art, pourquoi nous refuser ce que Gaston Bachelard (et bien d'autres encore) avait préconisé: le droit de rêver? C'est que l'art situe la vie entre le présent et le général, entre aujourd'hui et toujours, lui offrant ainsi la plus juste philosophie de l'avenir. Comme le faisait remarquer Bachelard dans ses incitantes « rêveries » *(Le Droit de rêver*, Paris, P.U.F., 1938), « la poésie est une métaphysique instantanée », un concentré d'univers. À travers la poésie, principe d'une simultanéité essentielle, l'être humain atteint à l'unité de soi. L'art offre donc de vivre selon une dimension autre que l'habituelle: celle d'une « métaphysique immédiate », d'une psychologie des profondeurs, où il entre des éléments poétiques essentiels, comme autant de joies de la vie. C'est que l'art « crée » l'immédiat comme promesse d'avenir.

TITU POPESCU

# Les Vertus du design

À la *Triennale de design*, ouverte fin 1985 et début 1986 à Bucarest dans les salles Dalles, se trouvent représentés bon nombre des domaines de cette discipline qui ont déjà pénétré effectivement dans la production industrielle ou dans celle de petites séries ; d'autres en sont absents comme, par exemple celui du design graphique et du design publicitaire, dont on nous dit qu'ils feront l'objet d'une présentation à part. Comme dans les précédentes sélections de ce genre, une étroite interférence rattache les arts décoratifs (dont les objets jouissent d'un statut individuel marqué) au standard et à la série, qui comporte des relations assez complexes et ambiguës. Composée de compartiments distincts, disposée dans un espace ample, organisée par îles compactes d'objets parmi lesquels le visiteur circule sans suivre un trajet défini, l'exposition donne à la fois un sentiment de clarté et de liberté. Sans prétendre à la démonstration, elle permet le contact immédiat, une certaine intimité avec les objets étant au fond, une subtile et voulue mise en scène du quotidien.

Le « thème » matérialisé par l'actuelle collection d'objets (où figurent aussi, néanmoins, des objets d'ingénierie avec la participation d'un complément esthétique), est celui de l'acceptation de la condition esthétique prépondérante. Les essais sont donc réalisés, pour la plupart, au niveau de la forme et les solutions les plus réussies sont celles où, par l'intervention du design, un « appareil » (ou un « instrument ») transcende sa condition pour devenir « objet de communication ». En fait, il n'y avait jamais eu de véritable rupture entre la fonction et le sens, dont le point de contact est la forme. Il existe entre les fonctions et les formes une dialectique de la nécessité — et comme le troisième terme ne saurait être absent, ces fonctions et ces formes découlent d'un sens. Plus exactement, les fonctions concrètes, dictées par certaines actions qui exigent des instruments, dérivent des nécessités d'une société dont les pratiques et les habitudes sont motivées par une image théorique globale du monde. Le première œuvre géniale de design est la roue. Elle a changé le rythme et, peut-être, le sens du développement de la civilisation humaine. Elle n'est, cependant, que l'expression concrète d'une vision du temps et de l'espace. Toute une série de motifs ornementaux reprendront, jusqu'à l'épuisement, ce signe d'un temps qui n'est pas soumis à la détérioration, à l'usure, cette forme d'une efficience mécanique idéale. La roue sera associée aux mythes solaires et à la vie. Et, sur les longues routes qui sillonnent l'image encore si jeune du monde, elle fera glisser dans les ornières les quadriges et les chars destinés au transport de marchandises,

elle fera tourner le tour du potier d'où sortiront les vases de céramique... Siècle après siècle, la forme circulaire offrira des modèles pour ordonner le mouvement des astres et pour exprimer la perfection formelle. Ce n'est là qu'un exemple, mais qui permet de comprendre combien étroitement sont liés les deux types de fonctions dans l'artefact.

La fonction immédiate, pragmatique, et celle symbolique ne se divisent pas nécessairement en support de l'articulation formelle et superstructure ornementale, bien que, souvent, le rajout ornemental recouvre (masquant ou donnant un prestige à la fonction) l'objet. Ce qui semble inesthétique à une époque peut constituer la loi d'une autre. L'époque où le design industriel débutait comme discipline connut la profonde horreur de la décoration excessive, la suspicion justifiée à l'égard de la surchange émotionnelle de la forme, de l'abus de symboles. Le principe fondamental de ces années fut le fonctionnalisme, la limitation de l'aspect esthétique de l'objet à la pureté de la forme qui exprime la fonction. Combien trompeurs sont ces jeux avec la fonction, la forme et le sens, Erwin Panofsky le prouve avec malice, examinant l'évolution de l'aérodynamisme, d'un principe véritablement fonctionnel à un « principe général et d'ordre esthétique du XXe siècle », « embelli » et restitué au domaine initial « dans une forme tout à fait non fonctionnelle ». Cependant, ce principe avait influencé tout un système de relations, était intervenu dans notre image du temps et de l'espace quotidiens, de la vitesse avec laquelle nous pouvions les traverser. L'aérodynamisme nous fournit, en dernière instance, la forme d'un mythe contemporain — le mythe de la vitesse.

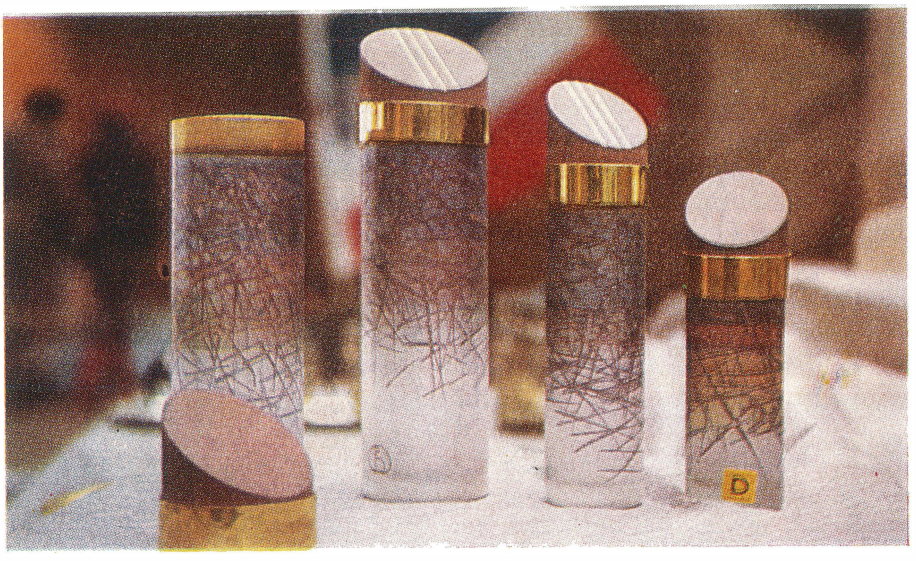
Après tant de décennies écoulées depuis que l'on pratique le design, que l'on embellit les objets selon des principes modernes, c'est-à-dire en dehors de l'ornement, que l'on fait des études sur la psychologie de la forme et de la couleur, des études d'ergonomie et des tests de matériaux, que la démocratisation du beau et sa diffusion en masse, que l'avalanche des objets qui constituent l'univers quotidien essaient de se substituer à la révélation de l'objet artistique unique, le domaine du design lui-même est devenu plus riche, plus perméable peut-être aux valeurs culturelles traditionnelles, et le principe « orthodoxe » du fonctionnalisme a perdu de son autorité. On peut, de la sorte, opposer au slogan d'Adolf Loos: « ornement et crime » le slogan de Lionello Venturi: « vers une architecture impure ». Et si l'architecture elle-même renonce aux principes « cliniques et froids » en faveur des valeurs sentimentales (ou, plus exactement, affectives), les objets qui la complètent (qu'il s'agisse de l'espace public ou de celui intime) adoptent, à leur tour, la note de liberté et le goût du détail évocateur. Sont-ils plus beaux? Non — car là n'est pas le problème. Les produits du purisme n'é-

taient, pas, eux non plus au fond, « plus beaux ». Ils répondaient simplement à un certain goût, déterminé par le système tout entier de valeurs du moment, par les modèles issus, d'un côté, des suggestions des souhaits confusément exprimés par les consommateurs, de l'autre, de la zone de grande innovation artistique.

Des classes d'objets le mieux réalisés de ce point de vue dans la récente Triennale bucarestoise, il convient de mentionner la céramique et la verrerie — aussi bien utilitaires que purement décoratives. Pour ce qui est des objets strictement utilitaires, représentatifs sont les prototypes de lentilles destinées à divers appareils optiques, exécutés par Alexandru Ghilduș et Sorin Turculeț pour l'Industrie Optique Roumaine (I.O.R.). À la limite supérieure de la démarche artistique on y retrouve les créations d'artistes décorateurs bien connus, tels que Dan Băncilă, Dionisie Popa, Laurențiu Anghelache, Costel Badea, Irina Aszalos, Radu Popovici, Bogdan Moțoc, Vladimir Șerban Cioroiu, Iza Uncov. L'analyse des créations-prototypes pour petites séries ou pièces uniques réclamerait à elle seule quelques pages. Ce qui mérite d'être relevé dans ces cas, c'est précisément leur caractère hors séries, l'aspect intensément personnel des formes, la manière dont est exploité le matériel, la modalité de combiner les divers matériaux. Sont à mentionner, par exemple, l'ingéniosité (la façon inédite de les placer, parfois) des objets de Laurențiu Anghelache, l'élégance de nuance baroque des créations de Dionisie Popa, l'inépuisable jeu des suggestions de la nature qu'on retrouve dans les objets proposés par Dan Băncilă, la grâce délicate, à rappels archéologiques, des objets de petites dimensions signés par Irina Aszalos, ou encore... Il y a, certes, d'autres domaines aussi. Parmi les pièces de mobilier il faudrait signaler la présence de quelques objets d'une facture raffinée et sobre signés par Vlad Calboreanu, Ion Popa ou Mircea Dăneasa, celle de quelques ensembles pour enfants (Alexandru Ghilduș) ou de certaines adaptations, bien exécutées, s'inspirant du « patrimoine universel » des formes à la mode. Les trousses polyvalentes de peinture réalisées par Ovidiu Ionescu et Iuliu Sburlea sont également à retenir. Et, puisqu'elles se trouvent exposées dans l'espace intime destiné aux enfants, il convient de rappeler les jouets signés par Dorel Găină, Vasile Cristian, ou Adrian Marian.

Une salle est entièrement réservée aux études de design, des commandes en fait, adoptées par divers établissements industriels (INCREST, ICSITMUA, IOR, ITM). Passant outre les questions d'ordre purement « cosmétique » — telle que la solution chromatique proposée pour la carcasse de l'avion ROMBAC —, signalons toutefois les appareils d'anesthésie (création à caractère d'ingénierie de Dragoș Gheorghiu), les projets pour des mannequins destinés aux tests ergonomiques créés par Cezar Șuteu, les projets de télévi-

ION POPA, VLAD CALBOREANU:
*Meubles*



LUCIAN BUTUCARU:
*Récipients* (verre et métal)

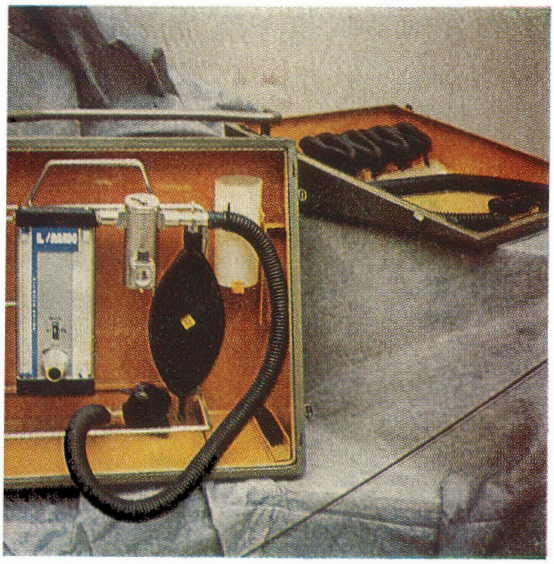
MIRCEA PANDURU:
*Vidéocalculatrice*

CONSTANTIN CRISTIAN:
*Voiture de petite capacité*
(maquette de carrosserie)

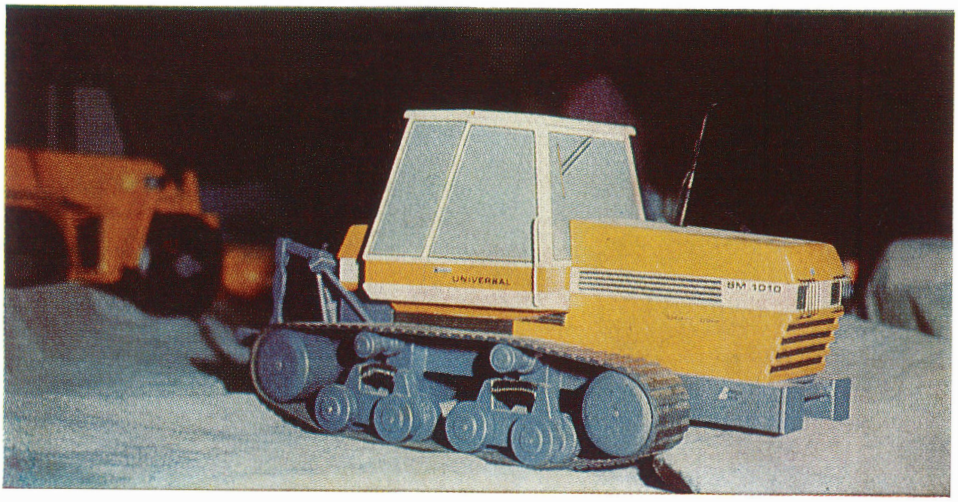
TRIENNALE DE DESIGN 1985 des salles « Dalles » de Bucarest
Aspect du secteur mode-vêtements

OVIDIU IONESCU, IULIU SBURLEA:
*Trousses polyvalentes de peinture*

ALEXANDRU MANOF:
*Appareil d'anesthésie portatif*




LÁSZLO BOTÁR:
*Tracteur* (maquette de carrosserie)



seurs à circuit fermé conçus par Adrian Lăzăroiu, la carcasse de moissonneuse-batteuse réalisée par Titi Dumitriu Traian. L'industrie légère compte chaque année des projets où, plus que dans tout autre domaine, se manifeste ce fascinant facteur qui est la mode. Un groupe de jeunes designers y expose des planches à voile pour le windsurf et d'autres objets destinés aux sports. Cependant, dans ce domaine, la « vedette » demeure l'ensemble de pièces vestimentaires (des chaussures, surtout) à caractère sportif, réalisées — en vue de la production en série — par Constantin Marinescu, dont le goût, le sens de la mesure dans le choix d'une ligne discrète est évident. Son équipement sportif est extrêmement élégant. Et, comme nous sommes arrivés là... à l'étage de la salle Dalles sont exposées les créations vestimentaires. Un air de discrétion y règne aussi. Ce n'est pas le moment aujourd'hui (ceux qui fréquentent les grandes collections européennes le savent) de s'attendre à d'importantes innovations, à des « révolutions » susceptibles d'imposer une nouvelle condition au signe humain familier. Il convient de noter la présence marquée dans la Triennale des créations de sport et, à l'antipode, de celle de très élégantes tenues d'après-midi ou de soirée. Quelques noms retiennent l'attention: Petre Moşoeanu (chaussures, sacs à main), Ela Ştefănescu Galaţi, Adriana Tovi, Georgeta Miroslav-Stătescu, Melania Ionescu, Neculae Florea, Maria Magdalena Negrescu, Maria Rusu, Viorica Slăvescu. Mentionnons, pour compléter cette aire, les bijoux de Rolando Negoiţă et d'Adriana Bostan.

Revenons à l'ensemble de l'exposition. L'« objet » de design qu'on nous propose en premier est l'exposition elle-même (dans la conception de l'architecte Liviu Dan Stănescu de l'Office des Expositions), l'exposition avec ses systèmes d'objets projetés sur une toile de fond de papier à gravure qui les absorbe, leur donnant en même temps la condition de signes. De sorte que ces objets nous sont à la fois très proches (de manière concrète, palpable), mais aussi éloignés, comme suite d'un effet de distance qui tend à leur conférer la qualité d'image globale. Une image à laquelle le visiteur s'intègre lui aussi, devenant, pour l'intervalle de temps où il se trouve dans l'exposition, le personnage d'un scénario culturel d'indubitable raffinement.

ALEXANDRA TITU

# Mythologie roumaine

## Brève exposition synoptique

La *Mythologie roumaine*, parue en 1985, aux Éditions de l'Académie roumaine de Bucarest a été conçue comme une synthèse intégratrice, la première de ce genre élaborée jusqu'à présent. Le but que cette synthèse se propose est: 1) d'élargir l'horizon de la connaissance de la spiritualité historique du peuple roumain afin de permettre la compréhension scientifique des mythes et du système de mythes en tant que documents socio-culturels, de valeur universelle, qui représente l'essence permanente de la culture roumaine; 2) de prouver que la mythologie roumaine peut être intégralement reconstituée à partir de ses membres disjoints et présentée comme une conquête interdisciplinaire de la science roumaine; 3) de souligner combien les sources d'inspiration directes de la mythologie roumaine peuvent être généreuses, et conférer des perspectives et des dimensions nouvelles à la création culturelle, sur la ligne du spécifique national, d'un contenu épique très riche et porteur d'un message humaniste.

L'ouvrage est divisé en trois parties, qui se succèdent en un ordre chronologique et épistémologique. Dans la première partie, se trouvent établies les catégories de la *pensée mythique:* espace, temps, causalité et finalité mythique, sous leur aspect roumain particulier. Sont ensuite précisés *les éléments de toute mythologie:* le *mythe*, avec sa thématique, sa fabulation et son élément anecdotique, les lois qui le gouvernent, sa polyvalence, sa polysémie et sa polyglossie, de même que sa typologie en fonction d'un stade historique; puis le *système de mythes*, ses aspects essentiels, son autoréglage et l'image ethnocentrique que toute œuvre mythologique dégage. Enfin, la *mythologie* est abordée en tant que science expresse d'un système ethnique de mythes.

C'est à la première partie que se rattache aussi l'exposé sur l'*historiographie mythologique roumaine, les sources et les niveaux* de la création mythique: le substratum (préhistorique et antique), l'adstratum (médiéval) et la strate (moderne), pendant laquelle on est passé d'une *mythologie littérarisée* (populaire et savante) à *une mythologie littéraire.*

Dans la seconde partie se trouvent brièvement exposées les *mythologies ancestrales* et les problèmes que ces dernières soulèvent dans le processus de la mythogenèse roumaine. Il s'agit de: 1) la *mythologie pré-dace* avec ses pré-mythes totémiques et ses rites tabouiques, dans la succession de leur préfiguration gentilique et tribale. Dans ce chapitre se trouvent décrits aussi le tatouage totémique, héraldique et pictographique; 2) la *mythologie proto-dace*, telle que nous la font connaître certains documents archéologiques et paléoethnographiques, se rapportant à l'animisme et au polythéisme local paléolithique et néolithique sur lesquels se sont greffées les croyances indoeuropéennes se rapportant au culte du soleil, à la gérontocratie et à la Grande Déesse; 3) la *mythologie dace* caractérisée par le dualisme, par certains aspects

de l'hénothéisme mythique et par l'aniconisme. Les sources antiques la décrivent pratiquant des sacrifices humains (les messagers du ciel), sollicités par les grands pontifes, les rois et les prêtres militaires, axée aussi, en parallèle, sur le culte des monts, des rochers, des forêts et des eaux. Une attention particulière — a été accordée aux reliques de sanctuaires, de même qu'à l'Hiéropolis de l'État théocratique dace: Sarmizegetusa, avec son soleil et les constructions annexes du culte, le Pontife y régnant en associé du roi dace; 4) la *mythologie romano-dace* qui a oscillé entre le pluralisme et le syncrétisme mythologique, entre le monothéisme d'État (le culte de l'empereur) et le polythéisme libre, entre les inclusions mythiques afro-asiatiques et la mythologie chrétienne primitive. Avant même de subir l'influence de Byzance, la *mythologie romano-dace* se transforme en une mythologie daco-romaine (des Daces romanisés, demeurés libres, qui se sont réunis aux Daces libres, non romanisés); 5) la *mythologie roumaine* qui commença à se définir comme telle au cours des VI^e^ et VII^e^ siècles de notre ère, puis à l'époque des premières formations étatiques roumaines, et s'accomplit ensuite au cours du processus historique des interférences et des influences mythiques médiévales survenues par suite de l'impact avec les peuples migrateurs passés en tourbillon à travers le territoire daco-romain.

C'est dans cette perspective sociale et historique que la mythologie roumaine se survit grâce aux *créations mythologiques paysannes* qui contiennent des inclusions thématiques, fabulatrices et anecdotiques d'ordre chrétien primitif, reflètent la structure de l'écologie sylvo-montagnarde et le paysage carpatique et extracarpatique de la ceinture des eaux-frontières et offrent une vision évolutive de type pastoral et agricol du monde et de la vie. Les traits acquis à la faveur du temps: cosmisme, solarisme et vitalisme, deviennent des modalités de transformation mythique de la nature carpathique. La mythologie roumaine ainsi reconstituée se présente donc, dans son ensemble comme un document ethno-historique de proportions et de significations nationales, d'implications et de valeur internationales qui attestent, dans la vie culturelle des Roumains la *continuité de son créateur collectif, — le peuple roumain*, habitant constant de son territoire et présent, de ce fait, activement, dans l'œcuméné mythologique du monde.

La troisième partie de l'ouvrage, la plus développée, est consacrée à *la structure de la mythologie roumaine*, caractérisée par quelques notes spécifiques: *organicité globale, interdépendance des parties, finalité intérieure, originalité et spécificité ethnoculturelle.* L'interprétation théorique de la structure de la mythologie roumaine présente, en dernière instance, une perspective créatrice double: *générative* et *intégratrice.* On comprend par structure générative le processus initial de germination des idées fondamentales, des thèmes et des motifs essentiels dans la mythologie et, implicitement, le début de la filiation naturelle des idées mythiques entre elles. La structure générative reflète le premier stade historique se rapportant au substratum de la pensée mythopéique autochtone.

Autrement dit, la structure générative de la mythologie roumaine pose les prémisses de la thématique et de l'ensemble de motifs mythiques,

qui sont repris et développés jusqu'à leur limite par la structure intégratrice. Tandis que la structure intégratrice représente sur la même ligne de développement, le processus ininterrompu de croissance, de greffe et d'épanouissement de la pensée mythopéique, de la thématique historique à un stade donné, plus exactement du contenu et de la forme de l'adstrat et de la strate de la mythologie.

Il n'existe ni discontinuité historique, ni discrépance thématique et fabulatrice entre la structure générative et la structure intégratrice, parce que toutes deux expriment deux faces historiques du même phénomène spirituel. La structure de la mythologie roumaine, quelque compliquée qu'elle paraisse, est une et la même, identique à elle-même dans son évolution constante, et elle est unitaire dans sa variété apparente. Elle a été divisée en deux aux seules fins de pouvoir être exposée théoriquement, d'en pouvoir analyser méthodiquement la complexité croissante afin de la rendre ainsi plus accessible dans ses articulations généalogiques et d'ontologie spirituelle.

Dans la partie consacrée à la structure générative on a analysé les leitmotive de la mythogenèse roumaine dans les *mythogénies* partielles, le *mythopéisme vivant* et la *re-mythification continue.*

Le facteur créateur de mythologie est le type culturel *Homo Carpathicus:* un héros prédominant qui a posé son empreinte sur le milieu environnant et sur l'atmosphère locale. Homo Carpathicus pense et agit dans l'espace et le temps historique de ses activités agropastorales, dans son espace montagnard concret; espace disposé en cercles concentriques, avec sa scène intérieure et extérieure en amphithéâtre, un climat, une végétation et une faune de montagne et une palingenèse des rythmes ethnohistoriques. Dans ses hypostases idéales, Homo Carpathicus est poussé par son imagination créatrice de mythes à élaborer une mythogénie active d'un mythopéisme organique et d'une mythification permanente, parfois désacralisés, d'autres fois re-sacralisés. Il a élaboré, dès les débuts de son existence un *culte du destin*, conciliable avec son ethnotonus vital, un *culte des morts* consubstantiel au culte des ancêtres *(« strămoşi »* et *« moşi »)* une *gérontomythologie*, et un système de *mythogonies* qui ont peu d'antécédents dans les ethnomythologies des peuples européens. (Exception: les Grecs et les Romains).

Dans ces conditions, la structure germinative du système d'*archémythes* propres aux Roumains forme, par son contenu, ce qui pourrait se nommer l'*infrastructure de la mythologie générale des Roumains.*

Dans le chapitre consacré à la *Mythologie du Sort* on a étudié la préexistence, l'existence et la postexistence; le prédéterminisme, le déterminisme et le postdéterminisme mythique de l'existence humaine (en particulier de l'existence individuelle, familiale et communautaire). Le sort agit dans l'esprit du dualisme théocosmique. La structure tri-unitaire du sort est révélée par des divinités masculines ou féminines. Les méthodes pour *faire, défaire* et *adoucir* le Sort, mythiques, individuelles ou communautaires, relèvent de l'ordre du magique.

Plus compliquée s'avère la *mythologie de la mort.* Le rite du passage du cosmos à la terre et inversement souligne quelques aspects inédits de la pensée mythique archaïque. D'autres aspects sont révélés par l'archéologie funéraire et d'autres par le paléofolklore des sacrifices, tel celui de l'ours, de la décollation rituelle, de la transsymbolisation de l'anthropophagie rituelle, du sacrifice humain (imposé ou volontaire), animal ou végétal. Beaucoup de fêtes funéraires sont consacrées aux ombres errantes. La mort sur la terre, sur la paille, sur l'âtre, réédite dans le plan de la sortie de l'existence terrestre le rite de la naissance — de l'accouchement — sur la terre, sur la paille, sur l'âtre dans le plan de l'entrée dans l'existence terrestre. Le sapin, dans la mythologie de la mort, les masques funéraires et la fenêtre de l'âme, ouvrent des perspectives sémantiques dans la thanatomythologie roumaine. De même, « l'oiseau de l'âme », les « cornes de consécration » et les ornements rituels. Un apport inédit nous est fourni pas les peintures et les gravures rupestres ou par les stèles se rapportant à certains symboles de la mort. Le culte de la mort, chez les autochtones, a subi d'antiques influences indo-européennes et chrétiennes primitives. Des éléments du rite de la mort se retrouvent, en littérature, dans les ballades de la mort *(Mioritza* et *Maître Manole)* et dans les lamentations du Grand Passage.

La *mythologie des ancêtres (« strămoşi »* et *« moşi »)* présente trois étapes de sanctification des morts: l'*héroïsation*, la *génification* et la *déification.* Les concepts de *strămoş* (ancêtre) et de *moş* (aïeul, ancêtre) et leurs équivalents féminins se rapportent à la fratrocratie mythique, à la gérontocratie fraternelle et à la gérontolatrie (les dieux *moşi* et les fêtes des *moşi),* de même qu'à l'instauration des lois ancestrales en tant que lois de la terre et lois des pays roumains, au jugement des vieux et à leur jurisprudence. La toponymie carpathique des *moşi* et des *babe* (fém. de *moş)* fournit un supplément de connaissances pour ce chapitre.

De la section consacrée aux mythonimies se détache le chapitre sur l'*Antégonie* qui se rapporte à l'idée de *Chaos* et l'encadre dans la série logique des *entités mythiques* de *néant* et de *rien absolu.* La pré-matière et les forces primordiales *(stihii)* du chaos relèvent trois aspects de la pensée mythique: 1) le cosmos présenté comme une inclusion dans le Chaos, 2) le mythe du Chaos en tant que proposition apofantique et 3) les Êtres mythiques qui transcendent le Chaos.

Il existe, entre les mythogonies (ou *genèses mythiques)* et les *genèses scientifiques* une double différence: de nature et d'essence onthologique et de degré et de valeur gnoséologique. Les mythogonies représentent des *synthèses axiologiques d'une gnoséologie partielle,* possibles, retouchables, d'un ordre culturel se rapportant à un stade déterminé. Ce sont à la fois des *synthèses idéatiques* de *visions fantastiques* de la connaissance archaïque, qui ont anticipé et expliqué, en leur temps, une genèse *pré-* ou *surnaturelle.* C'est pourquoi, elles condensent une partie du summum des connaissances et des explications plausibles des débuts de la connaissance humaine, des systématisations et des classifications réalistes et fantastiques qui se sont graduellement détachées des formes d'une *logique mythique,* marquant ainsi

les premières lueurs d'une logique formelle. Les mythogonies répondent aux questions métaphysiques incitantes des archées: qu'est-ce que le monde et quelles sont ses formes primordiales *(stihii)?* (cosmogonie); qui sont les bâtisseurs du monde? (théogonie); quand l'homme a-t-il fait son apparition et pourquoi? (anthropogonie); quand les peuples du monde se sont-ils différenciés et pourquoi? (ethnogonie); en quoi consiste l'ordre et la légalité naturels de la nature par rapport à l'ordre et la légalité divine, mais aussi par rapport à l'esprit humain? (nomogonie); quel rôle les êtres assexués et sexués jouent-ils dans la mythologie? (érotogonie). Les mythogonies peuvent être *principales* et *secondaires* en fonction de leur contenu et de leur rôle génératif.

Les principales sont archaïques; les secondaires dérivent des archaïques ou y sont impliquées (phytogonie, zoogonie, technogonie etc.) Les mythogonies principales se rapportent au substratum de l'ethnomythologie roumaine, et les secondaires aux aspects détaillés de l'adstratum et de la strate de cette mythologie. C'est ce qui fait que les mythogonies secondaires grossissent parfois le corps de la mythologie de *mythes parasitaires* ou de mythes non révélateurs ou encore de *néomythes.*

Toute mythogonie commence par la théogonie, et toute théogonie par ses représentants, la famille d'êtres démiurgiques; dans le cas des Roumains ce sont les *Fărtați* (Frères, compagnons), plus précisement *Fărtatul* (le Frère-Dieu) et *Nefărtatul* (le Non-Frère-Dieu).

L'activité de démiurges gémellaires qui ébauchent la thématique de certaines théogonies lesquelles anticipent de manière formelle et fabulatoire la théogonie roumaine, a été étudiée dans les mythologies préhistoriques pré-dace, protodace et dace. Ici l'on se rapporte en premier lieu aux trois phases de la théogonie dace, telle qu'elle apparaît avant la conquête romaine. On y trouve reflétée sur le *plan divin* la *fratrocratie de Zalmoxis-Gébéléizis*, et sur le *plan humain* l'*association au règne* des rois daces et des grands pontifes, situation qui fut abolie dans la Dacie romaine, mais qui reparaîtra sous des formes nouvelles, institutionnalisées, dans les Pays roumains et surtout en Valachie et en Moldavie où l'on retrouve l'association pour le règne de certains voévodes frères on parents.

Dans la mythologie romano-dace on retrouve des théogonies parallèles qui proviennent du culte des Cabyres, des Dioscures et des Cavaliers danubiens. Ces théogonies qui gravitaient dans l'orbite de la théogonie dace de la fratrocratie divine Zalmoxis-Gébéléizis indiquent la présence d'une filiation indo-européenne dans la spiritualité mythique autochtone — que les Daco-Romains héritent et amplifient au cours de la période de formation de la mythologie roumaine.

Dans la théogonie archaïque on constate la présence de deux étapes: l'une de collaboration fraternelle et d'harmonie acceptée et l'autre de contrecarrement et de disharmonie irréconciliable. La première étape est celle de la création en deux du cosmos et des êtres cosmiques; la deuxième étape est celle de l'incapacité de la compréhension réciproque qui résulte des différences tempéramentales et caractérologiques qui ont mené à des

conflits, transformés par la suite en théomachie, en combat entre les Frères *(Fărtați)* démiurges; combat d'abord lent, puis violent. La seconde étape de la théogonie mythique est surtout marquée par l'extension du christianisme primitif dans la Dacie romaine, avec le dualisme de la théomachie biblique.

À mesure que le christianisme primitif s'étend, la mythologie daco-romaine commence à se doubler d'une mythologie paléochrétienne, également dualiste en son essence. Ce qui signifie que l'antique dualisme mythique local s'est maintenu aussi bien, et parallèlement, dans la structure de la mythologie daco-romaine païenne, que dans la structure de la mythologie daco-romaine lentement christianisée. Ce maintien est dû au caractère dialectique du dualisme local qui a annihilé le monothéisme tout en réduisant le polythéisme romain.

L'attribution dans le haut moyen âge, du dualisme de la mythologie roumaine en plein exercice dialectique, à une secte chrétienne bogomile parue en Roumanie à peine au XII^e siècle est une inadvertance. L'influence bogomile ne fut que formelle, due à la présence de missionnaires étrangers et ne correspond pas au fond autochtone. Le bogomilisme pouvait, tout au plus, grossir quelques traits du dualisme mythologique des Roumains, mais seulement dans la variante d'une mythologie paléochrétienne. Cependant, cette supposition aussi ne s'avère pas valable, car dans la variante chrétienne de la mythologie roumanie, les principes de la dogmatique bogomile n'ont pas laissée de traces mythiques.

La *Cosmogonie*, le deuxième chapitre des mythogonies, se rapporte à la création d'une *enclave cosmique dans le Chaos* par les deux Frères *(Fărtați)*. Ils commencent par arracher un peu de matière aux eaux primordiales et en construisent le noyau du cosmos: la Terre. Mais la Terre n'apparaît pas seule: elle émerge des eaux primordiales amassées autour des racines d'un *arbre cosmique* que la légende désigne comme étant le *sapin*. Dans l'imagination mythopéique du Roumain, le sapin se présente sous *trois hypostases sacrées:* en tant qu'arbre cosmique, qu'arbre céleste et qu'arbre de la vie et de la mort, symbolisant donc, dès les débuts, la trinité des attributs des forces primordiales du monde. En même temps que la sapin paraît aussi le *serpent précosmique* qui devient, grâce à l'intervention du *Fărtat* (=Frère-Dieu), un être cosmique destiné à protéger, du haut des cieux, la Terre menacée d'être innondée par les eaux cosmiques, c'est-à-dire par le Chaos.

Dans la cosmogonie on décrit les étapes de la création du monde, le scénario, les épisodes, les expériences cosmogoniques, la collaboration harmonieuse (ou mi-antagonique) des démiurges, la lente extension de la Terre l'emportant sur le Chaos, la formation des cieux superposés et le sentiment d'appartenance au cosmos du Roumain.

Dans le chapitre consacré à l'Anthropogonie se trouve décrite la tentative de perfectionner les anthropoïdes créés par les *Fărtați* au cours des quatre cycles antagoniques: les *capcaounes* (monstres anthropophages à tête de chien), les *géants*, les *hommes proprement dit* et les *urics* (ou *rohmanis*, ou *blajines*, sorte de nains bons et pieux), avec les hypostases et les

théories mythiques énoncées et retouchées par la conception et la vision du thème. À cette occasion ont été exposés des matériaux inédits qui font le passage de l'anthropogonie divine à la pseudodivine.

L'*ethnogenèse* approfondit le processus de l'anthropogenèse à partir d'une perspective ethnique, et l'*Ethnogonie* à partir d'une perspective mythique. L'ethnogonie des Roumains est anticipée historiquement par l'ethnogonie des Daces et des Daco-romains. Ce sont ces ethnogonies qui ont fourni, dans l'ethnogonie roumaine, le noyau des légendes des divinités daces et daco-romaines (telle la légende de l'empereur Trajan) et dans la haute féodalité, les légendes des fondateurs des principautés de Transylvanie, Moldavie et Valachie.

Le chapitre consacré à la *Nomogonie* analyse le processus d'approfondissement de la spiritualité des Roumains, du point de vue des lois essentielles qui gouvernent le monde mythique. On passe, à cette occasion de l'étude des générateurs de mythes et de rites à valeur d'actes juridiques d'ordre sacré, des gerontonomothètes, à l'étude des racines de la justiciabilité totémique et tabouique puis à celle des lois du pays, la Jus Valachicum, et aux Ordalies, afin d'établir la manière dont s'est concrétisée la loi divine des *Fărtați* dans le contexte de la loi humaine des communautés villageoises, élaborées par le Conseil des vieux ou des « hommes justes et sages ».

Enfin, le dernier chapitre des mythogonies, l'*Erotogonie*, expose le passage du mythe de la création non-érotique ou androginique à celui de la création érotique, à travers le mythe de la sexogonie. La contribution du *Non-Frère-Dieu* à l'érotogonie consiste, dans les légendes mythiques, à créer le sexe et à initier à la débauche. Se rendant compte des conséquences de la sexualité, *Frère-Dieu* attribue à la femme la grossesse, les douleurs de l'accouchement et la charge d'élever l'enfant, réduit la sexualité à la procréation et l'érotisme à l'affection entre les époux. Le folklore lyrique est parfois traversé d'accents mythiques de sensualité et d'érotisme.

Le processus de développement naturel du système de mythes et de formation de la mythologie roumaine est pleinement accompli par la structure intégratrice.

Du haut moyen âge et jusqu'à l'époque moderne, depuis la formation du peuple roumain et jusqu'à sa renaissance culturelle, la mythologie roumaine atteint son épanouissement maximum, si bien que nous pouvons soutenir que tout le *fonds mythologique antérieur* se vérifie à nouveau, redéfinit et précise sa direction et le sens imprimé par la structure germinative.

Dans la structure intégratrice de la mythologie roumaine la tradition se combine avec l'innovation créatrice dans l'esprit de la *mythogenèse permanente*, adaptée aux conditions socio-historiques de vie communautaire-ethnique. C'est ce qui fait que cette partie est la plus *élaborée*, la plus *concrète*, la plus *précieuse*. Elle transfigure la tension dramatique de la structure générative en une *œuvre épique* à vastes implications humaines, bien que cela ne se produise qu'à l'échelle nationale.

La structure intégratrice rend la fabulation et l'anecdotique de quatre thèmes systémiques de la stratum moderne de la mythologie roumaine: la *daimonologie*, la *sémidéologie*, la *déologie* et l'*héroologie*. Ces quatre thèmes expriment la *synchronie*, la *sinergie* et la *synesthésie* des phénomènes, des faits et des éléments mythiques, le rôle et la valeur des personnages caractéristiques et des actions mythiques qui leur correspondent, de même que la polyvalence des messages du peuple roumain dans l'histoire universelle des mythologies.

La première branche de la structure intégratrice de la mythologie roumaine, la *Daimonologie*, se rapporte au substratum mythique du degré archaïque de la pensée mythique. Après un bref aperçu de l'histoire de la daimonologie dans la littérature roumaine on définit le terme de *daimon* par comparaison avec celui de *démon*. On énonce et décrit les objectifs de la daimonologie, les entités mythiques (mana, animisme etc.) les procédés antidaimoniques (talismans, billets en spirale, chemise de la peste, décollation postsépulcrale etc.) La classification des catégories de démons selon leur niveau cosmique d'action (démons de l'air, de la terre et de sous la terre) est complétée par la présentation hiérarchique des êtres iatromythiques et des *iezme*.

La *Sémidéologie* rétablit la différence entre *héros* et *demi-dieu*, afin d'éviter toute confusion possible avec l'héroologie. L'utilisation du terme de héros à la place de celui de demi-dieu et inversement s'est faite dans l'antiquité. Cependant, il existe entre la semidéologie et l'héroologie des différences de degré, et non pas de nature, de fonction et non pas de structure, du moins depuis les Latins et jusqu'à nos jours. La semidéologie considère que certains héros sont le résultat de mésalliances divines et que leurs mérites tiennent en partie de l'hérédité et en partie de leurs actions miraculeuses. Et l'héroologie considère que *le héros est un être humain*, surdoué, élevé au rang de divinité par suite de son action salvatrice, civilisatrice ou culturelle à l'égard de ses pareils: les hommes.

Les demi-dieux sont hiérarchisés selon leur structure, leur fonction et leur valeur dépendant du rôle qu'ils jouent dans le panthéon roumain. Ceux qui font partie de la hiérarchie supérieure peuvent être de petits *demi-dieux*, nommés aussi, dans le peuple « petits saints » *(sfinţişori* ou *sfinţuleţi)* ou de *grands demi-dieux* provenant de mésalliances divines, engendrés par une hiérogonie partielle, nommés, dans le peuple: *zîni-moşi* (« enchanteurs ancestraux ») et *zîne-babe* (« vieilles fées »). Enfin, ceux qui tiennent de la hiérarchie inférieure, les demi-dieux « méchants », sont, pour la plupart, déchus de leur rang pour avoir enfreint l'ordre cosmique préétabli par les *Fărtaţi* lors de la création, ou créés par le *Nefărtat* seul et utilisés par celui-ci pour faire le mal.

Le passage de l'*ancêtre* (ou *moş) totem à l'ancêtre* (ou *strămoş) éponyme* se fait à travers les saints ancêtres *(strămoşi)* et les saintes ancêtres *(strămoaşe)* dans l'esprit de la gérontolatrie (qui dérive de la gérontocratie). Le culte domestique des ancêtres *(strămoşi* et *moşi)*, leurs représentants féminins y compris, se maintient, transsymbolisé, jusqu'à nos jours. Ce

culte domestique célèbre le culte funéraire des ancêtres avec les rites qui s'y rattachent: festins, aumônes et offices célébrés à une date fixe, nommée, en général, les *Moşi*. Le caractère funéraire et festif — de divertissement — est prouvé par le calendrier des coutumes qui consigne plus de 60 jours fastes par ans.

Les figurations rituelles des ancêtres *(strămoşi* et *moşi)* sont consigné par une iconographie funéraire (les *Unchieşi* ou *Oncles);* ludique (les *Moşnegi* ou *Vieux* et les *Babe* ou *Vieilles* des jeux du solstice d'hiver); orographique (les cimes des montagnes nommées *Moşu, Moşul, Baba, Babele,* autour desquels on célèbre un culte communautaire au printemps, en été et en automne).

Parmi les demi-dieux le *Vieux Crăciun* (Vieillard Noël) est un *archée-demi-dieu* toléré par la mythologie moderne sous une forme adoptée et transfigurée par l'église chrétienne. Ces caractères essentiels du *Vieillard Noël* peuvent être extrapolés de ses étymologies contradictoires, qui attestent ses rapports avec le culte solaire.

Les reliquats du culte solaire du Vieux Crăciun se maintiennent au cours des fêtes du solstice d'hiver (la bûche que l'on brûle, les roues de feu que l'on fait dévaler sur les pentes des collines, les bûchers que l'on allume à minuit, les pains et gimblettes en forme de cercle ornée d'un soleil et d'une lune). C'est à la même époque que se déroule le culte du sapin, en tant qu'arbre cosmique, dans les branches duquel la coutume soutient que se dissimulent le soleil, la lune, les astres et les étoiles. C'est pourquoi on chante les Noëls et les *Colinde* (chants) de Nouvelle Année en tenant un petit sapin en main.

La Baba Dochia (ou Dokia) est aussi une demi-déesse féminine archaïque. Son étymologie est compliquée. La légende toponymique lui attribue des carractères météorologiques. Elle est fêtée au début du mois de mars, au cours des *Jours des Babe (Zilele Babelor)*, qui sont en fait les demi-déesses formant son cortège météorologique) lesquels jours reflètent les inconstances du temps pendant la période de passage de l'hiver au printemps. Une chanson-noël de chasseurs présent la Dochiana, l'alter ego de Dochia, comme une demi-déesse cynégétique lunaire.

Les sources mythiques archaïques révèlent aussi d'autres catégories de demi-dieux archaïques, les *Zîni* et les *Zîne* (enchanteurs et fées), que le peuple considère comme des êtres capricieux, parfois bons, parfois méchants, un peu semblables aux daimons, mais s'en distinguant par leur genèse. De cette catégorie font partie l'*Homme sauvage,* la *Fille sauvage,* le *Dragobete,* le *Zburător* (ou *Sylphe*) etc.

La troisième branche de la structure intégratrice de la mythologie roumaine est la *Déologie:* la section la plus complexe, la plus difficile à cerner, et la plus intéressante et précieuse.

Dans son ensemble, la *Déologie* comprend la biographie divine des êtres mythiques suprêmes (les *Fărtaţi),* principaux et secondaires, leur interdépendance hiérarchique et le message mythique qui ressort de leur vie et de leurs actions divines.

Le *Fărtat* et le *Nefărtat*, populairement nommés aussi *Sînmnzei*, c'est-à-dire « sfinţi dumnezei » *(saints dieux)* réitèrent les hypostases divines de Sanctus-Dominus-Deus. Ce sont les « grands saints » qui se distinguent des « saints ancêtres » *(sfinţi strămoşi* et des *moşi)*, des « saints moyens » et qui se distinguent également des « saints superstitieux » ou « petits saints ».

Les deux pôles de la déologie sont le *Fărtat* et le *Nefărtat*. Comme on vient de le préciser les deux sont frères, mais différents par leur tempérament, leur caractère, leur capacité d'invention et leur force de création. Ils dirigent le cosmos dans l'esprit d'un dualisme cosmocratique de type fraternel gémellaire. Dans la première phase de la création du noyau du Cosmos — la Terre — et des êtres terrestres, l'homme en tête, leur dualisme cosmocratique s'avèra conciliant et convergeant. Dans la deuxième phase, celle où furent créés les autres éléments du cosmos et des êtres hiérarchiques en subordination divine par rapport à l'Homme, leur dualisme devient peu à peu divergeant et centrifuge, se transformant en dualisme théomachique inconciliable. La mythologie archétypale des *Fărtaţi* s'est graduellement scindée en une mythologie typique de Theos et d'Antitheos, du dieu Ami et de son opposé ou Ennemi. Dans la phase de début, les *Fărtaţi* n'ont pas bénéficié dans l'imagination des Protoroumains d'une iconographie humaine, mais seulement d'une symoblique géométrisante de leur force divine, dans le sein de la nature physique et devant la nature spirituelle de l'homme. Dans la seconde phase, l'iconographie des *Fărtaţi* a acquis une expression artistique. *Le Fărtat* ou Mndieu *(Mnezău)* apparaît représenté selon les canons formels, hiératiques, byzantins qui visent le sublime de la sénescence; et le *Nefărtat* dans les formes libres, brutalement-indéfinies qui rendent la gamme complexe de la maturité de la corruption, de la culpabilité et de la damnation, visant à sublimer le laid. C'est ce qui explique pourquoi les fresques intérieures ou extérieures des églises de villages et des anciens monastères privilégient les catégories esthétiques populaires dans la création du monde.

Dans l'ordre décroissant de leur importance, le passage des divinités principales aux secondaires peut être surpris à travers la complexité et la polyvalence expressive de leurs références spéciales au: *Ciel-Père, Saint Soleil, Sainte Lune, Étoiles Logétoiles, Labyrinthe* (image mirifique du ciel et des astres).

Aux divinités célestes principales s'en ajoutent d'autres, secondaires: météorologiques (des intempéries: les Solomonari, les Vîntoase, les Iele; de l'Année, des Mois, des Jours, et des Heures de jour et de nuit); terrestres *(Terre-Mère, Vieille Mère* etc.); hidromythiques (des eaux célestes et terrestres; l'*Eau du dimanche*, l'*Eau du samedi*, le *Pont Euxin* ou la *Mer Noire, Danubius* ou le *Danube*, les *Femmes poissons*, l'*Entonnoir des Eaux*, le *Dulf* ou Dauphin des eaux); phytomythiques (le *Père du Bois*, la *Mère de la Forêt*, le *Petit Paon des Bois*, les *Sînziene*, la *Drăgaica*, etc.). En ordre décroissant suivent les divinités tertiaires, zoomythiques, qui se confondent parfois avec les daimons: les zooanthropomythiques (le loup, l'ours, l'aurochs, le bison, le sanglier, le cheval, le cerf; chinanthropes; ornithologi-

ques: le Corbeau, la Maïastra, l'Aigle, le *Zgripţuroi* etc.). Ce chapitre de la déologie zoomythologique est dominé par la sacralité aussi bien des animaux domestiques que des animaux sauvages.

La mythologie des occupations révèle la présence des *Zîni* (enchanteurs) et des *zîne* (fées) assimilés parfois aux *daimons*, d'autres fois aux *démons*, êtres mythiques dégénérés au point de ne plus pouvoir être reconnus. Du premier cas font partie le *Roi des poissons*, la *Fée des abeilles*, *Le Berger-ancêtre (moş)* (ou Dieu-ancêtre) des bergers, le *Roi des laboureurs*, le *Saint des vignes*, les *Fées (Vîlve) des mines*, L'*Esprit du minéral* etc.

La dernière branche de la structure intégratrice de la mythologie roumaine est la *Héroologie*. On y retrouve deux catégories typologiques de héros: le *héros proprement dit* et le *héroyard*. A son tour, le héros proprement dit se présente sous des aspects différenciés: *le héros mythique historié* et *le héros historique mythisé*. Les caractéristiques du héros mythique historié ressortent de quelques chants épiques anciens (le cycle des Novăceşti, des Iorgovan etc.). La description de ces caractéristiques implique la classification du héros mythique historié en tant que héros éponyme, héros sauveur, héros civilisateur, héros de la culture et héros professionnel (charismatique des laboureurs et des bergers).

Le héros historique mythisé est envisagé dans les légendes historiques (Décénée, l'Empereur Trajan, Vlad l'Empaleur, Étienne le Grand, Alexandru Ioan Cuza) aussi bien que dans les contes évoquant les prouesses, la bravoure ou dans certains fragments d'épopée.

La dernière catégorie est celle du héroyard. Il n'est pas un archétype, comme le héros proprement-dit, il est occasionnel, se distingue par son comportement approprié aux situations tragiques ou comiques, c'est pourquoi il agit parfois avec violence (le *haïdouk)* ou d'autres fois sans violence (le *blagueur*, qui joue des tours); le premier (le haïdouk) réprime au nom de la révolte sociale, ne punissant physiquement que les oppresseurs; le second (la blagueur), punit au nom de la morale communautaire les incorrects et les oppresseurs, par des méthodes en apparence simples et ridicules qui ont recours à la bêtise, à l'astuce ou à la méchanceté. La punition morale qu'inflige le blagueur est parfois plus cuisante que celle physique administrée par le haïdouk. De cette catégorie des héroyards font partie: *Pepelea, Pacala* et *Tandala*. Entre ces trois héroyards il y a souvent confusion de fabulation et d'anecdotique, symbolique et allégorique. Dans leur expression dernière ils sont confondus avec les héroyards du type trikstère.

La partie finale de la *Mythologie roumaine* se réfère au rapport entre la *Mythologie*, l'*Art* et l'*Esthétique*. On y explique d'abord le contenu des concepts d'ethnoart et d'ethnoesthétique, puis le spécifique de la tradition artistique et esthétique afin de déterminer la consubstantialité de la mythologie avec l'art et celle des catégories ethnoesthétiques avec l'ontologie spirituelle.

ROMULUS VULCĂNESCU

# Lectorats roumains aux Etats-Unis

## Notes de voyage

Aventure intellectuelle et progression dans la quête de soi par le biais de constants rapprochements d'autres modes d'être, le voyage compte, sans doute, parmi les expériences humaines les plus enrichissantes.

D'immenses trésors de la connaissance, antérieurement acquis grâce aux efforts de l'intelligence et de l'imagination, viennent s'ouvrir devant cette réalité directe et tangible, augmentés et diminués, s'ordonnant et se dispersant tour à tour.

Après de longues heures de vol accompagnées de l'inévitable bourdonnement, le gigantesque Boeing se posa doucement sur l'une des pistes de l'aéroport Kennedy de New York. La grande ville vibre au loin, tout en lançant vers les portes de l'espace d'interminables filées d'engins, alors que de son autre aéroport international, La Guardia, un autre oiseau d'acier part en flèche vers les hauteurs, survolant la riche plaine avant d'arriver à Columbus, ville située aux bords de la rivière du vieux nom indien d'Olentangy.

C'est là que se trouve Ohio State University, l'une des écoles supérieures les plus réputées des États-Unis. À l'intérieur du campus, qui accueille près de 40 000 étudiants, sont judicieusement disséminés les bâtiments des facultés et des départements, les terrains de sport, les restaurants et les bâtiments de l'administration, les jardins et les terrains expérimentaux.

Plus de 150 étudiants venus de nombreux États de la Fédération se sont réunis là, à Columbus, pour étudier le roumain, lire les poèmes d'Eminescu et admirer l'acharnement et la dignité dont témoigne l'histoire de Roumains. Des circonstances favorables et des hommes dévoués ont fait de l'Ohio State University l'école où fonctionne le plus grand lectorat de langue, littérature et civilisation roumaines qu'il y ait à l'étranger.

À part l'animation habituelle, le rythme et la rigueur des départements de haute exigence professionnelle, le paysage didactique de l'université comporte aussi une nuance particulière, facile à saisir et surtout très roumaine. C'est que, loin d'être bâtis sur une réalité linguistique générale, les cours de langue abondent en exemples empruntés à un présent roumain largement nouveau et incitant pour l'étudiant américain. Et les cours de littérature ne sont pas seulement des exposés savants sur des époques de création et des personnalités des lettres roumaines, mais aussi des moments bien choisis pour marquer le rapprochement de la spiritualité des Roumains et de la réceptivité des jeunes d'au-delà l'océan.

Venus de tous les milieux américains, mais fils de fermiers pour la plupart, les étudiants en roumain aiment se prendre pour de jeunes Roumains vivant quelque part sous l'arc des Carpates. Ils connaissent, par exemple, les plats traditionnels des Roumains, en savent long sur leur costume populaire, apprennent des chansons roumaines et, comme pour dissiper tout doute sur leur nouvelle identité culturelle, ils s'amusent à des jeux où ils se font appeler Rodica, Petre, Vasile, Ion, Maria, Grigore, Lenuţa, au lieu de John, Michael, Bert, Tom, Rebeca, Helen.

Pour se délasser après les cours de langue, parfois très ardus, ils revêtent de beaux costumes populaires venant de diverses provinces roumaines, apprennent des danses et donnent, dans le cadre de l'université, des soirées culturelles roumaines particulièrement réussies. L'équipe des « Haïdoucs » est, à cet égard, très connue à Columbus, à Cleveland et à Detroit. À l'approche des vacances ou lors des jours de fête, ils participent, aux côtés de leurs professeurs, à des soirées culinaires ou œnologiques roumaines.

Cependant, tout en apprenant que dans la patrie du roumain il y a des écrivains tels que Mihai Eminescu, Ion Creangă, I. L. Caragiale et bien d'autres passionnés du verbe, — tels Liviu Rebreanu, Mihail Sadoveanu, George Călinescu etc. — ils comprennent encore que là, en Europe, il existe un peuple généreux et loyal qui a quelque chose à dire au monde.

J'ai visité des lectorats roumains un peu partout dans le monde mais nulle part le travail des professeurs et l'application des étudiants ne m'ont paru aussi féconds et récompensés qu'à Columbus. C'est qu'il y a là trois professeurs bien doués et enthousiastes, passionnés et persévérants: Rodica Boţoman, Julie Donat et Mircea Borcilă qui, au cours des dernières années, ont conféré au lectorat roumain de Columbus le prestige d'une école de haute tenue professionnelle, parfaitement intégrée dans le climat d'étude et d'exigence de la grande université. L'esprit le plus vif et le plus fervent du groupe est sans doute Rodica Boţoman, un professeur d'exception qui, malgré trois décennies d'expérience didactique n'en prépare pas moins ses cours avec le soin méticuleux et l'émotion propres au débutant. Toujours en quête de méthodes d'enseignement hautement efficientes, ce professeur a pu réunir une documentation impressionnante, qu'elle fait valoir chaque année dans de nombreuses études publiées par des revues de prestige du monde entier. Auteur du récent manuel *J'aime le roumain*, Rodica Boţoman est en train de rédiger un autre ouvrage, qui servira de manuel fondamental pour l'enseignement du roumain dans les universités américaines.

Certains étudiants de Columbus ont connu la Roumanie, ses beautés, l'humanité et l'accueil chaleureux de ses habitants. Un programme d'études, tel qu'il fonctionne à l'Ohio State University, est un pont jeté sur toutes

les distances dans la meilleure tradition de la connaissance scientifique et la plus légitime amitié qui puisse relier les hommes, celle qui permet à John, Michael, Bert, Tom, Rebeca, Helen d'éprouver de la joie et de la fierté à s'entendre nommer Rodica, Petre, Vasile, Ion, Grigore, Maria.

Ensemble de structures particulièrement intéressantes, une université américaine, surtout quand il s'agit d'une grande école supérieure, ne se laisse par découvrir d'emblée. La composition cellulaire de l'université, la répartition des départements à l'intérieur du campus selon des règles que les hôtes vous laissent découvrir vous-mêmes, son poids dans la conscience de la ville, la haute vie spirituelle des facultés, enfin l'air bien distinct des étudiants, facile à reconnaître malgré des apparences hétérogènes, tout cela attire, stimule, incite à la curiosité et au dialogue. Sur la colline où se trouve l'U.C.L.A., sigle de l'University of California Los Angeles, tout est « universitaire »: cliniques, jardins, parkings, terrains de sport, bassins pour la natation, cabines d'orientation, et jusqu'aux sculptures modernes. La ville estudiantine a su se procurer un climat et une animation spécifiques, s'aménager des zones favorables à la concentration et au repos. Cependant, cette animation ne ressemble à rien de ce que pourrait offrir la mégalopole au-delà des limites du campus. Car à l'intérieur de celui-ci il y a un dynamisme reposant, bien humain, fait des innombrables va-et-vient des jeunes étudiants chargés de livres et de cahiers. Les espaces gazonnés parmi les bâtiments, les parapets, les escaliers dans les facultés sont autant de salles de lectures imaginaires à l'approche des examens. Au-delà du campus c'est la rue qui commence, rue des véhicules et des enseignes, tyrannique et indifférente ou insinuante et accapareuse. On dirait deux mondes, au-dessus desquels règne le ciel, immanquablement serein, celui du désert qui commence tout près, au-delà des sommets qui se dessinent à l'horizon.

L'étoile polaire du grand campus universitaire, où étudient plus de 32 000 jeunes c'est la bibliothèque, une imposante bibliothèque de recherche, comportant un bâtiment moderne et un autre plus ancien — la vieille Powell Library à 200 mètres du premier — vers lesquels se dirigent jour et nuit les pas pressés de la plupart des étudiants. Ils y vont jour et nuit car bien des bibliothèques universitaires américaines comportent un programme non-stop.

Tout près de Powell Library se trouve le lectorat roumain. Là, dans la grande université de la côte d'Ouest fonctionne depuis bien des années une chaire de langue, de littérature et de civilisation roumaines, dont les mérites reviennent à des professeurs passionnés qui ont travailler à préparer la voie aux générations futures.

J'ai assisté au cours habituel que donne ici le lecteur Ion Şeulcanu de l'Université de Cluj Napoca et dont la leçon finale portait sur Tudor Arghezi. Sur le tableau noir on pouvait lire une petite chronologie de la vie et de l'œuvre de ce grand mage de la poésie roumaine. Mais ce qui touche le plus le visiteur c'est d'entendre les étudiants parler sa propre langue, de leur voir prononcer assez clairement ou avec une agréable maladresse, où transparaît le puissant désir d'accéder, par le biais des sonorités et de significations, à un autre univers de pensée et de beauté. A l'entendre si loin de chez lui, dans d'autres royaumes de la parole, le verbe roumain semble gagner en signification, ses champs ont l'air inondés de lumière. Car il n'est point aisé, on le sait, de franchir les portes de ce palais des enchantements qu'est la poésie de Tudor Arghezi.

Cependant, bien que concentrées et efficaces, les leçons passent vite, aussi bien pour les étudiants que pour les professeurs, faisant place à la vocation de l'étude. Les envois généreux faits par la Roumanie ont agrandi les collections de livres roumains aussi bien à Los Angeles que dans d'autres grandes universités américaines. Les principales zones de notre culture peuvent ainsi être étudiées à fond, grâce à d'excellents ouvrages publiés par des maisons d'édition de Bucarest ou de province.

J'ai quitté la grande ville en jetant des hauteurs un dernier regard sur ses bras tentaculaires entourant les collines et ses fenêtres à jamais fascinées par la lointaine beauté de l'océan. Là, dans le sud baigné de soleil de la Californie, des jeunes aux yeux hardis et curieux lisent avec une atsention recueillie le *Testament* de Tudor Arghezi, poésie aux accents si profondément roumains.

ION STOICA

# LIVRES

## La Réflexion créatrice

L'ampleur et l'urgence des problèmes auxquels se trouve confronté le monde contemporain peuvent causer des attitudes diverses — allant d'un pessimisme désarmé à un optimisme frivole, tout aussi nocif. Il est vrai que ces positions extrêmes deviennent de plus en plus rares, la tendance générale consistant à aborder avec réalisme l'évantail de problèmes de la solution opérative desquels dépendent le maintien du niveau de civilisation atteint par l'humanité et l'assurance de la continuité du progrès. On invoque de plus en plus souvent le fait que, en présence de tant de dilemmes provocateurs, l'humanité se doit de faire un appel toujours plus intense à la seule ressource inépuisable dont elle dispose — voire à l'intelligence, à la créativité humaine. La crise économique mondiale, laquelle atteint, à des degrés divers et sous des formes différentes, tous les États, impose, par suite de l'imprévisible de certains de ces aspects, un mode d'aborder le nouvel état de choses qui soit non conformiste, disons même audacieux. C'est ce qu'a entrepris de faire la chercheuse économiste Dr Maria D. Popescu dans son récent ouvrage *Un posibil răspuns la dilemele dezvoltării. Procesul circular activ* (« Une réponse possible aux dilemmes du développement. Le processus circulaire actif »), publié en 1985 aux Éditions Politiques.

La démarche théorique de l'auteur peut être placée, tout entière, sous le signe des termes suivants: les difficultés ne proviennent pas tant des choses que nous ignorons, mais plutôt de celles que nous connaissons, mais qui ont cessé d'être vraies. La nécessité de débarasser notre pensée des idées préconçues ou rendues vétustes est d'autant plus impérieuse que le rythme des transformations économiques et techniques et scientifiques s'accélère de plus en plus. Il ne s'agit pas de repenser, selon une vision nouvelle, des aspects partiels de la vie socio-économique et de la technologie, mais de remettre en question les rapports fondamentaux de l'homme avec le milieu naturel et avec celui que sa propre activité crée. Dès le début du livre, l'auteur évoque le risque qu'il y a à tomber d'une extrême dans l'autre devant les difficultés que doit affronter le monde d'aujourd'hui: épuisement des ressources en matières premières et énergétiques non renouvelables, multiplicité des effets nocifs de l'industrialisation sur notre écosystème, accroissement de la discordance entre la poussée démographique et les ressources alimentaires. Pour faire face à ces problèmes a ctuels, la seule alternative serait d'aborder courageusement, héroïquement même, dirions-nous, la réalité tele qu'elle est, en éliminant toutes les fausses opinions déformantes. C'est d'une telle attitude intellectuelle et morale que témoigne Maria D. Popescu lorsqu'elle écrit dans son *Avant-propos:* « La réflexion sur l'image changeante de la vie économique internationale, sur les difficultés que doit affronter l'humanité, l'analyse du mode selon lequel tout cela se reflète dans la pensée économique actuelle nous conduisent au moins à la conclusion suivante: grand nombre des conséquences néfastes du modèle d'accroissement quantitatif, fondé sur les technologies énergo-intensives, grandes consommatrices de matières premières, procèdent d'une certaine vision des possibilités et des limites au sein desquelles les hommes agissent sur la nature et sur les conséquences du déplacement d'une masse importante de ses forces, vision qui n'a pas été réaliste. Cette attitude euphorique, continue l'auteur, a été entretenue par des succès spectaculaires de la connaissance scientifique dans une série de domaines spéciaux, par la capacité offerte par la technique de manipuler des forces immenses de la nature et d'exploiter sans répit ses ressources, par la tendance de l'homme moderne à se considérer en dehors de la nature en se comportant comme son maître. »

L'auteur procède à une synthèse et nous offre une vue d'ensemble servant de fondement philosophique pour la prise en discussion détaillée d'une vaste aire problématique, présentant un grand nombre d'idées qui mènent à un acquis théorique et pratique. Les cinq chapitres du livre traitent de la signification et de la direction des échanges économiques, des symptômes du changement de la base technique et matérielle de la société, de l'évolution de la vision du monde, de la modification de l'optique à l'égard des relations entre hommes, technique, milieu environnant et société et, enfin, d'un concept nouveau

de développement que propose et définit l'auteur — celui de « processus circulaire actif ».

Présenté déjà dans une série d'études publiées à partir de 1977, le concept de *processus circulaire actif* de Maria D. Popescu vise « la prise en considération des exigences découlant des restrictions de la crise énergétique mondiale et de la protection du milieu naturel, l'une des possibilités d'adaptation aux exigences du nouveau type de reproduction en voie de constitution ». Le processus circulaire actif — précise l'auteur — représente une *méthode de conception et d'organisation multidimensionnelle des processus de production à finalités multiples.* Le caractère *circulaire* est asuré du fait que, respectant les aspects géobiochimiques, les flux de production mènent à la réalisation d'une multitude de produits et de services, dont une partie entre de nouveau dans la production respective assurant le recyclage de la matière et de l'énergie. Ce processus est *actif* par suite des possibilités qu'il offre de valorisation supérieure des substances et de l'énergie, d'activation des éléments qui, dans les processus productifs, se dispersent dans la nature, et de leur transformation en produits utiles. Le nouveau type de processus peut être appliqué aussi bien en industrie qu'en agriculture. En faveur de son caractère opérationnel et de son efficience, l'auteur argumente à l'aide d'une série d'applications pratiques dans diverses unités économiques de Roumanie. Les exemples fournis, les paradigmes proposés par l'auteur emportent la conviction que nous nous trouvons en présence d'une contribution de valeur, tant sur le plan théorique que sur celui économique direct, fait souligné également par les opinions de spécialistes de valeur et qui figurent dans l'annexe de l'ouvrage. On peut donc affirmer que l'ouvrage de Maria D. Popescu doit être considéré comme un modèle de débat créateur et d'effort soutenu dans la voie de la découverte de solutions réalistes à une série de problèmes économiques et sociaux.

CONSTANTIN COŞMAN

# Nouvelles restitutions philosophiques et historiques

Les éditions Eminescu poursuivent leur œuvre de restitution des ouvrages philosophiques et historiques élaborés dans l'entre-deux-guerres par des personnalités proéminentes de la culture roumaine. Après les six premières parutions dans la collection *Biblioteca de filozofia culturii româneşti* (« Bibliothèque de philosophie de la culture roumaine ») dont nous avons publié des comptes rendus *, nos signalons ici trois volumes parus en 1985 dans la même collection: Constantin Antoniade, *Opere* (« Œuvres »), édition revue par Ion Mihail Popescu, 745 pages; I. C. Filitti, *Opere alese* (« Œuvres choisies »), avec préface, texte revu, bibliographie et notes de Georgeta Penelea, 443 pages; Mihai Berza *Pentru o istorie a vechii culturi româneşti* (« Pour une histoire de l'ancienne culture roumaine »), choix d'études avec préface et notes d'Andrei Pippidi, 265 pages. La même collection, dirigée avec compétence par Valeriu Râpeanu, se propose de présenter, dans un proche avenir, d'autres restitutions importantes des œuvres de Petru Comarnescu, Ioan Lupaş, P. P. Negulescu, Nicolae Iorga et Constantin Giurescu.

La personnalité de Constantin Antoniade (1880—1954) ainsi que ses préoccupations dans les domaines de la philosophie, du droit, de la politologie et de l'histoire sociale bénéficient du commentaire sobre et pertinent de I. M. Popescu, qui s'est efforcé d'éliminer certaines interprétations plus anciennes qui avaient jeté une ombre sur l'œuvre de celui qui fait l'objet de l'étude actuelle. Le volume comprend des études représentatives appartenant à tous les domaines cités plus haut. *L'Illusion réaliste: essai critique philosophique* est une étude sur la théorie de la connaissance à l'aide de laquelle l'auteur essayait d'argumenter sa conception réaliste par une notion en désaccord avec le concept kantien de « la chose en soi ». Il s'agit

* in *Repères de la conscience philosophique roumaine*, « *Revue Roumaine* » n. 7/1985

d'une analyse du réel et du mode suivant lequel il est perçu et devient concept « à différentes étapes de la pensée humaine » — dans le sens commun aussi bien que dans la réflexion scientifique au sujet de la nature et dans « les spéculations philosophiques » — le tout se rapportant à la philosophie de la critique kantienne. Antoniade ne commente qu'une partie des systèmes philosophiques, visant une conciliation possible, à son avis, entre l'idéalisme et le réalisme, chose qui, néanmoins, « ne peut se faire que sur le terrain d'une théorie normale de la connaissance, qui parte des faits de conscience — les seuls à nous fournir une certitude immédiate — tels qu'ils nous parviennent, et qui soit à l'abri de toute hypothèse métaphysique ». La gnoséologie du penseur roumain postule que seul le monde des faits et états pouvant former l'objet d'une connaissance est existant, parce que réel.

Le volume contient aussi la monographie consacrée par C. Antoniade à Thomas Carlyle, témoignant de la conviction de l'auteur que les vertus morales et le « sacrifice héroïque » (celui du travail) constituent les critères essentiaux d'un authentique « culte des héros de l'histoire ». L'auteur situe T. Carlyle au nombre des philosophes qui ont professé, aux côtés de Gœthe, la connaissance intuitive, connaissance qui vise en priorité l'action morale et non l'édifice doctrinaire théorique. En dépit du fait que Carlyle fut un penseur non systématique, Antoniade le présente dans le cadre d'interprétations systématiques d'ordre philosophique, éthique ou politique.

L'étude consacrée à Henri Bergson fut écrite en 1910 après la parution des quatre premiers livres importants du professeur au Collège de France. Bien qu'Antoniade se soit borné à une exposition correcte de la pensée bergsonienne, on peut constater sa compréhension adéquate des perspectives qu'ouvrait cette philosophie dès ses débuts. *L'Impérialisme de la culture allemande*, étude écrite en 1915, dénonçait critiquement le pangermanisme et le « mythe du sang » qui se profilaient dans l'idéologie du début du XX$^{e}$ siècle. Quant aux recherches d'italianisant d'Antoniade, l'auteur de l'édition s'est arrêté notamment au volume *Trois figures du Cinquecento* (Pietro Aretino, Francesco Guicciardini et Benvenuto Cellini), complétant cette galerie de portraits par ceux de Baldassare Castiglione, dans l'ambiance de la cour d'Urbino, ou celui d'Isabelle d'Este, dans le contexte de la cour de Mantoue.

I. C. Filitti (1879—1945), docteur en droit de Paris et ancien diplomate, a consacré une grande partie de son activité aux recherches historiques: l'éditeur Georgeta Penelea a accordé une priorité aux études d'histoire juridique. *La Roumanie devant les capitulations de la Turquie* (1915) s'occupe d'une problématique qui a joui d'une grande vogue, notamment dans l'œuvre de Nicolae Iorga. L'importance de ces actes politico-diplomatiques résidait en ce qu'ils garantissaient, sur le plan juridique, « la continuité étatique des Principautés Roumaines, leur intégrité territoriale et l'autogestion selon des lois propres, en échange de certaines obligations économico-financières et militaires envers la Sublime Porte ». Les capitulations ont été longtemps controversées, mais le fait qu'elles sont aujourd'hui avérées et attestées par des documents fait rebondir l'intérêt envers la discussion de ce problème dans des ouvrages plus anciens, dont celui qui est cité ici.

*Les Troubles politiques et sociaux dans les Principautés Roumaines de 1821 à 1828* sont considérés par I. C. Filitti comme ayant été à l'origine de la Roumanie moderne, fait qui justifie la recherche et notamment l'importance accordée au moment 1821. Filitti est convaincu que « l'étendard de l'indépendance grecque » levé sur le territoire roumain a favorisé aussi les anciennes aspirations d'indépendance nationale et d'émancipation sociale des Roumains, aspirations cristallisées dans le mouvement révolutionnaire de Tudor Vladimirescu. Filitti fait une analyse objective de l'Hétairie et de ses relations avec le mouvement de Tudor Vladimirescu, ainsi que des conséquences en découlant, car, bien qu'étouffé, ce mouvement n'en a pas moins déterminé la liquidation du régime phanariote dans les Principautés roumaines danubiennes, ainsi que le souffle modernisateur que le Traité d'Andrinople (1828) allait sanctionner ultérieurement.

Dans *La Propriété du sol dans les Principautés roumaines jusqu'en 1864*, I.C. Filitti étudie l'institution des francs-alleux, le problème de la « collectivité paysanne » et de la « propriété paysanne libre », en démontrant que ces collectivités rurales

étaient des groupes de familles, possédant la terre en indivision. Avant la constitution des États roumains féodaux, les chefs de ces familles élisaient un d'entre eux, *primus inter pares*, pour maire. Ultérieurement, cette propriété collective fut disjointe, en propriété privée et propriété « seigneuriale », voire d'Etat. Il s'agit là, non seulement d'une étude intéressante d'histoire juridique, mais encore d'une de sociologie rurale.

Mihai Berza (1907—1978), éminent savant, réputé professeur de l'Université de Bucarest et directeur, des années durant, de l'Institut de Bucarest d'Études Sud-Est Européennes, se retrouve intégré, par un premier volume des cinq projetés, dans la juste mémoire de l'historiographie roumaine. L'éditeur du volume, Andrei Pippidi, retrace le portrait et la biographie intellectuelle de ce distingué collaborateur de Gh. I. Brătianu, élève de l'École roumaine de Rome et adepte des interprétations socio-économiques et culturelles dans l'approche des phénomènes historiques, interprétations professées par Henri Pirenne et l'école française dans la revue « *Annales* ». Mihai Berza a participé à la rédaction de plusieurs projets européens de réécriture de l'histoire médiévale universelle, domaine qui l'a préoccupé plus que tout autre. Nicolae Iorga a exercé sur lui une influence décisive, ce qui n'a pas entravé son développement dans la foulée des conceptions adoptées sans nulle dissimulation à l'époque, de Max Weber et Werner Sombart. Un autre domaine complémentaire important de préoccupations fut, pour Mihai Berza, celui de l'histoire de la culture, conçue en tant que synthèse d'une éventuelle histoire des civilisations, mais aussi des mentalités. L'énumération des 21 études que contient le volume offre par elle-même une image de la pensée de l'historien roumain: *Problèmes majeurs et orientations de la recherche dans l'étude de l'ancienne culture roumaine; L'histoire des idées dans le Sud-Est de l'Europe (XVII^e—XIX^e siècles): un programme de travail; Quelques remarques sur la culture roumaine du Moyen-Âge; Cinci sute de ani de la construirea mănăstirii Putna* (« Cinq cents ans depuis l'édification du monastère de Putna »); *Opera lui Neagoe Basarab în conștiința societății românești* (« L'Œuvre de Neagoe Basarab dans la conscience de la société roumaine »); *Mihai Viteazul și unirea țărilor române* (« Michel le Brave et l'union des Pays roumains »); *Matei al Mirelor și cronica Cantacuzinească* (« Matei al Mirelor et la chronique des Cantacuzènes »); *Viziunea despre om și lume a cronicarilor români* (« La vision de l'homme et du monde chez les chroniqueurs roumains »; *Turcs, Empire Ottoman et relations roumano-turques dans l'historiographie moldave des XV^e—XVII^e siècles; Autour d'un « humanisme » sud-est européen; Culture roumaine et culture européenne au XVII^e et au début du XVIII^e siècle; Dimitrie Cantemir — omul politic și istoricul* (« Dimitrie Cantemir — l'homme politique et l'historien »); *Activitatea istoriografică a lui Dimitrie Cantemir* (« L'Activité historiographique de Dimitrie Cantemir »); *Relations culturelles entre les Îles Ioniennes et les Pays Roumains; Rapporti culturali italo-romeni nel Settecento; Conștiința unității de neam la români în Evul Mediu* (« La Conscience de l'unité nationale chez les Roumains au Moyen Âge »); *L'idée romaine et sa fonction dans la société roumaine aux XVII^e—XIX^e siècles; Istoriografie și societate în secolul XIX* (« Historiographie et société au XIX^e siècle »); *Eudoxiu Hurmuzaki și familia sa* (« Endoxiu Hurmuzaki et sa famille »); *Un precursor al istoriei ideilor și mentalităților: N. Iorga* (« Un précurseur de l'histoire des idées et des mentalités: N. Iorga»); *Patriotism și cunoaștere istorică* (« Patriotisme et connaissance historique »).

PAUL CARAVIA

# La Constellation de la lyre

La prestigieuse collection de la « Bibliothèque pour tous » des Éditions Minerva a récemment publié un choix de poésies d'Alexandru Andriţoiu. Préfacé par Eugen Simion, le livre porte le titre: *Constelaţia Lirei* (« La Constellation de la Lyre »), 1985 (même titre que celui d'un plus ancien volume de poésies). Y sont réunies des poésies déjà publiées dans les volumes: *Cartea de lîngă inimă* (« Le Livre près du cœur »), 1959, *Constelaţia lirei*, 1963, *Vîrful cu dor* (« Le Sommet de la nostalgie »), 1964, *Versuri* (« Vers »), 1968, *Simetrii* (« Symétries »), 1970, *Pe drumul meu* (« Sur mon chemin »), 1974, *Aur* (« Or »), 1974, *Poeme noi* (« Poèmes nouveaux »), 1984, ainsi que des poésies inédites.

Dans *La Structure de la lyrique moderne*, Hugo Friedrich notait que «la sensibilité extrême de l'âme moderne s'est confiée à la raison artistique lucide, apollinienne ». L'émotion inspiratrice est maintenant filtrée par une conscience artistique lucide pour laquelle la lyrique demeure un miracle de plus, déchiffré dans sa confrontation avec l'inexprimable, mais également une capacité, une force des mots, étudiée comme l'explosion d'énergie — atomique, dirait-on — qu'ils recèlent. Le travail artistique doit se faire à la « lumière dépourvue d'ombres » de la poétique, c'est-à-dire de la conscience technique, cependant que l'artiste doit s'élever à la taille de l'*homo faber*. C'est pourquoi, si l'inspiration séduit, elle n'en cesse pas moins aussi de diriger l'acte créateur. La poésie d'Al. Andriţoiu répond à cette exigence de l'esprit moderne qui vise à ordonner un monde en état de fébrile changement. C'est une poésie d'équilibre classique, mais dont le calme n'est qu'apparent. Il y a dans sa texture même une osmose entre le côté romantique et un réalisme dur, chargé d'interrogations, comme c'est le cas de toute poésie qui veut rendre compte des aspirations et des inquiétudes de l'homme moderne. À bon escient ou spontanément (le poète se fait même des reproches quant à son excès de spontanéité), sa poésie aspire à un équilibre intérieur, à l'équilibre esthétique, à l'harmonie, à la plénitude.

Dans sa *Préface*, Eugen Simion identifie deux tendances qui semblent solliciter la génération des poètes dont fait partie Al. Andriţoiu. La première, représentée par A. E. Baconsky, Aurel Rău, etc., a embrassé une « nouvelle esthétique de la simplicité », tandis que la seconde, à laquelle appartiennent Andriţoiu, Ion Brad, Ion Horea, « cherche une adaptation du poème aux nouvelles circonstances. Alexandru Andriţoiu s'oriente d'abord vers une lyrique sentimentale et livresque (*Constelaţia lirei*, 1963), pour se fixer ensuite à une poésie de facture néo-classique, œuvre d'orfèvre cultivé et habile». Limpides et rythmées selon la prosodie traditionnelle, les strophes d'Al. Andriţoiu se constituent en une ample vision solaire des temps et des espaces roumains. Son appel au classicisme des formes représente une réponse donnée à toute tentative de mutiler le beau. « J'ai toujours eu le culte de la tradition », dit Al. Andriţoiu dans une interview, « comme tout écrivain qui cherche dans l'art le soutien d'un symbole de la vie ». Et il ajoute: « Nous autres, les Transylvains, nous avons un sentiment aigu de l'histoire . . .Nous devons faire attention à la circulation des mots, conserver leur noyau de feu, l'enrichir avec art, laisser aux mots toute leur liberté d'expression, ne pas les user par l'inflation. »

La poésie d'Al. Andriţoiu — à commencer par *Cartea de lîngă inimă*, qui débute par un *Art poétique* préfigurant ses futures thèmes et formes poétiques, pour continuer par *Constelaţia lirei*, volume qui, s'ajoutant à *Simetrii*, *Euritmii* (« Eurythmies »), *Aur*, marque l'étape de la maturité des moyens et de la conscience esthétique

et pour finir avec *Poeme noi*, recueil qui couronne une carrière poétique d'une trentaine d'années — est construite sur des thèmes qui reviennent avec constance et à travers lesquels elle se constitue comme un organisme unitaire. Ses thèmes ne sont pas nombreux: le temps qui, discret mais implacable, pose son empreinte, la jeunesse pleine de vitalité, l'amour. La poésie d'Al. Andriţoiu gravite dans un midi « mirifique et juste » *(Au-delà des erreurs)* où le poète solaire adoucit, par la musique du vers, les flammes intérieures et la nuit extatique des romantiques, et essaie de trouver ce « milieu du temps » où « malgré tout égarement, on est toujours chez soi » *(Étrange, cet automne)*.

Sa sensibilité lyrique est aussi celle d'un tempérament sensuel qui traverse l'érotisme avec une délicate indiscrétion *(Pygmalion)*, l'intimité érotique se métamorphosant en douce évocation *(Nouvelle rencontre)*.

On pourrait dire que la poésie d'Al. Andriţoiu est le discours d'une remémoration. Dans son *Art poétique*, le chant est celui « du souvenir et de l'oubli », cependant que « la plus belle lune » et « le plus bel astre » sont, aux yeux du poète, ceux que reflètent les eaux du lac ou de la mer. Les yeux sont la substance de la vie reflétant la plénitude du monde. Dans une autre poésie, intitulée simplement *Le Poète*, Al. Andriţoiu associe au chant lyrique la limpidité et la pureté de la couleur blanche — « cygnes blancs », « saules blancs », « violons blancs », « lyres de neige » — créant un univers sémantique défini par son élévation dans la lumière. Une jubilation paisible, purifiée, se fait jour dans le vers. C'est la jubilation d'un intellect qui décèle dans les choses la quiétude de leurs formes primaires, mais qui est aussi, conscient de sa capacité de conférer, par la parole, aux objets et aux états une existence spirituelle définitive.

Les thèmes de la poésie d'Al. Andriţoiu — repris d'un volume à l'autre dans des formes toujours plus réflexives —, aux notes élégiaques toujours plus nettes constituent, tant pour ce qui est de la forme que pour ce qui est de leur profondeur idéelle, un univers lyrique bien distinct. Ils peuvent être interprétés comme variantes d'une aspiration fondamentale à l'équilibre.

EUGEN GASNAŞ

# NOS COLLABORATEURS

**GHEORGHE STROIA** (n. 1930), esthéticien, docteur en esthétique de l'Université « Lomonosov » de Moscou, maître de conférences à l'Université de Bucarest. Auteur, entre autres, des volumes *Esthétique et militantisme* (1977), *Les Caryatides de l'esthétique roumaine* (1982), *Réévaluations esthétiques* (1984), *L'Esthétique — interférences de valeurs* (1985). Coauteur du traité d'*Esthétique* (1983), Prix de l'Académie de la R. S. de Roumanie.

**TITU POPESCU** (n. 1942), esthéticien, docteur de l'Université de Bucarest. Rédacteur à la revue « *Transilvania* » de Sibiu. Auteur des volumes *Mihail Dragomirescu — esthéticien* (1973), *Idées esthétiques dans les écrits de Mihai Ralea* (1974), *Le Spécifique national dans les doctrines esthétiques roumaines* (1977), *La Nécessité de l'esthétique* (1979), *Livres qui donnent sur la mer* (1980), *L'Art en tant qu'expérience de vie et qu'interprétation* (1981), *Conceptions et attitudes esthétiques* (1983).

**ALEXANDRA TITU** (n. 1948), critique d'art et écrivain. Licenciée de l'Institut d'Arts plastiques « Nicolae Grigorescu » section histoire et théorie de l'art. Collabore à des publications telles que « *Arta* », « *Contemporanul* », « *România liberă* » etc. Auteur du volume *Giacometti* (1983). Prépare la monographie *Caravaggio ou la réalité en tant que miracle*. A publié les livres de prose *Qui sème du vent* (1980) et *Olympe* (1982). Un roman, *Le Faucon pèlerin*, est en cours de parution.

**ROMULUS VULCĂNESCU** (n. 1912), ethnologue, docteur en histoire de la culture de l'Université de Bucarest, secrétaire scientifique de la Commission d'anthropologie et ethnologie de l'Académie de la RSR, l'un des organisateurs du « Cercle d'études folkloriques » de Bucarest (1948); dirige, à partir de 1978, la publication « *Ethnologica* ». Parmi ses nombreux ouvrages mentionnons: *Aperçu de la mythologie roumaine* (1937); *Deux types de mythologie roumaine* (1944); *Signes juridiques dans la région carpato-balkanique* (en fr., 1964); *Le Motif de la main dans les ornements populaires roumains* (1964); *L'Évolution des abris pastoraux chez les Roumains* (en fr., 1965); *Gogiu — un spectacle funéraire* (1965); *La Dynamique de la culture dans l'anthropologie actuelle* (1968); *Le Rôle de l'ethnologie dans l'autoconnaissance culturelle* (1969); *L'Ethnologie juridique* (1970); *Les Masques populaires* (1970); *Les Incas* (1970); *L'Écho de quelques monuments mégalithiques dans le paléofolklore et le folklore roumains* (en fr., 1971); *La Colonne du ciel* (1972); *Iron Gates Complex Atlas* (angl. 1972): *Mythe et folklore* (1973); *Toponymie mythique roumaine* (1974); *Histoire de l'ethnologie roumaine* (1975); *Dictionnaire d'ethnologie* (1979), *Mythologie roumaine* (1985).

**ION STOICA** (n. 1936), docteur en philologie de l'Université de Bucarest. Des ouvrages scientifiques qu'il a publiés, il convient de mentionner: *Information. Recherche. Développement* (1972, en collaboration), *Alma Mater librorum* (1979). A également publié des volumes de vers: *La Maison de vent* (1981), *Les Portes de l'instant* (1982, traduit en anglais, Londres, 1984), *En foulant l'herbe* (1984), *Au delà des cercles* (1986).

*Pour vous abonner à la*

# REVUE ROUMAINE

*adressez-vous à ROMPRESFILATELIA, Sectorul Export-Import Presă B.P. 12—201, télex 10376 prsfir, Bucarest—Roumanie, Calea Griviței nr. 64—66*

*ou aux correspondants de ROMPRESFILATELIA à l'étranger:*

● **ALBANIE:** Entreprise du Livre et du Film, Tirana ● **R. D. ALLEMANDE:** Buchexport, Leninstraße 16, Leipzig 701 ● **R. F. D'ALLEMAGNE:** Kubon & Sagner — P.O.B. 34.01.08, 8 München 34; W. E. Saarbach — 5 Köln 1, P.O.B. 101.610; Otto Harrassowitz, 6200 Wiesbaden, P.O.B. 2929; Lange & Springer D-1000 Berlin 33, Heidelberger Platz 3, West-Berlin; Buchhandlung Albert Müller, P.O.B. 165, Epplestraße 19, D-7000 Stuttgart 70 ● **ARGENTINE:** Libreria Hachette S.A. — Rivadavia 789/45 (RC), Buenos Aires ● **AUSTRALIE:** The James Bennett Group, 4 Collaroy Street, Collaroy N.S.W. 2097 ● **AUTRICHE:** Globus. A. 1206, Höchstädtplatz 3, Wien; Buchhandlung Gerold & Co. Graben 31, A-1011 Wien ● **BELGIQUE:** Office International de Librairie, 30, Avenue Marnix, 1050 Bruxelles ● **BULGARIE:** Hemus — Boul. Russky 6, Sofia ● **CANADA:** Metropolitan News Agency Inc., 1248 Peel Street (Corner St. Catherine) Montreal — 119-Québec ● **R.P. de CHINE:** China National Publications Import Corporation, P.O.B. 88 Beijing ● **R.P. de CORÉE:** Chulpanmul — Phenian ● **COTE D'IVOIRE:** Agence Ivorienne Hachette — B.P. 9253 route des 220 Logements, Abidjan ● **CUBA:** Ediciones Cubanas, Empresa de Comercio Exterior de Publicación OBISPO 461, La Habana ● **DANEMARK:** Mungsgaard, Norregade 6, Copenhague K ● **ESPAGNE:** Marcial Pons, Bárbara de Braganza, Madrid 4; Díaz de Santos, Lagasca 95, Madrid 6; Díaz de Santos, Calle Balmes 417—419, Barcelona 22 ● **EQUADOR:** Muñoz Hermanos S.A. General Aguirre 178 y de Agosto, Apartado 3023, Quito ● **ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE:** Fam Book Service, 69 Fifth Avenue, New York, N.Y. 10003; Ebsco — Subscription Service, P.O.B. 1943, Birmingham Alabama 35201; Read More Publications Inc., 140 Cedar Street, New York, N.Y. 10006; F.W. Faxon Company Inc., 15 Southwest Park, Westwood 020090; Haventa Ltd. — P.O.B. South Harpswell 11, Maine 04079 ● **ÉGYPTE:** Al Ahram, Al Galaa Street, Cairo ● **FINLANDE:** Akateeminen Kirjakauppa, P.O.B. 128, S.F. 00101, Helsinki 10 ● **FRANCE:** Hachette — 58, rue Jean-Bleuzen, F. 92170 Vanves; Dawson-France S.A. Service Librairie, B.P. 40, 91121 Palaiseau; Offilib — 48, rue Gay-Lussac, 75 Paris ● **GRÈCE:** John Mihalopoulos & Son, 75 Hermou Street, P.O.B. 73 Thessaloniki; Janina University, Faculty of History, Janina; Kostarakis Brothers, 2 Hippokratous Street, Athens 143; ● **HONGRIE:** Kultura, P.O.B. 149, Budapest 62 ● **ISRAEL:** Lepac — 15, Rambam Street, P.O.B. 1136 Tel-Aviv ● **ITALIE:** Messaggerie Internazionali, Via Gonzaga 4, 20123 Milano ● **LIBAN:** Messagerie du Moyen Orient de la Presse et du Livre, Beyrouth ● **MAROC:** Sochepress Angle, rues Dinant et Saint-Saëns, B.P. 683 — Casablanca ● **MONGOLIE:** Ulan Bator Central Post Bureau Pechaty ● **NORVÈGE:** Tiedsskrift Sentralen — Karl Johangt. 41—43, Oslo 1 ● **PAYS-BAS:** Swets & Zeitlinger — 347 Heereweg, Lisse; Martinus Nijhoff — Lange Voorhout 9—11, P.O.B. 269, Den Haag 2076; Meulenhoff, Beulingstraat 2—4, Amsterdam, P.O.B. 197 ● **POLOGNE:** Ars Polona, Warszawa, Krakowskie Przedsmiescie 7 ● **PÉROU:** Librería y Distribuidora Sigle S.A. Jirón Trujillo 222 Rimao, Apartado 5872, Lima ● **PORTUGAL:** Central Distribuidora Librería, 57 Av. Santos Dumond, 4 Lisabona 1 ● **ROYAUME-UNI:** Collet's Holding Ltd. — Denington Estate, Wellingborough Northants NN. 82 Q 5; Hachette Gotch Ltd., Gotch House — 20 St. Bride Street, London EC. 4 A BJ ● **SUÈDE:** C.E. Fritzes, Fredsgatan 2, 10327 Stockholm 16; Almqvist & Wiksell — S 101—20 Stockholm ● **SUISSE:** Pinkus & Cie., Froschaugasse 7, 8001 Zürich; Schweizer Buchzentrum — 4600 Olten, Amthausquai 23; Schmidt Ag. — Seevogelstraße 34, 4002 Basel; Karger Libri — Petersgraben 31, CH 4011, Basel ● **TCHÉCOSLOVAQUIE:** Artia — We Smeckach 30, Praha 1; Slovart — Gottwaldove nam 805, 32 Bratislava ● **U.R.S.S.:** Mejdunarodnaia Kniga — Moscou G-200 ● **VIETNAM:** Phong Phaf Hann Bao/Chi; 17 Dihh Lâ. Hanoi ● **VENEZUELA:** Sorocaima — Av. Francisco de Miranda 114 (Frente al Correo de Chacao), Caracas 106 ● **YOUGOSLAVIE:** Yougoslovenska Kniga — P.O.B. 36, Beograd; Prosveta — Terazije 16, Beograd, P.O.B. 555; Forum — Novisad, Iv Misica, P.O.B. 206.

43434

Imprimée à l'Entreprise polygraphique « Arta Grafică »
Calea Şerban Vodă no 133—135, Bucarest — Roumanie